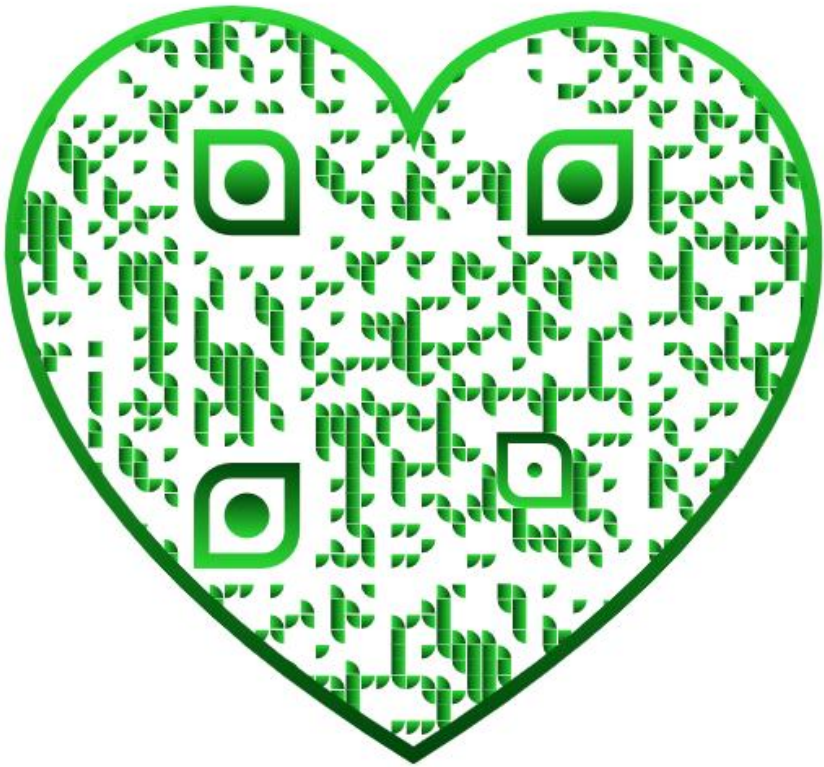
DOMINIC BELLAVANCE
Alégracia
TOME 1
ET LE SERPENT D'ARGENT
COLLECTION
PANACHE

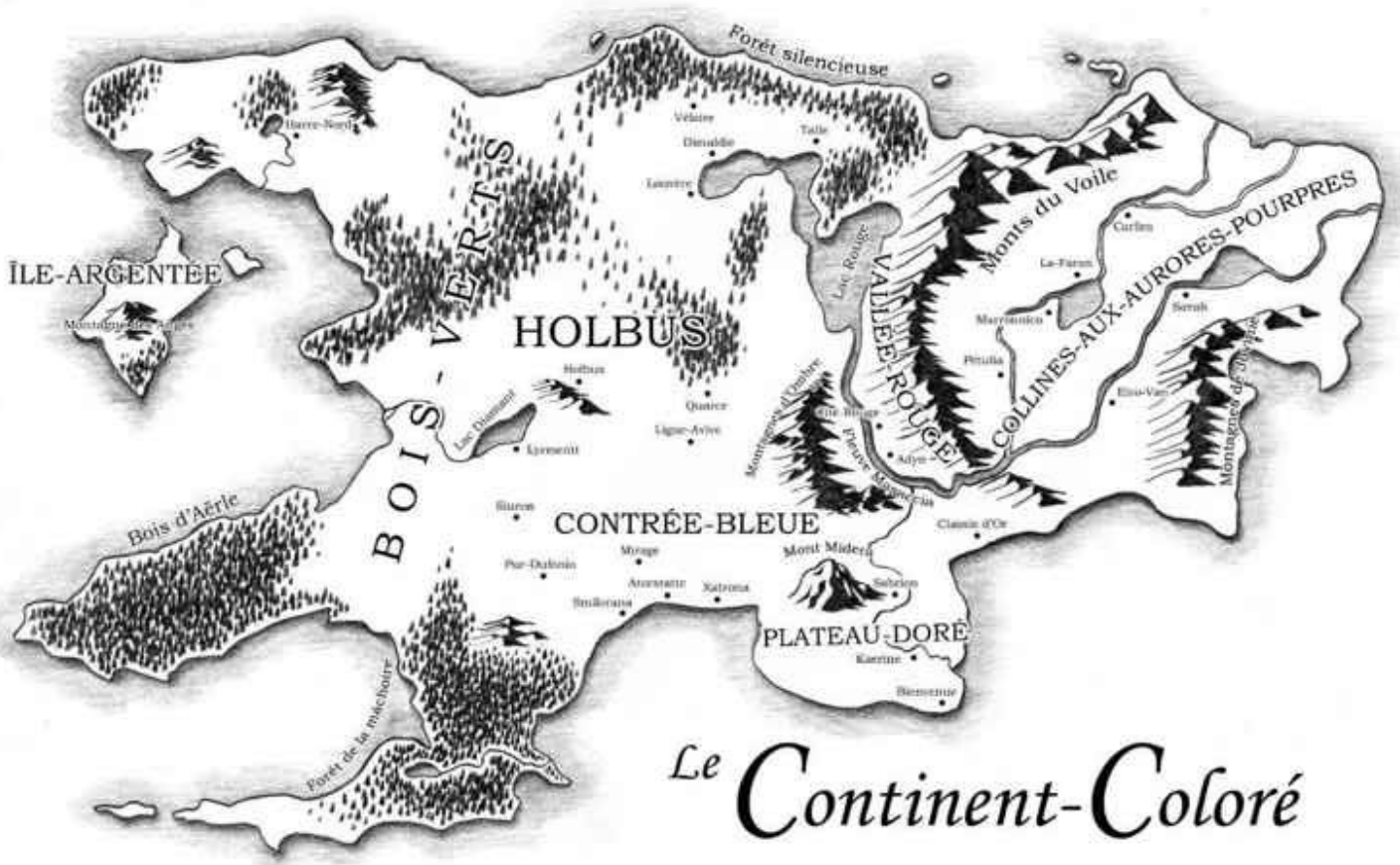


DOMINIC BELLAVANCE
Alégracia
TOME 1
ET LE SERPENT D'ARGENT
COLLECTION
PANACHE

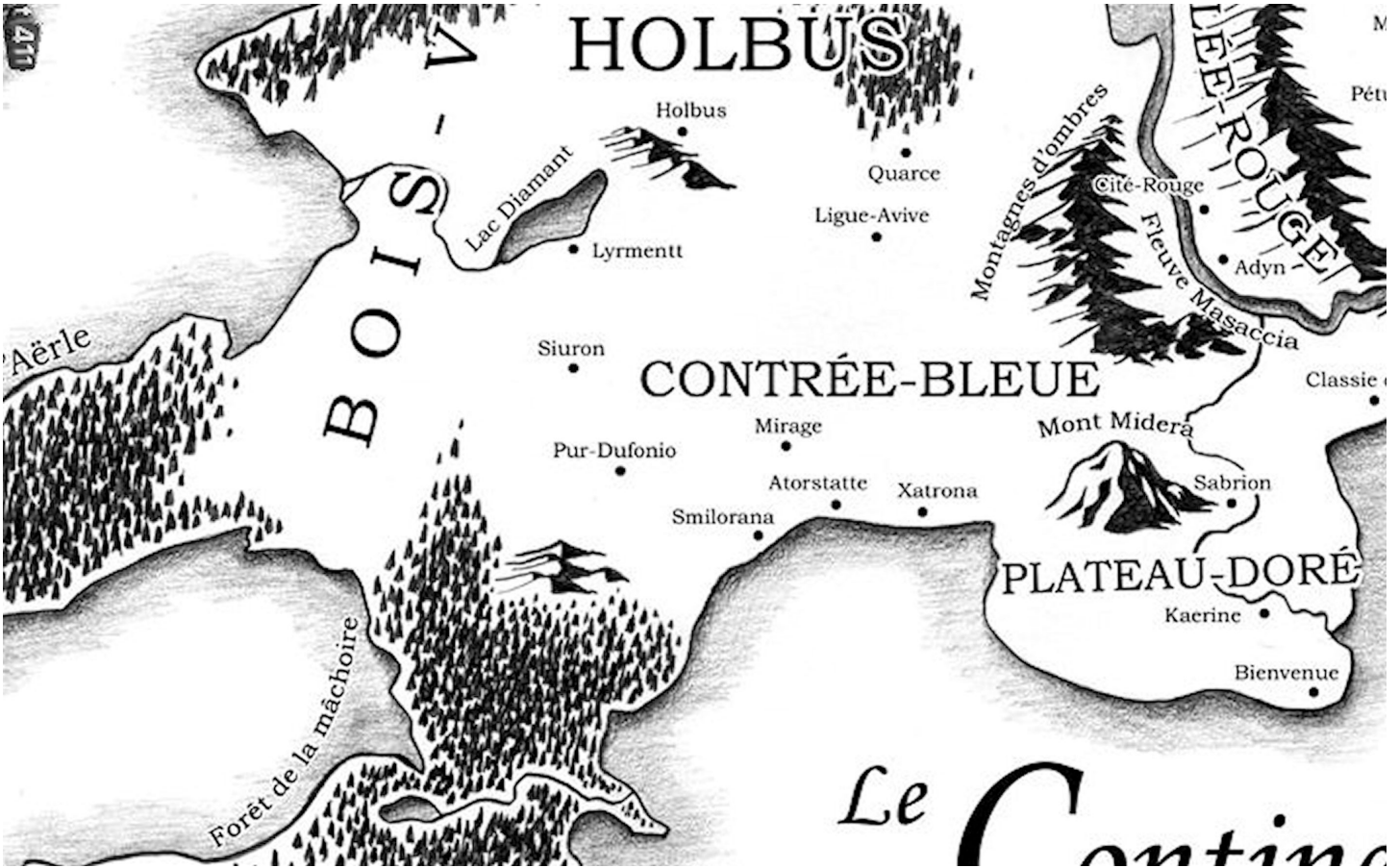
Alégracia et le Serpent d'Argent

Alégracia #1

Dominic Bellavance



Le Continent-Coloré


HOLBUS
Holbus
Quarce
Ligue-Avive
Lac Diamant
Lyrmentt
BOIS-
Montagnes d'ombres
Cité-Rouge
Fleuve Masaccia
Adyn
LEE-ROUGE
Aërle
Siuron
CONTRÉE-BLEUE
Mirage
Pur-Dufonio
Atorstatte
Xatrona
Smilorana
Mont Midera
Sabrion
PLATEAU-DORÉ
Kaerine
Bienvenue
Forêt de la mâchoire
Le

Chapitre I

La première transformation

Un soleil flamboyant illuminait le ciel ce matin-là. Le temps était d'une clémence qu'on aurait souhaitée chaque jour en sortant du lit. Je me reposais paisiblement dans un de mes jardins et les rayons ardents du soleil traversaient mes paupières closes. Je prenais de profondes inspirations et j'expirais l'air doucement par le nez, les lèvres entrouvertes. Ainsi, je profitais au maximum des arômes enivrants dégagés par les nombreuses fleurs qui m'entouraient.

J'en avais cultivé plus d'une dizaine de variétés au fil des ans : des tulipes, des lys, des auricules, des marguerites jaunes, des violettes et plusieurs autres. Malgré tout, les roses demeuraient mes favorites.

Je me prélassais justement parmi celles-ci en cette matinée ensoleillée. Je préférais leur arôme à celui des autres fleurs. Lorsque je les avais atteintes, tout juste après les premières lueurs de l'aube, leur odeur avait éveillé mes sens et s'était répandu à travers mon corps pour m'offrir des frissons énergisants, du cou jusqu'au bout des doigts. Chaque fois, mon cœur devenait si léger qu'il ne me restait d'envie que pour le repos. Je n'avais pu résister car, après tout, il faisait si beau.

J'entendais les vagues de la mer et le vent qui sifflait entre les feuillages du boisé, derrière mes jardins. Un vent si doux. Lorsqu'il se faufilait au ras du sol, entre l'herbe et les buissons verdoyants, on aurait cru entendre le tintement d'un millier de clochettes. Je me retournais alors sur le côté pour sentir sa caresse sur mes joues. L'intensité du soleil diminua au passage d'un nuage aux contours étincelants et je rouvris les yeux. Sous mon regard ébahi, des dizaines de roses valsaient sous le ciel.

Le murmure et la caresse du vent, ainsi que le parfum envoûtant des fleurs, cela suffisait à combler mon bonheur.

Ma mère, Mosarie, et ma sœur jumelle, Sintara, étaient parties ensemble ce matin pour ramasser de délicieuses balbales sur la plage. Avant l'aurore, la mer déposait sur le sable ces créatures marines en

forme d'étoile à six pointes. Lorsque nous nous y rendions assez tôt, nous en ramassions près d'une vingtaine, un nombre suffisant pour remplir à ras bord deux petits paniers en osier.

J'aurais aimé les accompagner, mais maman n'était pas venue m'avertir de leur départ. Je les avais aperçues plus tard, par-delà l'escarpement rocheux qui délimitait la plage. Elles étaient alors penchées au-dessus d'un amoncellement de pierres. Ma mère ne pouvait se passer de Sintara pour ramasser des balbales, car la plupart restaient captives sous de lourdes pierres après le retrait de la marée. Ma sœur et moi n'avions que douze ans, mais la force de Sintara surpassait amplement celle de Mosarie et la mienne réunies. Elle seule pouvait soulever ces pierres avec aisance.

Cependant, je connaissais des endroits secrets pour cueillir les balbales : dans les troncs d'arbres qui gisaient sur le sable. Quand j'en dénichais un encore détrempé par l'eau saline, je l'inspectais, à la recherche de cavités. Ces animaux marins se nourrissaient des arbres tombés des rivages et ils creusaient profondément sous leur écorce pour atteindre le bois moelleux. Ainsi, en insérant mes doigts dans les trous, je frôlais leur peau visqueuse si la chance me souriait. Je surprenais souvent ma mère avec cette astuce, car je remplissais mes paniers plus rapidement qu'elle et Sintara près des rochers.

Après la récolte matinale, il m'arrivait de manger une ou deux balbales en chemin. Ces étoiles étaient tellement succulentes ! Mais elles devenaient encore meilleures après une journée complète de séchage au soleil. Ainsi, elles prenaient une texture croustillante à l'extérieur tout en restant juteuses à l'intérieur. Pour tout dire, le fruit d'une cueillette ne durait pas plus d'une semaine avec notre appétit.

Je refermai les paupières et j'oubliai quelques instants les balbales pour replonger dans mes rêveries. Toutefois, un gémissement strident me fit sursauter. Ce n'était pas un cri humain ; je crus qu'il s'agissait de deux charognards qui se disputaient une carcasse. Ils hurlaient si fort qu'ils créèrent des échos du côté de la colline rocheuse. Inquiète, je me redressai pour mieux entendre, mais le bruit mourut aussitôt, ne laissant derrière lui que la mélodie du vent, des vagues et du feuillage des arbres. J'observai la mer quelques secondes encore et j'attendis, les sens à l'affût, mais rien ne se passa. Je me recouchai alors, en me convainquant que ces plaintes ne représentaient rien d'important. Mais je me trompais.

• • •

Je restai allongée dans mon jardin de roses plus d'une heure encore. Ma mère et ma sœur devaient déjà être revenues. J'avais hâte de savoir si elles avaient ramassé beaucoup de balbales ! Si c'était le

cas, j'allais me préparer une bonne collation pour le lendemain… si seulement Sintara pouvait s'empêcher de toutes les dévorer avant qu'elles ne soient assez sèches.

Je me relevai alors, difficilement. Mes cheveux brun rosé étaient terreux, tout comme mes vêtements. Je les secouai et je me résignai à quitter mon petit paradis. Je marchai à grandes enjambées pour éviter d'abîmer ma belle robe verte sur les épines des roses. Parfois, il m'arrivait de m'égratigner une jambe, mais la plupart du temps, je ne m'en rendais pas compte, car je n'en éprouvais jamais de douleur. Je croyais que cette insensibilité provenait seulement d'une longue habitude à parcourir ces champs.

Notre maison ne se trouvait guère loin. Pour y accéder, il suffisait de longer un sentier jalonné d'herbes hautes, dessiné sur une courte pente. L'inclinaison du terrain s'arrêtait au niveau de notre maison et reprenait un peu plus bas pour atteindre mon deuxième lieu de repos favori : la plage. Debout, je pouvais admirer le mouvement des vagues qui cajolaient le sable blond. Grâce au soleil, l'eau de la mer brillait de reflets irisés. Cette vision enchanteresse me donnait le goût d'aller m'y tremper les pieds et de les laisser s'enliser dans le sable. Les vagues m'appelaient de leur douce musique. Elles semblaient me répéter : « Viens, Alégracia ! L'eau est chaude aujourd'hui ! »

Je dévalai la pente à la hâte tout en essayant de voir si ma mère et ma sœur étaient revenues de leur promenade, mais je ne voyais rien. Le soleil rendait toutes les vitres des fenêtres opaques. De toute façon, il était presque midi et de la fumée s'échappait de la cheminée en pierres grises. Mosarie devait préparer le dîner. Les délicieuses odeurs que je humai ne firent qu'accentuer ma faim.

Je franchis une lisière de hautes herbes encore humides et j'arrivai près de notre demeure. Notre maison était à la fois simple et magnifique. Les murs avaient été construits avec de gros rondins pâles, bien sablés. Le toit, plus foncé, s'étalait au-dessus de l'habitation et se recourbait près des bordures pour nous offrir une ombre bienfaisante lors des journées ensoleillées. On retrouvait au moins une fenêtre dans chaque pièce, mais la plus grande était celle du salon, à l'arrière, qui s'ouvrait sur le sentier de la colline, mes jardins de fleurs et la forêt.

Pendant l'après-midi, ma mère adorait peindre sur le grand balcon qui entourait la maison. Mosarie était une artiste au talent indéniable. Elle avait signé des centaines de toiles et elle les conservait dans une pièce cachée sous sa chambre. Parfois, avec sa permission, je pouvais m'y rendre pour contempler ses œuvres. Cette activité était la seule qui me permettait de m'ouvrir sur le monde extérieur.

Car c'était ainsi…

Depuis ma naissance, je n'avais jamais quitté ma maison ni le

territoire qui l'entourait. Ma mère nous l'interdisait formellement, à Sintara et à moi. Elle répétait que le danger nous attendait hors des limites qu'elle nous avait fixées. Je ne rouspétais jamais et me contentais de lui obéir ; de toute façon, je n'avais envie d'aller nulle part ailleurs.

Mosarie m'avait raconté que mon père avait érigé cette maison pour elle. C'était la seule information qu'elle m'avait donnée sur cet homme, excepté le fait qu'il était mort peu après notre naissance. Ma mère refusait obstinément de nous parler de lui. J'ignorais même jusqu'à son nom et je n'osais plus le demander. Elle devenait morose lorsque je manifestais le désir d'en savoir plus à son sujet.

Je grimpai les escaliers en vitesse et j'ouvris la porte toute grande pour foncer vers la cuisine. Mosarie s'y trouvait, une cuillère de bois à la main, devant un chaudron d'où s'échappait une vapeur qui sentait si bon.

Elle m'avait entendue arriver et, pour m'accueillir, elle se retourna doucement. Je croyais qu'elle allait me saluer d'un sourire, mais elle se rapprocha plutôt avec un air inquiet. Ses yeux étaient rouges, comme si elle venait d'essuyer des larmes. Je n'y comprenais rien.

— Alégracia, tu es toute sale, me réprimanda-t-elle sans hausser la voix. Il y a de la terre sur ta belle robe. Viens avec moi, nous allons t'en mettre une autre. Je nettoierai celle-ci tout à l'heure.

Mosarie me prit par la main. Elle m'escorta dans ma chambre et ouvrit ma malle. Après avoir fouillé parmi mes nombreux vêtements, elle choisit une robe rose semblable à celle que je portais.

— Lève les bras !

Elle m'aida à retirer ma tenue et à enfiler la nouvelle, fraîche et propre.

— Comme je peux le constater, souffla-t-elle, tu as choisi d'aller t'étendre dans ton champ de roses aujourd'hui !

— Comment l'as-tu deviné ?

Mosarie s'approcha et me murmura à l'oreille :

— Ton odeur !

Elle me sourit et poursuivit sur un ton moins enjoué :

— Tu t'es encore éraflé les jambes.

— Ça ne me fait pas mal.

— Je le sais, Alégracia… Ça ne te fera jamais mal d'ailleurs. Hop ! Allons manger maintenant, les balbales doivent être prêtes.

La simple évocation du mot *balbales* me donna l'eau à la bouche.

Nous retournâmes à la salle à manger et je m'assis sur la chaise qui se trouvait près de la fenêtre. Mosarie trempa sa louche dans la mixture du chaudron et versa le potage dans deux grands bols.

— Où est Sintara ? Pourquoi ne mange-t-elle pas avec nous ?

À ces mots, ma mère se figea. Elle répondit après un silence

inquiétant.

— Sintara est…

Elle baissa la tête et fixa ses accessoires de cuisine.

— Sintara a… a préféré rester… à la plage, dit-elle en bégayant. Je crois qu'elle n'aura pas faim ce midi.

Elle vint s'installer devant moi. Je commençai à manger gouluement et je terminai mon potage. Pendant ce temps, ma mère n'avait eu le temps que de manger le tiers du sien. Au lieu de me lever, j'en profitai pour la contempler ; un doux rayon de soleil lui caressait le côté du visage.

Mosarie était une femme ravissante, à laquelle je ne ressemblais pas du tout. Ses yeux étaient gris, les miens, vert vif. Ses cheveux, brun clair, longs et lisses, semblaient flotter dans l'air. Les miens, même s'ils touchaient au bas de mon dos, étaient épais et ondulés. Le teint de ma mère était clair et mat et le mien, basané. J'en avais déduit que je devais avoir hérité des traits physiques de mon père.

Voyant qu'elle semblait perdue dans ses pensées, je demandai à maman si elle avait l'intention de peindre cet après-midi.

— Pas aujourd'hui, me répondit-elle, le regard rivé sur la fenêtre. Le ciel a envie de se couvrir, il va peut-être pleuvoir. Tu sais que j'ai horreur de peindre lorsqu'il pleut, même si je suis à l'abri. Je suppose que je vais me reposer un moment dans ma chambre. Que vas-tu faire, toi, cet après-midi ?

— Je vais aller rejoindre Sin à la plage.

— Non !

Mosarie se leva et faillit répandre son potage.

— Reste ici, s'il te plaît. Reste à l'intérieur. Ta sœur est… en colère. Je crois qu'elle préfère qu'on la laisse seule aujourd'hui.

— Mais pourquoi est-elle fâchée ?

— Tu la connais, Alégracia. Elle a seulement un caractère impulsif. Un rien la rend agressive.

C'était vrai, mais ma sœur avait toujours été ainsi. Je ne voyais pas pourquoi ma mère s'en faisait autant ce jour-là.

— Elle a dû se calmer depuis, tentai-je. Je vais aller lui changer les idées.

Mosarie ne semblait pas apprécier cette suggestion. Exaspérée, elle se rassit doucement, posa les mains sur son front et prit une inspiration profonde. Pendant sa réflexion, elle maintint ses paupières closes.

Après une minute de silence, elle se leva et s'approcha de la fenêtre pour examiner la plage. Enfin, elle recommença à parler.

— Contrairement à moi, toi, tu n'as rien à craindre. Même si vous ne vous ressemblez pas physiquement, tu es exactement comme ta sœur. Va la rejoindre, ce ne pourra être que bénéfique pour son état.

Si un orage éclate, n'hésite pas à rentrer. Compris ?

— Oui, je vais faire attention.

Je déposai mon bol sur le comptoir et je m'étirai les bras. J'en avais l'habitude après avoir mangé. Cette gymnastique m'aidait à me remettre les idées en place à la suite d'un long moment d'inactivité. Quant à ma mère, elle s'enferma dans sa chambre, en abandonnant son bol sur la table. Il restait beaucoup de potage au fond… bizarre. Elle détestait gaspiller de la nourriture.

Je retournai dehors. Comme Mosarie me l'avait dit, le ciel s'était voilé de nuages menaçants. Heureusement, aucune goutte ne tombait. Je décidai donc de me hâter pour retrouver ma sœur.

Je descendis la pente escarpée qui me séparait de la plage. Mes pieds nus s'enfoncèrent dans le sable chaud. Je scrutai les alentours sans toutefois voir Sintara. J'en déduisis qu'elle avait dû se diriger vers la portion gauche de la grève, là où le sable était plus fin.

Je marchai longtemps, mais je ne l'apercevais toujours pas. Le vent et les vagues avaient dû effacer ses empreintes sur le sable. Je pensai qu'elle avait peut-être grimpé l'escarpement pour se rendre dans les bois, là où elle aimait jouer à l'aventurière.

Alors que je m'apprêtais à rebrousser chemin, j'entendis un son aigu en provenance d'une paroi rocailleuse qui bordait la plage. Que j'étais stupide ! J'avais oublié d'aller voir dans *sa* cachette : une grotte étroite qui se trouvait au milieu d'une crevasse. Malgré la petitesse de la cavité, Sintara et moi pouvions y pénétrer toutes les deux, certes plus difficilement que l'année précédente, car nous avions beaucoup grandi depuis.

Je m'y rendis en silence.

Je longeai les rochers jusqu'à la caverne. Les reniflements et les plaintes de Sintara devinrent alors très audibles. Je ne pouvais croire qu'elle pleurait. *C'est sans doute le vent dans les herbes qui me donne cette impression*, me dis-je pour me rassurer.

Je savais que ma sœur ne souhaitait pas être importunée, mais la curiosité me poussait à aller la rejoindre. Je voulais lui offrir mon aide, si jamais elle en voulait.

— Sintara ? risquai-je d'en dehors, sans la voir. Tu es là ?

Elle me répondit d'une voix aigrelette :

— Va-t'en, Alégracia. Je ne veux voir personne.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne pleure pas !

Elle mentait, évidemment. Sa voix éraillée prouvait qu'elle avait sangloté longtemps. Je ne l'avais jamais vue dans cet état. Elle avait toujours une attitude tellement dure.

— Pourquoi pleures-tu ? insistai-je.

— Va-t'en ! Laisse-moi tranquille !

— Tu peux me le dire, Sin, je ne le dirai pas à maman…

Je sentis quelques gouttes de pluie sur mon dos. Le ciel s'était obscurci.

— Je peux entrer ?

Elle resta silencieuse. Pliée en deux, je franchis l'ouverture du repère. J'y découvris ma sœur, blottie au fond, la tête déposée sur ses genoux. Quand elle me regarda enfin, je vis ses jolis yeux rougis par les larmes. Son teint était livide, des mèches de ses cheveux orangés lui collaient à la figure. Elle reniflait doucement, comme si elle ne voulait pas que je perçoive sa tristesse pourtant si évidente.

La pluie commençait à s'abattre avec plus de violence et ma sœur, vaincue, se replia au fond de sa cache. Je me fis petite et me glissai près d'elle, à l'abri. Nous demeurâmes silencieuses pendant un moment. Je lui lançais des regards subtils pendant qu'elle dissimulait son visage.

— Dis-moi ce qui ne va pas, Sin, la suppliai-je. C'est si rare que tu pleures. Est-ce à cause de maman ?

Elle ne répondit pas. Elle s'impatientait, se gratta la jambe en tremblotant, puis elle me regarda droit dans les yeux.

— Je lui ai crié des choses méchantes tout à l'heure.

— Ah oui ? Et alors ? Tu lui cries des choses méchantes tous les jours.

— Ce n'est pas pareil. C'était plus fort que moi. Je ne comprends plus ce qui m'arrive.

Elle se frotta les dents avec les doigts.

— Elles brûlent, j'ai si mal.

— Dis-moi ce qui se passe ! Mosarie t'a grondée ? Ce n'est pas normal. Elle a toujours été douce avec nous.

— Elle ne m'a pas grondée. Je lui ai avoué ce que je ressentais face à la vie que nous menons ici, toutes les trois.

— Et pourquoi lui aurais-tu dit des choses méchantes ? Je te croyais heureuse.

Sintara renifla avant poursuivre avec hargne :

— Alégracia, tu n'es pas lasse de toujours contempler le même paysage, jour après jour ? De ne voir que maman et moi, et Kakimi une fois de temps en temps? De ne pas savoir à quoi ressemble le monde au-delà des frontières de notre territoire ?

Elle me regardait avec insistance, attendant ma réponse.

— Euh… non. Je n'ai pas envie d'aller ailleurs. Tu voudrais partir, toi ?

— Non, Alégracia, tu ne comprends pas. Tu ne comprends rien !

Sintara m'avait blessée avec ses paroles. Je la laissai dévoiler son secret, sans répliquer.

— Ce que je veux savoir, c'est pourquoi… pourquoi nous vivons en

recluses, pourquoi nous ne pouvons pas sortir des limites imposées par maman pour aller rejoindre le monde extérieur…

Elle me dévisagea.

— … Pourquoi nous sommes prisonnières ici !

— Nous ne sommes pas prisonnières. Mosarie dit que c'est dangereux de nous éloigner.

— Foutaises ! Kakimi voyage, lui, et il ne lui est jamais rien arrivé ! Il va partout ! Il rencontre des tas de gens et il vit des aventures excitantes, jour après jour !

Elle disait vrai. Kakimi était un vieux marchand, la seule personne de l'extérieur que nous voyions toutes les trois.

Il venait nous visiter une fois par mois, au plus. Chaque fois, il nous donnait un tas d'objets pratiques comme des vêtements neufs, de la peinture pour maman, des outils, de la nourriture fraîche et bien davantage… tout cela, gratuitement. De plus, lorsqu'il se sentait épuisé, nous l'invitions dans notre maison pour lui offrir une boisson chaude, et là, il nous racontait ses nombreuses aventures. Ma mère n'aimait guère entendre ses histoires, mais ma sœur et moi restions suspendues à ses lèvres. Kakimi en avait vécu plus d'une. Il décrivait les villes fantastiques qu'il avait traversées dans les contrées lointaines, il narrait des légendes sur des trésors perdus depuis des centaines d'années et ses exploits du temps qu'il combattait pour l'armée de la Vallée-Rouge. Maman finissait toujours par lui pardonner ses extravagances et par l'écouter, elle aussi.

Sintara était sans doute jalouse de la liberté de cet homme. Je tentai de la rassurer :

— Lorsque nous serons grandes, nous pourrons faire comme lui et parcourir le monde. Tu ne crois pas ?

Sintara enfouit son visage dans ses mains et rétorqua :

— Et quand serons-nous « grandes » ? Mosarie a déjà trente-quatre ans et elle passe ses journées à s'occuper de nous et à peindre. Elle peint en fait beaucoup de choses que nous n'avons jamais vues. Ça ressemble à quoi, vivre dans une cité bondée de gens ? Maman ne dit jamais rien à ce sujet, mais le pire, c'est qu'elle refuse de nous parler de notre père !

Ma sœur haussa le ton :

— S'il était encore vivant, je suis certaine qu'il nous emmènerait loin d'ici, loin de cette prison !

Une boule me monta à la gorge. Sintara avait réussi à me transmettre sa peine et son insécurité. J'étais comme cela, incapable de supporter que les gens soient tristes autour de moi. J'aurais tant voulu pouvoir l'aider, mais je me sentais impuissante face à son désarroi.

— Tu veux que je te laisse seule, Sin ?

— Va-t'en, Aly. Laisse-moi tranquille. Tu diras à maman que je la déteste.

Mon cœur se brisa. Je sortis de la caverne et lui criai :

— Tu le lui diras toi-même ! Et attends que je sois partie bien creux dans la forêt, car je ne te laisserai pas lui faire encore du chagrin !

Je la quittai pour de bon.

Dehors, le vent devenait impétueux et il pleuvait à boire debout. Je courus sur la plage sous un ciel gris et menaçant. Mes pieds glissaient dans le sable rêche. À ma droite, les vagues se fracassaient violemment les unes contre les autres. Les torrents d'eau qui tombaient du ciel m'empêchaient d'entendre le bruit de la mer.

Je pleurais en silence en retournant chez moi. Ma sœur n'avait jamais prononcé des paroles aussi odieuses à propos de notre vie. J'avais honte d'elle et je redoutais le moment où elle reparlerait à Mosarie. Pauvre Sintara ! Comment pouvait-elle ressentir tant de colère dans notre univers de bien-être et de quiétude ? Je craignais que ma sœur ne connaisse jamais le bonheur.

Quand j'arrivai chez moi, je trouvai la maison plongée dans l'obscurité. On n'entendait que la pluie gratter les fenêtres. Maman devait être au lit. Je comprenais maintenant pourquoi elle n'avait pas d'appétit. La colère de Sintara avait dû être terrible et maman, au lieu de répliquer, avait sans doute choisi de se retrancher ici pour trouver une solution au problème.

Cependant, la fureur de ma sœur était peut-être justifiée. Ma mère nous interdisait depuis toujours de franchir le périmètre défini autour de notre demeure. Plus jeunes, il nous arrivait parfois, à Sintara et à moi, d'essayer de nous éloigner ne serait-ce qu'un peu de cette zone. Quand maman s'en rendait compte, elle venait nous chercher et nous grondait si fort que nous n'osions plus prononcer le moindre mot. Ensuite, elle nous privait de nourriture pendant une journée entière. Elle ne se fâchait jamais autant que dans ces moments-là. Cette loi primordiale *devait* être respectée.

Maman devait avoir ses raisons. Mais qu'est-ce qui pouvait bien nous menacer autant, toutes les trois ?

N'ayant pas le cœur à faire la moindre activité, je choisis d'aller m'isoler dans ma chambre, moi aussi. Je fermai la porte, puis m'écroulai sur mon lit. Dehors, le ciel continuait de s'assombrir, les ténèbres envahirent bientôt toute la pièce. Je me levai pour jeter un coup d'œil à la fenêtre ; la pluie rageait, les vagues grondaient.

Ma sœur se trouvait toujours en bas, dans sa caverne étroite. Je m'inquiétais pour elle, et j'éprouvais le même sentiment pour ma mère, qui ne se souciait plus de la sécurité de sa fille. En tout autre temps, elle l'aurait fait rentrer de force, à l'abri des torrents. Quelque

chose n'allait pas. Les ténèbres de l'extérieur envahirent mon esprit tout entier. Un brouillard me rongeait l'âme, un mal impossible à chasser, une plaie ouverte qui ne cessait de saigner.

Une larme roula sur mon visage. Je la sentis à peine. Elle glissa lentement sur ma joue, puis elle descendit jusqu'à mon menton. Cette larme, je l'essuyai avec la manche détrempée de ma robe, mais beaucoup d'autres suivirent.

Il ne restait plus qu'à me laisser emporter par le sommeil, bien que l'on ne fût qu'en milieu d'après-midi.

• • •

Dehors, les orages continuaient. Je venais de m'endormir quand un grondement de tonnerre me tira brutalement du sommeil. Ma chambre en avait été secouée. Baignée de sueur, j'émergeai d'un terrible cauchemar. J'avais vu ma sœur tomber au cœur d'un gouffre sans fond, et c'était moi qui l'avais poussée dedans. Mais ce n'était qu'un rêve ; jamais je n'aurais songé à faire une chose pareille. Ma famille avait trop d'importance pour moi. Je l'accompagnerais dans ses malheurs jusqu'à la fin, peu importe ce qui arriverait.

Je ne réussissais pas à me rendormir. Les bourrasques et le roulement du tonnerre me privaient du silence. Je retournai alors à la fenêtre. Il était impossible de deviner quelle heure il était. Une nappe noire et diffuse remplaçait la clarté du jour.

Pour combattre l'obscurité, je voulus allumer ma lanterne suspendue au plafond. Je m'approchai et murmurai les mots magiques, *Lumini firina.* Une flamme apparut instantanément sur la mèche. Son éclat m'enveloppa comme une douillette chaude.

Cette lampe m'avait été offerte par Kakimi pour mon dernier anniversaire. Il l'avait achetée au marché de Roc-du-Cap, une vaste cité qui se trouvait sur un continent lointain que l'on nommait *Drakanitt*. Cet objet magique était orné de motifs dont la couleur variait entre l'argent et le bronze. Lorsqu'on prononçait les bons mots près d'elle, la lanterne s'allumait toute seule.

La flamme grandit et sa lueur apaisante éclaira bientôt toute la pièce. Je pouvais enfin revoir ma chambre et mon mobilier : d'abord mon lit, recouvert de moelleuses couvertures vert et rose ornées de broderies sudistes complexes, ma malle à vêtements à moitié pleine et, finalement, mon petit bureau enseveli sous les croquis de fleurs que j'avais tracés durant les dernières semaines. J'avais dessiné chacune des variétés présentes dans mes jardins sans même avoir besoin de l'aide de Mosarie. Et même si la beauté de mes illustrations n'avait rien à voir avec celle des siennes, je m'améliorais avec le temps.

J'avais réalisé onze dessins. Il y avait les roses, mes préférées !

Kakimi m'avait dit que celles de mon jardin se nommaient « roses ardentes ». Elles possédaient des pétales fuchsia qui attiraient tous les regards, avec un dégradé d'orangé à la base de leur corolle. En plus de celles-ci, mes jardins regorgeaient de tulipes rouges, de balisiers, de lys blancs, de marguerites jaunes, d'auricules, de mirabilis, de violettes, de couronnes impériales, d'effallias et finalement, de promioles. Tous ces parfums étaient des plus agréables à respirer.

Sur le mur, juste au-dessus de mon bureau, j'avais accroché une carte de notre territoire, dessinée au crayon cendré. Tous les lieux où nous avions le droit de nous rendre y étaient indiqués. Complètement au sud, il y avait la mer et la plage qui, selon Kakimi, s'étendait sur un kilomètre de long. J'avais noté sur le papier, au crayon rouge, tous les endroits susceptibles de cacher des balbales. Plus à l'ouest se trouvait la caverne de Sintara. J'avais dessiné, au nord de la plage, notre douillette demeure, entourée de vastes étendues d'herbes. Un sentier de terre battue montait jusqu'à mes jardins, puis traversait la forêt jusqu'à la rivière.

Onze jardins en tout, un pour chaque type de fleurs. J'avais horreur qu'elles se mélangent. Si l'une d'elles poussait dans une zone qui n'était pas la sienne, je la déracinais, puis je la replantais dans celle qui lui convenait.

Je me plaisais aussi à me balader dans la forêt, au nord. Elle était immense et Mosarie nous permettait d'y aller. Tôt le matin, je me rendais près de la rivière qui la sillonnait et je dansais sous le chant des oiseaux. J'adorais danser et je me considérais douée dans cet art. Ma mère me le répétait souvent.

Après un moment, la tempête faiblit. Le vent se calma et la mer cessa de s'agiter. Il ne tombait plus qu'une pluie modérée. Cela me soulageait.

Un silence de mort régnait dans la maison. Mosarie devait s'être endormie pour la nuit. Quant à Sintara, elle n'était pas encore rentrée. Lorsqu'elle boudait, elle passait souvent la nuit à l'extérieur, seule dans sa caverne. En général, son humeur s'améliorait au réveil.

• • •

Le lendemain, je me levai aux premières lueurs matinales. Je fouillai dans ma malle à vêtements, enfilai une robe légère, puis me rendis dans la cuisine. Personne ne s'y trouvait. Tant pis ! Je sortis profiter de la belle journée qui s'annonçait.

Dehors, l'air était chaud et humide. Les nuages avaient abandonné le ciel et une douce brise agitait mes cheveux. Un temps superbe.

Je montai faire une promenade dans la forêt. J'empruntai d'abord le sentier pour me rendre à mes jardins. Ils avaient été secoués par la

tempête de la veille. Un bon nombre de fleurs avaient perdu des pétales à cause du vent. Les dommages donnaient un certain charme au paysage ; les chemins entre les arbustes étaient jonchés de vibrantes couleurs.

Je m'engageai dans la forêt, à travers les grands arbres aux branches suffisamment élevées pour me permettre de passer en dessous sans me frapper la tête. Le soleil se frayait un chemin à travers le feuillage léger et déposait sur moi des ombres marbrés. Je me dirigeai tout de suite vers la rivière. J'avais des fourmis dans les jambes et je ressentais le besoin pressant de danser. Ce désir me prenait quand je devais chasser des pensées sombres.

Pendant deux ou trois minutes, je trottai sur le sentier sauvage. Au loin, le son du cours d'eau m'attirait de façon hypnotique, comme s'il faisait partie d'un merveilleux rêve. Je savais que les oiseaux guettaient ma venue.

Une fois sur la berge, j'admirai la rivière large d'une dizaine de mètres. Au centre, l'eau m'arrivait à la poitrine tout au plus. Les rochers glissants qui y émergeaient formaient de légères perturbations dans le courant, pourtant faible. C'est à peine si on remarquait son mouvement. Quand j'étais petite, je me demandais parfois dans quelle direction la rivière coulait.

Le matin, les oiseaux se rassemblaient ici pour chanter leur douce mélodie. Quelques-uns quittaient de temps à autre leur perchoir pour aller se tremper dans l'eau douce. Il y en avait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et ils sifflaient des airs mélodieux qui m'enflammaient tout entière.

Les oiseaux n'attendaient plus que moi, je le sentais. Lorsqu'ils me virent, ils se turent, comme ils en avaient l'habitude. Je les observai, puis m'arrêtai complètement. Je fermai les yeux et j'entendis la brise agiter les feuilles. Mon esprit se libéra de toutes pensées sombres. Durant ce moment unique, le vent réussissait à me les arracher et à les perdre où bon lui semblait.

Une détente absolue.

Je soulevai délicatement les bras et je les tendis bien droits au-dessus de ma tête. Je n'arrivais plus à me contenir. Je sentais une grande force en moi. Une chaleur ardente envahissait à la fois mon corps et mon âme. Mon cœur battait plus rapidement et, soudain, je m'animai. Un premier groupe d'oiseaux entama la chanson. Ils sifflèrent des chants étonnamment coordonnés. Mes mains battaient la mesure. Je les bougeais avec grâce, en gardant les yeux fermés. Je tenais à exécuter des mouvements grandioses ; les petites bêtes les appréciaient. Plus ils aimaient ma prestation, plus leurs chants devenaient puissants et magiques.

Une nouvelle bande d'oiseaux arriva pour le deuxième refrain. La

musique devint encore plus envoûtante. Je fis quelques pas, puis je virevoltai sur moi-même en déployant les bras et en fléchissant mon cou vers l'arrière pour faire planer mes cheveux dans les airs. Mes yeux restaient clos et mes mains ondoyaient inconsciemment au son de la mélodie.

Un dernier groupe se joignit à la musique pour la finale. La symphonie devint parfaite et mon corps, envoûté, tournoyait de plus en plus vite. Je continuais à mouvoir mes bras et le haut de mon corps pour que les oiseaux continuent de chanter. Ils me comblaient et je voulais les récompenser à mon tour.

Soudain, mes compagnons cessèrent leur mélodie et s'envolèrent à la hâte. Le silence retomba. Je m'immobilisai en grinçant les dents. J'avais les yeux fermés et, pourtant, je savais qu'*elle* venait d'arriver.

— Alégracia ! Alégracia ! Tu es là ?

— Oui, je suis là ! répondis-je, exaspérée. Qu'est-ce que tu veux, Sin ?

— Maman te demande de rentrer. Elle m'a dit que Kakimi allait passer en début d'après-midi. Tu imagines ?

Ma bonne humeur reparut à la simple évocation de ce nom, même si ma danse, qui m'était sacrée, avait été interrompue. Une question surgit dans mon esprit : pourquoi Kakimi revenait-il si tôt ? En général, on ne le voyait dans les parages qu'une fois par mois, jamais plus. Pourtant, seulement deux semaines nous séparaient de sa dernière visite. Avait-il oublié quelque chose ? Ou était-ce Mosarie qui lui en avait fait la demande ?

— Tu retraverseras la rivière et tu nous rejoindras ! À tout à l'heure !

Mais pourquoi me disait-elle de *retraverser* la rivière ? Je ne l'avais pourtant jamais franchie. J'avais dansé sur la rive du côté de la maison.

J'ouvris les yeux. Je me trouvais bel et bien sur *l'autre* rive. C'était incompréhensible. Il n'y avait aucun pont, aucun arbre abattu, rien pour me permettre de passer sans me mouiller. Pourtant, il n'y avait pas de trace d'eau sur ma robe. Je cherchai l'explication à ce mystère, en vain. Peu importe, je devais absolument trouver un moyen de retourner sur l'autre berge sans me tremper. Mosarie ne voudrait pas que je souille une autre robe.

J'étudiai l'environnement et observai les grands feuillus qui longeaient la rivière. Leurs branches se touchaient presque au-dessus de l'eau. J'eus alors une idée.

Je pris un élan et je grimpai sur l'arbre qui m'apparaissait le plus élevé. J'atteignis son sommet sans problème. Le vent soufflait plus fort à cette hauteur, mes cheveux virevoltaient devant mon visage. Cette brise allait m'aider à sauter.

« De la concentration », me répétai-je en fermant les yeux. Je pris une grande inspiration, je courus jusqu'à la pointe de la branche et me propulsai de toutes mes forces aves mes jambes. J'arrivai droit dans les rameaux d'un arbre sur l'autre rive et m'y accrochai. Les branches plièrent et me déposèrent doucement sur le sol. Je les lâchai et me réengageai dans le petit sentier.

• • •

De retour à la maison, je me rendis à la cuisine pour le dîner. Ma mère nous avait préparé un délicieux plat composé de carottes et de laitue fraîchement cueillies. Je m'assis en face d'elle, fidèle à mon habitude, et Sintara prit la place à sa droite.

J'avais cru qu'elles allaient encore se quereller durant le repas, mais ce ne fut pas le cas. Je n'entendais que le bruit de nos fourchettes sur les assiettes de bois. Était-ce parce que maman et Sintara s'étaient réconciliées ou plutôt parce qu'elles refoulaient leur hargne ? Je n'osais poser la question.

— Aly, Sin, vous viendrez me rejoindre au salon lorsque vous aurez terminé de manger, nous dit Mosarie sans vraiment nous regarder. J'aurais une demande à vous faire.

Lorsque ce fut fait, nous passâmes à la pièce adjacente. Je m'installai sur le grand divan de velours rouge, à côté de maman, tandis que Sintara préférait le fauteuil en osier en face. Devant nous, sur la petite table de chêne légèrement rainurée, un vase de fleurs colorées accompagnait une petite chandelle grise, façonnée en cube. Elle semblait éteinte, mais de la cire chaude coulait encore de ses rebords.

Sintara ricanait nerveusement et elle nous observait d'un regard moqueur et malin à la fois. Quant à Mosarie, elle ne semblait pas avoir le cœur à rire. Elle commença la discussion sur un ton solennel.

— Alégracia, Sintara, cet après-midi, Kakimi nous rendra visite. Il ne viendra pas pour nous apporter des vivres et des cadeaux comme à l'habitude. Je voudrais simplement m'entretenir avec lui, en privé. Je sais que ça ne vous amusera guère, mais vous devrez quitter la maison lorsqu'il sera ici.

L'expression sur le visage de ma sœur changea en entendant ces paroles. Elle répliqua furieusement :

— Quoi ? Nous ne pourrons pas le voir ?

— Tu m'as mal comprise. Je souhaite seulement avoir un moment seule avec lui. Ensuite, il sera à vous. Ne vous attendez pas à recevoir de cadeaux cette fois.

Je pris la parole :

— Maman, pourquoi est-ce que Kakimi repasse nous voir si tôt ? Et

pourquoi veux-tu lui parler en privé ? Tu n'aimes pas vraiment les histoires qu'il raconte…

— Ma chérie, aujourd'hui, Kakimi ne vient pas de son plein gré. C'est moi qui ai fait appel à lui. J'ai besoin de ses conseils.

— Tu veux qu'il te conseille ? Mais pourquoi ?

Sintara devint agressive.

— C'est ma faute, n'est-ce pas ? À cause de ce que je t'ai dit hier !

— Mais non, Sin, ça n'a rien à voir… Garde ton calme, s'il te plaît.

— Foutaises ! Tu ne sais même pas pourquoi tu nous retiens ici.

— Sintara ! Ne te laisse pas emporter une fois de plus !

— Lorsque Kakimi arrivera, je vais lui demander de m'amener avec lui, loin, très loin d'ici. Tu vas voir, je vais m'en aller ! Tu vas voir !

Sintara grimaça et s'essuya la bouche avec sa main. Une odeur de chair brûlée envahit le salon. Elle leva le regard sur nous, se redressa et se précipita à l'extérieur en claquant la porte. Mosarie baissa les yeux. Je voyais bien qu'elle désespérait. Des larmes brillèrent dans ses yeux.

Je posai ma tête contre son bras et la serrai très fort.

— Ne pleure pas, maman.

— Elle n'est pas méchante, Alégracia. Mais elle pourrait le devenir pour de vrai. Un jour, nous y laisserons notre peau si ça continue ainsi.

— Je ne comprends pas.

Mosarie observa la fenêtre un moment.

— Je ne sais pas quoi faire, je me sens si impuissante. Si seulement ton père était encore avec nous…

Mes yeux se rouvrirent. Jamais je n'aurais cru que maman puisse ainsi faire référence à papa, sans prévenir.

— Alégracia, peux-tu me promettre que tu resteras toujours à mes côtés, ici ?

Je répondis sans hésiter :

— Bien sûr, maman, je te le promets.

Mosarie m'étreignit. Sa respiration était saccadée. Nous demeurâmes ainsi un certain temps, sans bouger ni parler, nous noyant dans la mélancolie. Je souffrais du fait qu'elle devait supporter un tel supplice. Si seulement Sintara pouvait baisser les armes…

Les minutes s'égrainèrent encore. Je me laissai aller dans les bras de ma mère qui resta à mes côtés, ne se levant qu'une seule fois pour entrouvrir la grande fenêtre du salon. Je me sentais sereine, légère, protégée. Mosarie caressait mes cheveux d'une main débordante de tendresse. J'ouvris les yeux pour contempler son visage. Une larme de tristesse coula le long de sa joue.

Je chérissais cet instant comme si ce jour était le dernier que nous passions ensemble.

Je me rendormis.

• • •

— Réveille-toi, Alégracia ! Il arrive !

Mosarie avait entendu le roulement de la voiture de Kakimi. Je me frottai les yeux et bâillai. Pendant ce temps, ma mère se rendit à la porte d'entrée. À peine avait-elle tourné la poignée que je la dépassai à la course et j'atteignis le balcon avant elle.

À l'extérieur, l'air était frais même si le soleil rayonnait avec intensité. L'astre amorçait tout juste sa descente vers l'ouest. Aucun vent ne soufflait, les vagues de la mer prenaient un répit bien mérité.

Du perron, je perçus aussi le grincement de la roulotte. Je courus à l'extrémité du balcon pour mieux voir. Elle apparut au loin, derrière une colline terreuse. Kakimi était assis sur le siège du cocher, vêtu d'un veston serré couleur chocolat. En guise de coiffe, il portait un bonnet blanc qui s'agençait à merveille avec sa barbe de la même couleur, qu'il gardait toujours bien taillée. Après un moment, je vis qu'à son cou il avait noué un gros ruban blanc. Les bagues qu'il portait aux doigts scintillaient.

Cet homme avait un penchant pour les bijoux de grande valeur. Il en faisait le commerce à travers les provinces. Tout ce qu'il entreposait à l'intérieur de son véhicule valait une fortune. Mais ses plus précieuses acquisitions, il préférait les porter sur lui, car il les croyait plus en sécurité ainsi.

La voiture de Kakimi était à elle seule une merveille. Bâtie sur deux étages, elle paraissait plus haute que large, de manière à faire croire qu'elle n'était qu'une résidence mobile et non pas le véhicule d'un riche marchand. Les murs étaient constitués du plus beau des bois et les extrémités de la toiture, en lattes de bronze, se recourbaient vers le haut à la façon typique du Drakanitt oriental. Des lanternes de fer, suspendues aux quatre coins sur des supports métalliques, lui fournissaient un éclairage adéquat durant la nuit. Une double porte de fer prenait toute la place à l'arrière. Elle restait continuellement verrouillée. Kakimi ne l'avait jamais ouverte devant nous.

Deux splendides chevaux tiraient cette remorque : une jument et un étalon. La jument se nommait Térann, une puissante bête de couleur brun clair. Ses pattes massives laissaient affleurer le relief de ses muscles. Malheureusement, elle avait un sale caractère. Térann restait toujours docile avec son maître, mais personne d'autre ne pouvait s'en approcher sans craindre de recevoir une ruade.

L'autre cheval, mon préféré, s'appelait Furon. Noir, élancé et moins costaud que sa partenaire Térann, il était le plus rapide à la course. Il adorait que je le brosse les soirs où Kakimi allait se reposer à

l'intérieur avec ma mère et ma sœur. Je profitais toujours de ces moments pour lui murmurer, comme à un ami, mes joies et mes peines.

Les quatre roues de fer grinçaient alors que la roulotte s'approchait. Je m'appuyai sur la rampe du perron et je fis un signe de la main. En retour, Kakimi souleva son bonnet du bout des doigts avant d'aller se garer à côté de notre maison. Il quitta son siège et descendit péniblement les trois marches qui le séparaient du sol. Cela lui semblait plus ardu à accomplir qu'autrefois. Il aurait été difficile de le croire, mais quelques années auparavant, Kakimi avait été un gaillard fort et bien bâti. Puis était venu un temps où son tour de taille avait commencé à augmenter et à augmenter, jusqu'à le rendre bien enveloppé. Mosarie m'avait expliqué que l'âge était responsable de ce changement : l'homme venait de franchir la barre de la soixantaine. Il me semblait qu'un petit bedon rond ajoutait au charme de ce bonhomme jovial et altruiste.

Kakimi contourna la maison, les mains posées sur l'abdomen. Arrivé à ma hauteur, il me contempla. Que j'aimais ce visage sudiste et ces yeux bridés ! Cela donnait l'impression qu'il souriait en permanence.

— Quelle belle journée, Alégracia ! Tu as toujours une de ces frimousses, ma petite ! Est-ce que ta mère se trouve à l'intérieur ?

Avant que je ne puisse placer un mot, Mosarie apparut juste derrière moi.

— Heureusement, tu as pu faire vite. Je dois te parler immédiatement.

Elle se pencha et me réitéra sa demande à l'oreille :

— Comme je te l'ai expliqué tout à l'heure, j'aimerais que vous nous laissiez seuls un moment. Est-ce que je peux compter sur toi, Aly ?

— Euh… oui, maman. Je vais aller dans mes jardins en attendant.

Kakimi s'adressa à moi, tout sourire :

— Tu n'as pas à t'en faire, Alégracia. J'irai te voir ensuite. J'ai un cadeau pour toi qui, à mon avis, te fera bien plaisir !

Devant cette surprise, je lançai un regard espiègle à ma mère. J'étais heureuse que Kakimi m'ait apporté un présent même si maman m'avait dit qu'il ne le ferait pas.

— Petite gâtée, me lança-t-elle en riant.

Fébrile, je m'éloignai vers mes jardins de fleurs et en profitai pour nettoyer les dégâts laissés par l'orage de la veille.

• • •

Après une heure interminable, je commençai à me languir de

savoir ce que Kakimi voulait m'offrir. La discussion devait être vraiment importante pour que ce soit si long…

Quelques minutes de plus passèrent et je vis enfin Kakimi sortir seul de notre maison. Il monta dans sa roulotte par la porte double à l'arrière et en ressortit avec un petit sac de lin. Il monta la colline pour venir à ma rencontre. Je me levai en me frottant les mains pour y enlever la terre. Une fois à mes côtés, il contempla mes jardins.

— Oh, Alégracia, je vois que tu t'occupes admirablement de tes fleurs ! As-tu découvert de nouvelles variétés dernièrement ?

— Non. Je crois avoir toutes celles qui poussent dans la forêt. Mais j'en ai quand même beaucoup, n'est-ce pas ?

— Oh oui !

Kakimi compta attentivement mes jardins :

— Onze ! Et de magnifiques fleurs entretenues à merveille. Félicitations, ma petite !

Je rougis. J'aimais que Kakimi me complimente sur mon travail. Il plongea son regard dans le mien et me raconta une de ses histoires.

— Tu sais, pendant un voyage au Drakanitt oriental l'an dernier, j'ai rencontré un homme qui se nomme Dircamlain. C'est un grand sage de la cité-temple de Zinentel.

« Cette ville, Zinentel, est très importante, mais sa population est loin d'égaler celle de notre somptueuse métropole, Holbus. Les gens habitent cet endroit pour vénérer la nature et la Lumière dans un temple grandiose. La majorité des touristes qui parcourent ses rues sont des pèlerins en quête d'illumination. C'est pourquoi Zinentel s'est vu attribuer un statut de zone privilégiée par nous, les marchands, pour nous permettre de vendre nos marchandises aux visiteurs.

« Cette cité est jeune. Elle n'existe en fait que depuis environ trente ans. Tous les résidents actuels sont des gens qui ont dû quitter Lasuli, une ville incendiée par des barbares sanguinaires. Les rescapés ont fui vers le sud et se sont installés près des berges du fleuve Jules-Jallerrio. C'est là qu'ils ont fondé Zinentel. »

— Mais Kakimi, qu'est-ce que cette histoire a à voir avec mes jardins de fleurs ?

— C'est là où je veux en venir, ma petite. Le sage Dircamlain, dans cette nouvelle ville, a rencontré un herboriste en pèlerinage qui prétendait connaître une solution pour que sa nouvelle cité-temple ne vive pas le même désastre que Lasuli.

— Que lui a-t-il dit ?

— Le vieil herboriste lui apprit que les envahisseurs de Lasuli n'étaient pas vraiment des barbares, mais des créatures des Ténèbres déguisées en hommes, des démons, plus exactement, et qu'ils étaient repoussés par l'arôme de certaines espèces de fleurs ! Dircamlain a pris en considération ce précieux conseil et, dès lors, il a ordonné à ses

adeptes d'arranger d'immenses jardins de fleurs autour de la nouvelle ville. Depuis ce jour, Zinentel baigne dans le calme et la prospérité, les créatures des Ténèbres n'osant pas s'en approcher.

— Ça alors ! Et ces jardins de fleurs, ils sont grands comment ?

— Ah ! ma petite… encore plus grands que ton territoire. C'est tout un spectacle ! Ils sont magnifiques ! Je m'y suis rendu le mois dernier, c'était encore plus époustouflant que l'année précédente. Des milliers de fleurs de presque toutes les variétés connues sont agencées près d'immenses arches d'argent, qu'on a dressées grâce à de puissantes magies. L'été, les plantes grimpantes ceinturent ces arches de feuilles verdoyantes et de boutons multicolores. On a même créé un réseau d'eau qui parcourt les jardins de long en large pour les approvisionner toute l'année.

Kakimi me fit un clin d'œil et continua :

— Mais rassure-toi, ces jardins sont bien moins inspirés que les tiens !

Je souris, même si ce n'était qu'une flatterie. Il approcha sa main d'une rose, il la cueillit en évitant les épines et me la présenta.

— Mon enfant, dans ces fleurs règne une énergie spéciale. Tu as cette énergie en toi, c'est évident. Tu as bien grandi, Alégracia. S'il était encore en vie, ton père serait fier de toi.

Il fit une pause, se rapprocha de moi avant de poursuivre en murmurant :

— Tu pourras parcourir le monde comme il le faisait à l'époque. Et ça, bientôt, très bientôt…

— Mais, Kakimi, je n'ai pas envie de parcourir le monde. Je veux rester ici, avec maman !

Soucieuse, je m'assis devant la pente. Le marchand vint me rejoindre. Il me parla d'une voix douce :

— Alégracia, je sais que tu as beaucoup d'affection pour ta mère. Mais viendra le jour où, comme ta sœur, tu auras envie d'aller ailleurs, de voir des gens, de vivre de nouvelles expériences. Tu en auras enfin la possibilité, car je me suis entendu avec ta mère pour organiser ton départ.

— Je ne veux pas quitter la maison !

— Tu n'auras pas vraiment le choix, petite.

— Mais pourquoi ? Pourquoi devrais-je partir si je veux rester ?

— Il est encore trop tôt pour tout t'expliquer. C'est une longue histoire. Cela date de plusieurs années, avec ton père… Je pourrai tout te raconter dans quelque temps lorsque nous prendrons la route, mais en attendant, il te faudra être patiente, jeune fille.

Ces paroles me chavirèrent. Tout ce mystère et cette confusion venaient d'embrouiller mon esprit. J'aimais ma mère et je ne pouvais envisager de m'en éloigner. Je regardai Kakimi dans les yeux avec

inquiétude.

— Quand est-ce que je devrai m'en aller alors ?

— Ah ! pas tout de suite. J'ai des engagements à respecter avant cela. Je dois me rendre à la Vallée-Rouge et aux Collines-aux-Aurores-Pourpres pour y régler des affaires. Ça pourrait me prendre des semaines…

Hésitant, Kakimi baissa le ton :

— Une fois que ce sera fait, je viendrai vous chercher, ta sœur et toi. Je vous conduirai au Drakanitt.

— Maman viendra avec nous ?

— Non. Ta mère restera ici et vivra en paix comme elle l'a toujours souhaité.

Kakimi plongea sa main dans son sac et continua :

— Mais ne t'en fais pas. Ton voyage sera peut-être de courte durée. Tout cela ne dépendra que de toi. Et pour t'y préparer, je t'ai apporté ce petit cadeau.

Il sortit alors un splendide bijou de son sac. Il s'agissait d'un pendentif. Sa chaîne d'argent étincelait et elle s'ajustait parfaitement à mon cou. Au bas, les maillons se joignaient pour former un court segment qui soutenait une petite rondelle argentée ornée de marques sudistes. Kakimi m'offrit cette explication :

— Lorsque tu porteras ce bijou, la petite rondelle d'argent se trouvera près de ton cœur. Et regarde un peu ceci.

Il dégagea un loquet minuscule et l'ouvrit.

— On y trouve une petite boussole avec une aiguille en or. Mais ce n'est pas une boussole ordinaire, non ! Car elle pointera toujours dans la direction où ton cœur s'est senti le plus épanoui, le plus libre et rempli de bonheur. Et cet endroit, c'est sans aucun doute chez toi.

Fascinée, je pris la boussole. Même en la bougeant dans ma main, la flèche de l'aiguille restait braquée sur notre maison. Cela me rassura. Je sus dès lors que si je devais quitter Mosarie, je pourrais toujours, grâce à cette boussole, savoir quel chemin emprunter pour revenir auprès d'elle. Je serrai Kakimi très fort dans mes bras et je le remerciai pour son précieux cadeau.

— De rien, ma petite.

Je mis le pendentif autour de mon cou sans attendre. Le marchand se releva et jeta un coup d'œil autour de lui.

— Où est ta sœur ? Est-elle à la plage ?

— Peut-être. Elle est sortie tout à l'heure en pestant contre maman. Je suppose qu'elle a dû se retrancher dans sa caverne.

— Bon, alors je crois que je ferais mieux de la laisser seule.

Il s'apprêtait à regagner sa roulotte. Je l'arrêtai.

— Tu t'en vas déjà ?

— Oui. Cette visite était imprévue et j'ai du retard à rattraper.

Malheureusement, comme je te l'ai expliqué, je ne pourrai revenir qu'une fois mes affaires réglées. Tâchez de vous tenir tranquilles, et si tu veux un conseil, évite de contrarier ta sœur d'ici là.

Je ne savais plus quoi penser. Kakimi s'en allait et, déjà, j'avais hâte qu'il revienne. Dans un sens, son retour allait signifier le jour du grand départ. Il perçut mon désarroi. Il s'avança vers moi, puis il posa doucement sa main sur mon épaule.

— Ne sois pas triste, Alégracia. Tu as encore beaucoup de temps à passer avec ta mère. Elle sait, elle aussi, que ta sœur et toi allez devoir partir. S'occuper de vous deux représente pour elle une tâche très lourde même si les apparences laissent croire le contraire. Et n'oublie pas : tu pourras revenir la voir aussi souvent que tu le souhaiteras. Tu peux compter sur moi.

Je restai muette. Il ajouta :

— Reparles-en tout à l'heure avec ta mère. Elle saura tout t'expliquer, et cela, bien mieux que moi.

Le vieux marchand observa le ciel.

— Il se fait tard, je dois m'en aller. À bientôt, jeune fille ! Prends soin de ta mère.

Kakimi m'embrassa sur la joue et il me fit un clin d'œil. Il repartit en direction de son véhicule. Je restai debout, près de mes fleurs et je le regardai s'éloigner avec mélancolie. Il s'assura que les portes de derrière étaient verrouillées et il monta sur le siège du cocher. D'un mouvement sec avec les rênes, le vieux marchand donna le signal du départ à Térann et à Furon. Les deux chevaux s'animèrent et lentement, le fourgon fit demi-tour et s'éloigna.

Kakimi nous quittait, nous laissant seules, une fois de plus.

Chapitre II

Le cadeau des vents

Deux interminables semaines passèrent. Depuis la visite de Kakimi, Sintara avait fait une trêve avec maman, elles avaient repris leurs activités habituelles : Sintara allait dans les bois pour jouer aux aventurières intrépides tandis que maman passait son temps à peindre sur le balcon. Quant à moi, je demeurais toujours aussi mélancolique à l'idée d'abandonner le sanctuaire où j'avais grandi. J'en avais perdu l'appétit. Pour tenter de désembrouiller mon esprit, j'avais posé des questions à Mosarie, tellement que j'avais fini par l'épuiser.

— Pourquoi nous devons partir ? Tu ne veux plus de nous ?

— Tu sais que c'est faux, Aly. J'aurais vraiment aimé que nous restions unies pour toujours. J'ai pleuré des heures en silence, seule dans ma chambre, mais je dois me rendre à l'évidence : ta sœur et toi êtes différentes de moi. C'est ainsi et nous ne pouvons rien y changer.

— Différentes ? Différentes comment ?

— Votre père…

Qu'elle continue ! Je me serais mise à genoux pour qu'elle ne s'arrête pas.

— Mon père ? lui avais-je dit pour l'encourager.

— C'était un homme bien. Un peu trop même. Il avait un devoir à accomplir et il l'a rempli jusqu'au bout. Rien n'aurait pu l'en empêcher.

Je buvais ses paroles comme de l'eau. Ma mère m'en disait rarement autant.

— Et là, vous êtes venues au monde. Ça faisait partie du *plan*. Je m'étais proposée et j'ai accepté le contrat sans réfléchir à l'inéluctable. Je voulais vivre la joie d'être mère. C'était mon seul désir et ton père le savait. On m'a avertie des centaines de fois que *ça* arriverait un jour. Que mon rêve ne durerait pas. Qu'il allait se terminer en cauchemar.

« Il faut agir avant que le pire ne survienne. Ta sœur a déjà commencé à… Vous ne pouvez plus rester ici. Je suis désolée.

— Mais, maman, tu m'as demandé de ne pas te laisser. J'ai promis. Alors pourquoi désires-tu que je parte ?

— Je croyais que si Sintara s'en allait, toi, tu pourrais rester. Mais les choses sont bien plus compliquées. Rien n'est simple. Vraiment rien.

— Je vais devoir briser ma promesse ?

— Oui… Pardonne-moi, ma chérie…

• • •

Cela faisait trois semaines que Kakimi nous avait quittées pour régler ses affaires à la Vallée-Rouge et aux Collines-aux-Aurores-Pourpres. Notre quotidien était redevenu ce qu'il avait toujours été. Chaque jour ressemblait à la veille. Cependant, depuis la visite de Kakimi, cette routine machinale m'opprimait. Je voulais bouger, me distraire et profiter des derniers moments que je pouvais vivre avec ma mère, car après mon départ, je n'allais peut-être plus la revoir avant plusieurs semaines, voire des mois.

De son côté, Mosarie agissait comme si nous étions déjà parties. Chaque matin, elle descendait dans l'étroite cave sous sa chambre à coucher pour chercher un de ses chevalets de bois, des pots de peinture, un torchon maculé de résidus colorés, un attirail de pinceaux et une toile vierge un peu jaunie. Elle revêtait ensuite un long sarrau gris et elle allait s'isoler sur le balcon où elle passait la journée entière à peindre.

Après m'être levée un matin, je remarquai que Sintara dormait encore, puisque la porte de sa chambre était fermée et verrouillée. Maman peignait dehors, je la voyais de ma fenêtre. J'enfilai une tenue légère et je sortis la rejoindre.

Dehors, la brise était fraîche, sans humidité, elle créait de délicats remous sur la mer. Le soleil commençait à réchauffer la surface froide du balcon. Autour de la maison, les hautes herbes frétillaient parmi les cris aigus des insectes. Des masses de sable fin s'envolaient et retombaient près de la mer. Un souffle plus glacé souleva ma chevelure et j'eus un frisson.

Sans faire de bruit, je me rendis derrière Mosarie pour l'observer. Elle ne s'en rendit pas compte, trop concentrée qu'elle était.

Elle était assise sur son banc de bois grinçant, sa plaque à mélanger dans une main et un pinceau dans l'autre. De sa position, le chevalet sur lequel était posée sa toile séparait son champ de vision en deux : d'un côté, il y avait la mer qui remuait à peine, et de l'autre, la broussaille humide et agitée ainsi qu'une partie de notre boisé. Ma mère retouchait patiemment son œuvre du bout de son instrument.

Quand Mosarie peignait, son visage se figeait comme si toutes ses

pensées étaient réservées à son tableau. Ses yeux demeuraient fixés sur l'œuvre, même lorsqu'on lui parlait.

Je tentais de comprendre ce que ma mère voulait représenter sur sa toile, mais je n'y arrivais pas. Des spirales y tourbillonnaient comme dans un mouvement sans fin, je ne distinguais rien de concret. Elle avait préféré les teintes bleutées. Je n'y voyais que des formes abstraites et entremêlées : un chaos dépourvu de sens. Les gestes précis de Mosarie laissaient pourtant croire qu'elle avait un objectif clair.

— Qu'est-ce que c'est ? murmurai-je doucement du coin du balcon.

Ma mère sursauta sans toutefois tacher son œuvre. Elle se retourna, souffla un coup et reprit un air détendu. J'avançai vers elle et appuyai ma tête sur son épaule.

— Ce que tu as fait, ça ne ressemble à rien.

Mosarie observa de nouveau son travail d'un œil triste :

— C'est un rêve, Alégracia. Rien de plus qu'un rêve.

— Tu l'as fait cette nuit ?

— Pas exactement, ma chérie…

Ma mère fit une pause. Elle leva son visage vers le ciel.

— C'est un rêve que je fais *toutes* les nuits.

Mosarie semblait perdue dans ses pensées.

— Je n'arrive pas à comprendre ce que tu peins.

— Moi non plus, Alégracia. J'ai pensé que j'aurais pu m'expliquer les visions qui me hantent en les couchant sur la toile.

Nous regardâmes ensemble sa peinture, ce tourbillon bleu, froid et mystérieux.

Enfin, je crus avoir trouvé une piste. Ce tableau ne devait pas être vu avec les yeux, mais avec le cœur. Dans ce tourbillon, j'entrevoyais l'inquiétude que Mosarie devait ressentir devant le vide qui la menaçait, comme nous allions partir, ma sœur et moi. Des angoisses que ma mère devait expulser.

Après en être arrivée à cette conclusion, j'observai les détails plastiques de l'œuvre, comme je l'avais toujours fait avec les précédentes, et je remarquai autre chose :

— Que sont ces délicats points blancs, là, juste en bas ?

Intriguée, je m'approchai.

— On dirait de petits visages difformes… qui pleurent… Est-ce que c'est ça ?

— Oui, Aly. Je les vois eux aussi, dans mes rêves.

Mosarie me montra un semis bleu clair qui dominait grossièrement l'œuvre.

— Et ça, ce sont leurs larmes.

Ces aveux m'effrayèrent. Les œuvres qu'elle avait réalisées auparavant représentaient toujours des scènes agréables à contempler.

En général, ma mère s'inspirait de ses beaux souvenirs, et grâce à son art, je pouvais en apprendre un peu plus sur sa vie d'antan.

Cette toile me dérangeait. J'eus envie de me rassurer en contemplant les œuvres plus gaies de ma mère, même si je l'avais déjà fait des centaines de fois. J'agrippai son avant-bras et lui demandai la clé de la cave.

— Bien sûr, ma chérie.

Elle fourra sa main dans la poche de son sarrau et en ressortit une clé dorée. Elle me la tendit du bout des doigts en me regardant droit dans les yeux.

— Mais n'oublie pas la règle…

Je récitai le reste de la phrase en même temps qu'elle :

— Ne jamais tenter d'ouvrir le coffre de métal.

Je demeurai silencieuse un moment.

— C'est bien clair ? me demanda ma mère. Je ne voudrais pas t'interdire l'accès à ma cave pour toujours.

— Oui, maman. Je te l'ai déjà promis des centaines de fois.

— Je le sais, Alégracia, mais c'est important. Le contenu de ce coffre ne concerne que moi.

— Tu peux me faire confiance.

Je quittai alors le balcon, laissant ma mère tranquille pour qu'elle puisse terminer sa toile.

• • •

Avant de me rendre à la cave, j'allai prendre ma lanterne magique dans ma chambre. J'entrai dans celle de Mosarie sur la pointe des pieds pour éviter de réveiller ma sœur qui dormait juste à côté. Il faisait clair à l'intérieur, les rideaux n'avaient pas été rabattus sur les carreaux.

La chambre de ma mère n'était guère plus grande que la mienne ou que celle de Sintara. La clarté du jour y pénétrait par deux fenêtres, l'une au-dessus du lit et l'autre sur le mur à ma gauche.

Les meubles étaient vieux et usés. Ils avaient été achetés alors que la maison venait d'être construite. Les nôtres, à Sintara et à moi, nous avaient été offerts au fil des années par notre ami Kakimi. Cela expliquait pourquoi nos chambres étaient décorées à la façon exotique du Drakanitt, car le vieux marchand avait un penchant pour ce style. Bon nombre de ses articles provenaient de là-bas.

Le lit de Mosarie était assez spacieux pour y accueillir deux personnes. Elle devait y dormir aux côtés de mon père avant qu'il ne meure. Maman y passait maintenant ses nuits seule, à l'exception des soirs où nous la rejoignions pour fuir nos cauchemars. Un édredon jaune et trois épaisses couvertures grises suffisaient à combattre les

soirées fraîches de l'hiver.

Un portrait de ma sœur et de moi ornait le mur. Mosarie l'avait peint l'an passé. Même si Sintara refusait de sourire au moment où elle avait posé pour cette œuvre, ma mère l'avait tout de même représentée avec un visage espiègle.

J'avançai dans la pièce jusqu'à la trappe à côté de la malle à vêtements. Le bruit de mes pas sur le plancher créait un faible écho ; les lattes de bois du plancher servaient également de plafond pour l'entrepôt dissimulé sous la chambre. Pour ouvrir le passage, j'insérai la clé dorée dans la fente du verrou. Je dus tourner la clé plus d'une fois pour que le loquet se libère. Je déposai ma lanterne pour soulever le panneau de bois et je descendis l'échelle.

En bas, une odeur de poussière m'emplit les narines. La trappe que j'avais laissée ouverte projetait sur moi un faisceau de lumière blafarde. Le seul autre éclairage provenait du flux lumineux que les planches du plafond filtraient. Cette maigre clarté ne suffisait pas à rendre l'environnement pleinement visible. Je formulai donc les mots magiques et ma lanterne magique s'alluma. La cave dévoila enfin ses trésors.

À ma gauche, il y avait une étagère de bois rustique où maman classait ses accessoires d'artiste. Elle y avait ramassé plusieurs articles en matinée, avant de sortir pour peindre. Il ne restait que quelques pots de peinture encore jamais ouverts, de vieux pinceaux aux poils usés et raccourcis, des plaques de bois pour les mélanges et des morceaux de tissus tachés. À côté de l'étagère, trois chevalets de tailles variées étaient adossés contre le mur. Par terre, une huche de bois terne servait à entreposer de grandes toiles blanches au tissage fin. Mosarie devait en faire des réserves limitées, car elles jaunissaient à l'humidité. Kakimi se chargeait de lui en fournir de nouvelles régulièrement.

Le reste de la cave servait de galerie pour les œuvres que ma mère avait peintes au fil des ans. Malheureusement, le jour était venu où il ne restait plus d'espace pour en accrocher davantage. Depuis ce temps, seules les toiles préférées de ma mère ornaient les murs. Les autres avaient été entassées au fond, là où la lumière du plafond ne pouvait les atteindre.

Ma lanterne à la main, j'avançai vers la droite où étaient accrochées, à mon avis, les toiles les mieux réussies.

Je m'arrêtai devant une œuvre intitulée *Eiro-Van*. Elle représentait une scène de vie au sein d'un patelin paisible. Devant les maisons rustiques, une dizaine de villageois allaient et venaient dans les minces rues de terre battue. Certains faisaient leurs courses, un panier en osier à la main, des femmes marchaient avec leurs enfants et des amoureux se tenaient par la main. La plupart discutaient,

tranquillement. Ils étaient vêtus d'habits souples, élégants et colorés, ainsi que coiffés d'un large chapeau de paille qui ombrait leur visage.

Le contraste des couleurs utilisées pour peindre cet environnement était accentué volontairement, de façon à ce que l'on ait l'impression que le soleil répandait une chaleur enveloppante. La végétation qui entourait ce village devait tirer grand profit de cette lumière, car elle semblait surnaturellement épanouie. D'ailleurs, les parterres qui entouraient les habitations verdoyaient de vie. Des fleurs orangées et rouges poussaient près des arbres, tous taillés. Derrière, un petit ruisseau bleu azur coulait entre les maisons.

Mosarie m'avait dit que le village d'Eiro-Van était celui où elle avait vu le jour. Elle y avait vécu pendant une dizaine d'années, jusqu'à la mort de son père. À la suite de ce décès, la mère de Mosarie s'était remariée avec un homme de la Contrée-Bleue, Ofenior Moranoir. Elles avaient donc dû déménager à Atorstatte, lieu de son domicile.

Ma mère m'avait avoué qu'elle haïssait son beau-père. Cet homme corpulent possédait de nombreuses terres sur lesquelles il cultivait le blé et des épices durant la saison chaude. À l'époque, il obligeait Mosarie et sa mère à travailler au labour, à la semence et à l'entretien des plantations. Maman détestait ces tâches éreintantes, mais Ofenior s'en moquait. Parfois, elle le fuyait en allant se cacher dans un entrepôt désaffecté. Elle y pratiquait son art préféré, la peinture, en toute quiétude. Malheureusement, lorsque son beau-père s'en apercevait, il la châtiait. Mosarie s'était fait confisquer et même briser son matériel à plusieurs reprises.

Elle avait passé des années interminables, soumise à cet homme sévère qui la frappait pour un rien. Il ne cessait de répéter à maman que l'art était une pratique oiseuse et qu'il était hors de question qu'elle y perde son temps. Or, il était impossible à ma mère d'être heureuse lorsqu'elle ne pouvait peindre. Heureusement, elle avait fini par trouver un moyen d'échapper à cet homme avare et égocentrique.

Après avoir observé cette première œuvre, je longeai le mur pour faire face à une autre toile, un portrait de Kakimi, un bon ami du vrai père de Mosarie, avant que celui-ci ne décède. À cette époque, la chevelure noire du marchand avait des reflets ambrés. Et ses épaules, quelle carrure ! Il devait peser autant qu'aujourd'hui, mais son poids devait provenir de ses muscles et non de son ventre.

Je me déplaçai encore vers la gauche et une nouvelle peinture m'éblouit. Elle représentait l'immense capitale du Continent-Coloré, la fabuleuse cité d'Holbus. Son palais, au centre de la toile, m'impressionnait. Cet énorme château de pierres blanches et grises, doté d'une série de toits pointus et métalliques, avait été érigé beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Les cimes de ses nombreuses

tours frôlaient les nuages. Le palais était entouré d'une haute barricade de roc sillonnée d'une passerelle sur laquelle les soldats exécutaient leur patrouille. Plusieurs d'entre eux gardaient l'entrée principale.

Le point de vue ne permettait pas d'imaginer quelles activités se déroulaient exactement autour de l'imposant château, au cœur d'Holbus. La plupart des maisons étaient regroupées près de l'immense structure et étaient construites de pierres gris foncé. Un bon nombre s'élevaient sur plus d'un étage. Dans les rues dallées, les piétons abondaient, certains se déplaçant à pied, d'autres sur des chevaux dignement harnachés. Dans le coin inférieur droit, un couple fortuné discutait dans une calèche noire à grandes roues, conduite par un cocher à la posture très droite, richement habillé d'un veston rouge et d'un pantalon beige.

Même si toute trace de végétation avait dû être effacée pour construire cette cité, j'espérais pouvoir contempler ses splendeurs de mes propres yeux, un jour.

Je continuai de longer le mur et délaissai les œuvres qui attiraient moins mon attention. Mon regard s'arrêta sur une dernière toile, très intrigante.

Elle représentait l'intérieur d'un vieil entrepôt poussiéreux. L'endroit était obscur, même si quelques rayons de soleil y pénétraient par des petits hublots près du plafond. Des poutres massives et rainurées s'élevaient jusqu'à la toiture pour lui fournir un soutien sans lequel elle se serait sans doute effondrée. Sur le sol, des dizaines de caisses de bois et des barils étaient empilés dans un ordre aléatoire.

J'avais longuement questionné Mosarie à propos de cette œuvre. Je lui avais demandé pourquoi elle avait perdu son temps à peindre un décor si terne… qu'est-ce que cette bâtisse vieillotte et délabrée avait eu d'assez spécial à ses yeux pour qu'elle mérite d'être immortalisée. Ma mère n'avait daigné me répondre que l'an dernier. Elle m'avait avoué que c'était son atelier secret où elle pratiquait son art sans craindre d'être perturbée par son beau-père. Mais plus encore, c'était là qu'elle avait rencontré mon père. Je l'avais alors écoutée sans broncher. Elle parlait si rarement de lui…

Ce jour-là, comme bien d'autres, maman peignait seule à cet endroit. En silence, un homme était entré par la porte de devant. Le vagabond s'était infiltré dans l'entrepôt pour échapper aux griffes des soldats royaux qui tentaient de l'attraper. Immobile, le dos appuyé contre la porte, il avait guetté par la fenêtre ses pourchasseurs en armure qui s'apprêtaient à abandonner leurs recherches et à quitter la ville.

Au moment où le vagabond avait désiré repartir de là, il avait entendu le bruit d'un pinceau qui était tombé sur le sol. Curieux, il

s'était attardé au lieu de s'éclipser. En se dissimulant dans les coins sombres à l'aide de sa cape noire, il s'était faufilé entre les caisses et les barils, et il avait aperçu la jeune artiste qui peignait dans l'ombre.

Mosarie n'avait jamais voulu m'en raconter davantage. J'eus beau insister des dizaines, voire des centaines de fois, rien n'y fit.

Éclairée par la lumière de ma lanterne magique, je continuai ma visite. Je me retrouvai soudainement face à l'objet le plus mystérieux qu'il m'ait été donné de voir au cours de ma vie : le coffre interdit. Il était constitué d'un métal clair mais très sale, et il devait mesurer près d'un mètre de long. Le couvercle était verrouillé par un énorme cadenas d'acier.

Je n'avais jamais tenté d'ouvrir ce vieux coffre, car je respectais les consignes de ma mère. Elle devait y garder quelque chose de bien précieux pour que même nous, ses filles, ne puissions y jeter le moindre regard.

Sintara avait tout fait pour découvrir le secret caché dans ce coffre. Elle avait essayé de libérer le loquet de diverses manières, entre autres à l'aide de la clé dorée qui ouvrait la trappe de la cave, mais elle ne convenait pas à cette serrure. J'étais persuadée que ma sœur avait déjà exploré la maison de fond en comble pour trouver *la* clé, mais elle n'avait jamais réussi à la découvrir.

Un bruit sourd me fit sursauter. Me retournant, je vis ma sœur qui se relevait dans un nuage de poussière. Elle avait sauté du haut de la trappe. Emprunter l'échelle devait être trop facile !

— Tu fouilles dans les affaires de Mosarie maintenant ? me lança-t-elle en pointant le doigt sur moi. Qu'est-ce que tu cherches au juste ?

— Rien, Sin. Je suis seulement venue observer les peintures.

— Menteuse ! Tu l'as déjà fait la semaine dernière.

Sintara s'approcha de moi. Elle me regarda curieusement, de haut en bas, et désigna le coffre que je voulais maladroitement cacher avec ma robe.

— C'est la clé du coffre *interdit* qui t'intéresse, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle en murmurant à mon oreille. L'as-tu trouvée ?

— Non ! Et je ne l'ai pas cherchée ! Tu peux garder tes idées !

Ma sœur se mit à rire. Elle me poussa hors de son chemin, puis elle s'accroupit devant le coffre. Elle marmonna juste assez fort pour que je puisse l'entendre :

— C'est normal que nous ne puissions pas trouver la clé, Alégracia, car il n'en existe aucune. Le seul moyen de débloquer le verrou, c'est d'appuyer sur les deux boutons, là, juste en dessous.

Clic ! L'anneau d'acier fit un bond et le coffre se déverrouilla. Je réagis aussitôt et fonçai sur ma sœur. Je la renversai et replaçai le cadenas comme il devait l'être. Irritée, je criai :

— De quel droit oses-tu ? Mosarie nous l'a interdit des centaines de

fois !

Les joues de Sintara s'empourprèrent, mais elle parvint à garder son sang-froid.

— Chut ! Elle pourrait nous entendre.

— Ça m'est égal. Je vais aller te dénoncer !

— Non, Alégracia ! Ne fais pas ça, s'il te plaît. Je ne veux pas affronter maman, pas maintenant. Nous sommes si près de notre départ. Tu comprends ça, non ?

Elle semblait sincère, même si je savais qu'elle était bonne actrice. Je fis mine de rien et embarquai dans son jeu.

— Oui, bien sûr, je comprends… Mais cela ne te donne pas le droit d'ouvrir ce coffre. Au fait, comment as-tu découvert la façon de l'ouvrir ?

— Facile ! La semaine dernière, je m'étais cachée pendant que tu regardais les toiles. Tu étais si concentrée… Tu ne m'as ni vue ni entendue, ce qui est assez surprenant, n'est-ce pas ?

En effet, je le *sentais* toujours quand ma sœur était dans les parages.

— J'étais certaine que tu me trouverais. Tu es sortie et j'ai passé la journée à attendre. Le soir, comme je l'avais prévu, Mosarie est venue fouiner dans son coffre. De ma cachette, j'ai pu voir comment elle déverrouillait le cadenas. Et tu sais ce qu'il y a dans le coffre ?

— Non ! lui criai-je pour l'interrompre. C'est à maman et rien qu'à elle.

— Tant pis. De toute façon, j'ai mal vu ce qu'il y avait d'écrit sur ces vieux livres. J'ai dû m'éclipser avant que Mosarie ne me voie. Je t'aurais offert d'y jeter un œil maintenant, mais puisque tu ne veux rien savoir, je devrai revenir plus tard.

— Je ne te laisserai jamais faire une telle chose. Je vais te surveiller.

— C'est dommage… tu me déçois. Un jour, tu auras le dos tourné.

Nous nous jaugeâmes un moment, en silence. Notre conversation était terminée, mais nous continuions à nous affronter du regard. Je voulais lui tenir tête. Sintara devait abandonner avant moi, mais elle était plus forte à ce jeu.

Après quelques secondes, elle soupira. Elle me fit une proposition en souriant, comme si elle avait tout oublié.

— Bon, très bien. Comme tu veux ! On pourrait aller jouer dans les bois. Ça nous changerait les idées.

Normalement, j'aurais refusé son offre, mais je préférais mettre un terme à notre dispute.

— D'accord. Mais pas longtemps, car l'heure du dîner approche.

Ma sœur acquiesça. Nous remontâmes alors et je remis la clé dorée à Mosarie. Elle n'avait pas encore terminé son œuvre. Et même si j'en

avais envie, j'omis de lui apprendre que Sintara avait réussi à ouvrir son coffre. Je me contentai de suivre celle-ci dans le boisé derrière la maison.

• • •

Sintara et moi jouions à cache-cache depuis plus d'une heure dans la forêt. Ma sœur ne se lassait jamais ; elle avait un certain talent. Ses aptitudes à se fondre dans les broussailles et à se déplacer en silence lui conféraient un sérieux avantage. Lorsque je me rapprochais de sa position, elle cessait de respirer. De plus, elle changeait fréquemment de place, ce qui rendait ma tâche encore plus difficile.

Malgré toutes les ruses qu'elle employait, je parvenais quelques fois à la débusquer grâce à un don tout particulier. Je pouvais la *sentir*. Je n'avais qu'à me tenir debout entre les arbres et à tourner lentement sur moi-même pour savoir dans quelle direction elle s'était réfugiée. Je ressentais d'étranges frissons lorsque je faisais face à l'endroit où Sintara se dissimulait. Ma sœur avait ainsi perdu la partie de nombreuses fois. Cela l'agaçait, car elle prenait grand soin de bien choisir ses cachettes, mais je pouvais souvent la retrouver grâce à ce pouvoir.

L'heure du dîner arriva. Sintara et moi avions convenu de jouer encore quelques minutes avant de rentrer. C'était encore à mon tour de la chercher.

Pour lui laisser le temps de se dénicher une bonne cachette, je gravis une butte de terre sèche et de pierres et je m'y assis. Je fermai les yeux et je commençai à compter à voix haute.

Le vent chaud me dorlotait. Ma robe légère ondulait sous son souffle, au même rythme que les branches des arbres. Je laissai mes jambes pendre le long du gros rocher et je les balançai doucement pendant mon décompte. Vers la fin, j'ouvris les yeux et j'admirai les alentours. De cette hauteur, je pouvais contempler toute l'étendue de la forêt jusqu'à la rivière, au nord. Dans la direction opposée, je voyais notre maison, la plage blanche et la mer qui miroitait.

Le vent chaud du nord souleva ma chevelure. Le soleil brillait de tous ses éclats. Je sentais ses rayons sur ma peau brunie. Le grand rocher me brûlait presque les cuisses à travers le tissu de ma robe. Le ciel, d'un bleu radieux, dominait les paysages lointains qui s'estompaient sous l'humidité. Je respirai une bonne bouffée d'air et me levai.

Avant de redescendre pour partir à la recherche de ma sœur, je regardai le ciel encore un instant et je pris une autre profonde inspiration. Une agréable sensation de bien-être envahit mon corps. Mes idées noires s'enfuyaient. Même après tous ces jours tourmentés,

j'arrivais à reprendre des forces. Pour la première fois depuis longtemps, je me sentais… libre.

Mon regard ne se décrochait pas de l'azur. J'en avais oublié de redescendre pour partir à la recherche de Sintara. Je prolongeai ce bain de chaleur et je saisis chaque seconde de cette euphorie, consciente qu'elle allait bientôt passer.

Tout à coup, quelque chose attira mon attention. Je ne pouvais dire de quoi il s'agissait. Un point brillant virevoltait, telle une poussière lumineuse emportée par la brise. Il semblait venir vers moi.

Je me levai et mis ma main en visière sur mon front. Le point lumineux se rapprochait, comme si les vents voulaient me l'offrir. Il tournoyait, puis se mit à perdre de l'altitude. Lorsqu'il fut à ma portée, je fis un petit bond pour l'empoigner. Le vent disparut alors complètement.

J'approchai mes mains refermées de mes yeux et je les ouvris. Mon visage s'illumina d'une plaisante lueur bleutée. J'avais attrapé un pétale de fleur d'une variété inconnue. D'une couleur céruléenne, translucide, avec des reflets pourpres, ce pétale était aussi long que mon petit doigt et étrangement froid au toucher. Je n'en avais jamais vu un comme celui-là. Il me charmait, me captivait. Il semblait surnaturel. Et ce n'était qu'un simple pétale ! J'avais peine à imaginer la fleur de laquelle il provenait. Elle devait être magnifique. Je l'entendais presque m'appeler. Elle voulait que j'aille la prendre afin que je l'ajoute à mes jardins.

— Sin ! Viens voir ce que j'ai trouvé !

Elle ne répondit pas. Je n'entendais que le gazouillement des oiseaux et les feuilles des arbres s'agiter.

— Sin ! Je ne dis pas ça pour savoir où tu te caches ! J'ai vraiment trouvé quelque chose !

— Qu'est-ce que c'est ? me lança-t-elle d'une voix ennuyée.

— Viens !

Des branches se secouèrent et Sintara apparut. Elle grimpa sur ma butte.

— Regarde, lui chuchotai-je en ouvrant les mains près de son visage.

À la vue du pétale, les yeux de ma sœur se mirent à briller.

— Wow ! Où l'as-tu trouvé ? Et où as-tu mis la fleur ? Tu ne l'as pas ramenée avec toi ?

— Non. Ce sont les vents qui m'ont donné ce pétale.

— De quelle direction est-il arrivé ? continua-t-elle en regardant de tous les côtés.

— Du nord, sûrement par-delà la rivière. Peut-être plus loin que les limites de notre territoire…

Après un silence, ma sœur se retourna.

— Nous pourrions nous y rendre et cueillir cette fleur, tu sais. Moi, je n'ai pas peur d'y aller, mais toi…

— Non, Sin ! Je ne veux pas sortir du territoire ! C'est interdit.

— Tu cherches depuis des années de nouvelles fleurs pour tes jardins. Pourquoi ne pas aller la chercher ?

— Je ne sais pas. Kakimi va venir nous prendre bientôt. Je ne vois pas pourquoi il faudrait tout risquer maintenant. Maman dit que c'est dangereux…

— Voyons, Alégracia ! Kakimi peut arriver dans deux ou trois semaines. C'est bien plus de temps qu'il n'en faut pour retrouver cette fleur. Tu me l'as déjà dit : Kakimi te complimente souvent sur la beauté de tes jardins. Imagine sa réaction s'il voit que tu réussis à cultiver une variété aussi splendide que celle-ci. Il serait fier ! Ça lui prouverait que nous savons nous débrouiller seules. Et de toute façon, moi, je n'ai pas peur du danger… froussarde !

— Je n'ai pas peur ! Et pour le reste, je veux bien te croire, mais il faudrait tout de même désobéir aux règles !

— Quelle importance si Mosarie n'est pas au courant ? Il suffit de lui faire croire que nous aurons trouvé cette fleur dans la zone permise. Nous n'avons qu'à demeurer discrètes. Regarde… rentrons à la maison pour le dîner. Cet après-midi, nous dirons à Mosarie que nous retournons jouer à cache-cache. Mais en réalité, nous partirons à la recherche de ta fleur. Nous la trouverons et nous serons chez nous avant l'heure du souper. Maman n'en saura rien. Et toi, tu auras douze variétés de fleurs dans tes jardins. Douze ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Je poussai un long et profond soupir en fermant les yeux. Je ne souhaitais pas désobéir à ma mère, mais la vision de cette fleur restait gravée dans mon esprit. Je la désirais tant… Elle m'obligeait à considérer l'offre de Sintara. Il me fallait à tout prix la posséder avant mon départ. Ce désir me terrassait. Il *devait* être comblé, même au prix de la désobéissance. J'ouvris les yeux et j'acquiesçai.

— Parfait ! me répondit ma sœur en sautillant. Après le dîner, rejoignons-nous dans ta chambre.

Ainsi, nous quittâmes ensemble la forêt pour rentrer à la maison. Je regardai une dernière fois le pétale et je le glissai dans ma manche. Je voulais cette fleur, je la voulais…

• • •

Sintara et moi mangeâmes rapidement notre assiette de légumes fraîchement cueillis du potager. Ma mère ne montrait pas beaucoup d'appétit. Elle avait à peine pris quelques bouchées de son repas. Son tableau inachevé devait être en cause.

Mosarie était toujours ainsi : si elle n'avait pas terminé une de ses

œuvres et qu'elle devait interrompre son travail pour faire quelque activité que ce soit, ses pensées vagabondaient. Elle ne demanda pas comment nous avions occupé notre matinée ni quels étaient nos projets pour l'après-midi. Son esprit bouillait sous son regard vide. Il n'allait se calmer qu'après le dernier coup de pinceau.

Ma sœur et moi étions impatientes. Nous lavâmes la vaisselle à la hâte et nous attendîmes que Mosarie retourne sur le balcon pour se remettre à sa peinture. Nous en profitâmes enfin pour nous faufiler en douce dans ma chambre.

Sintara se précipita à ma fenêtre et ferma les rideaux d'un coup sec, voulant éviter que maman nous surprenne en train de comploter. Elle s'assit à son aise sur mon lit tout propre.

— Bon ! Voyons voir. De quoi aurons-nous besoin ?

— Il faut éviter de nous perdre. Sais-tu t'orienter dans les bois, Sin ? Comment ferons-nous pour revenir si jamais nous nous égarons ?

— C'est simple ! Nous n'aurons qu'à utiliser la boussole que Kakimi t'a offerte.

Ma boussole ! Je l'avais presque oubliée. Je ne sentais plus son poids, mais elle était bel et bien à mon cou. Je la gardais en tout temps, même lorsque je dormais. L'enlever sans véritable raison m'aurait paru comme un sacrilège.

Je la pris soigneusement et je pressai le petit bouton pour l'ouvrir. L'aiguille semblait désorientée. Elle tournait sur elle-même à une vitesse irrégulière, sans doute parce que je me trouvais dans notre demeure. Je la refermai.

— Je vais apporter ma lanterne magique aussi. Elle pourrait nous être utile.

— Pourquoi ? Nous serons de retour bien avant l'heure du souper. L'obscurité ne sera pas tombée.

— Je sais, mais si le ciel se couvre… il fera plus sombre dans la forêt, non ?

Incertaine, ma sœur se gratta la tête et approuva finalement :

— Bon, ça va, prends-la avec toi. Moi, je vois déjà très bien dans le noir.

Je la décrochai du mur.

— Avons-nous besoin d'autre chose ?

— Je ne crois pas. As-tu toujours le pétale ?

— Oui, il est dans la manche de ma robe. Il est toujours très froid.

— Regarde ! On peut le voir à travers le tissu. C'est bizarre qu'il reste aussi brillant.

— C'est vrai ! Ah ! Sin, j'ai vraiment hâte de voir cette fleur ! Je dois absolument la montrer à Kakimi. Elle sera la plus belle de mes jardins.

— Moi, j'ai surtout hâte de voir à quel endroit elle pousse. Alors,

tu es prête ?

J'acquiesçai et nous quittâmes ma chambre. Le silence régnait toujours dans la maison, la vaisselle propre du midi avait été laissée sur le comptoir.

Je suivis Sintara dehors en dissimulant ma lanterne dans mon dos pour éviter que Mosarie ne la voie. Nous entreprîmes notre ascension vers la forêt. Ma mère n'avait même pas remarqué notre sortie. Elle était trop concentrée à peindre l'étrange tourbillon bleu.

La forêt baignait dans le calme. L'air glissait entre les branchages en produisant un son clair. L'air était chaud et plus humide que ce matin. Je sentais qu'il allait pleuvoir ce soir ou tard dans la nuit, mais pour le moment, le soleil reluisait. Ses rayons traversaient les feuillages et plongeaient jusqu'à nous pour nous effleurer, telle une main diaphane nous palpant du bout des doigts. Mes longs cheveux ondoyaient. Lorsque le vent changeait de direction, ils revenaient sur mes joues et je les repoussais du revers de la main.

Le haut monticule de terre se trouvait maintenant à une certaine distance derrière nous. À partir de là, nous avions abandonné les sentiers battus pour nous plonger profondément dans la forêt, jusqu'à la rivière. Ma sœur me dirigeait. Elle savait comment s'orienter dans la forêt et nous guidait en observant nos ombres. Sintara avançait vite, j'avais de la difficulté à la suivre ; elle ne se rendait pas compte que les branches qu'elle écartait de son chemin me fouettaient sans cesse le visage.

Nous atteignîmes alors la rivière. Comme toujours, cet endroit m'invitait au calme. Aucun oiseau ne s'y baignait. Même l'eau n'émettait aucun son.

Près de la berge, j'essayai de convaincre ma sœur d'attendre quelques secondes, car j'avais une crampe à la jambe. Elle m'ignora et s'avança pour traverser le courant. Lorsqu'elle eut de l'eau jusqu'au nombril, elle se retourna et elle me cria d'un ton impatient :

— Alégracia ! Ne reste pas là ! Dépêche-toi !

Je trempai mes pieds dans la rivière. Une sensation de froideur me monta le long des mollets comme une plante épineuse. J'y enfonçai toute une jambe, puis l'autre, en essayant d'épargner mes vêtements, mais le niveau de l'eau devint trop haut et je dus m'y plonger presque en entier.

Une fois de l'autre côté, j'étais mouillée jusqu'au col. Mes cheveux et ma robe adhéraient à ma peau. Je les tordis, puis constatai avec horreur avoir perdu le pétale caché dans le repli de ma manche. Mon cœur fit un bond. Sintara vit mon désarroi.

— Ce n'est pas grave, dit-elle. La fleur doit être tout près maintenant.

Je l'espérais. Je l'espérais vraiment.

• • •

La forêt devenait de plus en plus sombre. Les arbres se resserraient tellement que j'avais l'impression de me faire broyer vivante. Les branches gênaient nos déplacements. Nous continuions à marcher dans les herbes granuleuses, et leurs résidus fibreux s'accrochaient à ma robe humide.

Je n'étais venue ici qu'une ou deux fois ; nous étions vraiment près des limites de notre territoire. Les oiseaux chantaient à tue-tête derrière moi, comme s'ils me criaient de rebrousser chemin. J'avais l'impression qu'ils essayaient de me dire que j'étais téméraire et sotte. L'angoisse m'envahit, mes jambes ne répondaient plus. Ma sœur s'en rendit compte. Agacée, elle me cria :

— Qu'est-ce que tu fais ? Dépêche-toi ou nous ne serons jamais de retour à l'heure prévue !

— Je fais de mon mieux, Sin… Je ne suis presque jamais venue ici. Je sais m'orienter dans les sentiers quand je les connais. Mais maintenant, c'est autre chose. Je ne me sens plus en sécurité.

— Pourquoi as-tu peur ? Peu importe où nous irons dans la forêt, il y aura toujours la même terre, la même végétation… Les bois ont toujours été tranquilles. Tu as ta boussole de toute façon. Allez, suis-moi !

J'obéis, malgré mes craintes. Les arbres semblaient devenir de plus en plus gros et hauts, rendant l'environnement froid et ténébreux. Une mousse verte et huileuse poussait sur leur écorce.

Derrière, nous pouvions entendre des oiseaux criards, peut-être des corbeaux, mais devant, rien du tout. Le silence dominait comme un vieux roi enraciné dans son trône. Le bruit des brindilles qui craquaient résonnaient aussi fort que des tambours.

Nous marchâmes encore jusqu'au moment où nous vîmes quelque chose de nouveau. À une vingtaine de pas devant, la forêt s'éclaircissait près d'un long muret. Il longeait la forêt selon une trajectoire perpendiculaire à celle que nous avions empruntée, sillonnant entre les arbres de gauche à droite comme un serpent géant. Nous ne pouvions en discerner les extrémités.

Ce muret ne se composait que de grosses pierres rondes et ternes, empilées les unes sur les autres et maintenues ensemble avec du ciment à moitié effrité. Sa surface était inégale ; ce n'était pas l'œuvre d'un maître architecte. À certains endroits, il ne dépassait même pas la hauteur de ma taille. De longs segments s'étaient déjà écroulés.

Curieuse, je demandai à ma sœur :

— Tu crois que c'est papa qui a construit ce mur, tout comme la maison ?

— Peut-être. Ça doit marquer la fin de notre territoire.

— C'est dangereux de s'aventurer de l'autre côté ?

— Il n'y a qu'une façon de le savoir. Allez, viens !

Ma sœur se hissa sur le mur. Je fis de même en prenant soin de ne pas abîmer ma lanterne. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, pour la première fois hors de notre territoire, nous reprîmes notre marche.

L'obscurité était plus pesante. Je gardais les mains près de mon visage pour me protéger des brindilles pointues et des feuilles humides. À chaque enjambée, je m'enfonçais de quelques centimètres dans la boue, un phénomène de succion retenant mes pieds. Je m'épuisais rapidement. Sintara, comme toujours, avançait rapidement sans m'attendre.

Une cinquantaine de pas plus loin, nous vîmes des tiges de fer enfoncées dans le sol. Elles étaient alignées pour délimiter notre territoire, tout comme le mur de pierre que nous avions croisé plus tôt. Il devait y avoir une tige tous les cinq mètres et elles s'élevaient jusqu'à la hauteur de mes épaules. Des gravures incompréhensibles recouvraient leur surface métallique, et leur pointe se terminait par une boule luminescente.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien, répondit Sintara avec lassitude. Quelqu'un s'est amusé à planter des bâtons de métal.

— C'est de notre père aussi, tu crois ? C'est peut-être une forme d'avertissement ou un sortilège de protection.

— Alégracia, arrête avec tes questions. Je ne le sais pas plus que toi. La sorcellerie, je n'y connais rien. Tu demanderas à Kakimi quand il reviendra. Lui, il le saura.

Je m'approchai d'une tige et observai la faible lumière qui brillait sur sa pointe. Elle vacillait comme la flamme d'une chandelle sous l'effet d'un courant d'air.

— C'est bizarre, on dirait que…

Sintara tapa du pied et m'interrompit :

— J'espère que tu te rends compte à quel point tu joues avec ma patience !

La pointe lumineuse était devant les yeux. De plus près, j'y distinguai une image floue. C'était difficile à voir, il fallait que je m'approche à un tel point que mon œil frôlait presque la tige. La vision s'éclaircit. C'était la plage, et la mer qui la caressait de ses douces vagues. Aucun son ne me parvenait. Le paysage ressemblait étrangement à celui en bas de chez nous, mais le sable n'avait pas exactement la même couleur. Je reculai et criai :

— Viens voir, ça montre la plage !

Ma sœur fut surprise. Elle croyait que je plaisantais, mais elle s'approcha tout de même d'une tige pour l'examiner.

— C'est vrai !

Elle releva la tête, songeuse, puis ajouta :

— C'est certainement une tige magique ! J'ai envie d'en rapporter une à la maison.

— Non, n'y touche pas. Elles doivent être là pour une bonne raison.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire ! Et de toute façon, si c'était si important, il y a longtemps que Mosarie nous en aurait parlé !

— Oui, peut-être, mais ce pourrait être le contraire. Pourquoi est-ce que maman prendrait le temps de nous expliquer ce genre de phénomène en sachant que nous n'avons pas le droit de nous rendre jusqu'ici ? Ça nous aurait rendues curieuses. Si tu prends une tige, on est cuites.

— Bon, ça va, je la laisse là.

Sintara paraissait vexée, elle regardait le sol. J'attendis qu'elle se calme, puis elle grogna.

— Reprenons la route, nous perdons du temps.

Elle s'éloigna d'un pas brusque. Je la suivis sans dire un mot.

• • •

Les minutes passaient et toujours aucune trace de la fleur bleue. La forêt se resserrait à tel point que l'obscurité nous enveloppait comme s'il faisait nuit. Le feuillage et les broussailles réduisaient notre champ de vision et, du même coup, nos chances de retrouver cette fleur mystérieuse. J'avais pris froid et je reniflais sans arrêt. Malgré tout, je sentais que nous approchions du but. Pas question d'abandonner après avoir parcouru tout ce chemin.

J'aperçus enfin un éclat bleuté sur l'écorce des arbres. La source de cette lumière ne se trouvait pas loin, mais impossible de la distinguer entre les bosquets. Je criai à Sintara d'arrêter et je m'approchai de la source de lumière. J'écartai un buisson et je fus complètement charmée par ce que je découvris.

La fleur que je recherchais se trouvait enfin devant moi, seule, sur une tige haute de près de cinquante centimètres. Ses pétales, identiques à celui que j'avais perdu, formaient une fleur ample qui s'élevait, puis se rabattait vers l'extérieur comme le col d'un vase. Ils brillaient d'un bleu aussi clair que le ciel de midi et de fines veines pourpres les sillonnaient. Ils avaient une transparence cristalline. La tige était bien droite et ornée d'une douzaine de feuilles vertes avec des veinules bleues qui ressemblaient à des crayonnages d'enfants.

De la vapeur de givre s'échappait du pistil et retombait le long de la tige dans des mouvements bouillonnants qui se dissipaient au sol.

— Cette fleur est éblouissante ! Toutes les autres de mon jardin auront l'air médiocres autour de cette pure merveille.

Sintara me rejoignit.

— Va la chercher, qu'est-ce que tu attends !

À genou, je m'approchai de la fleur. Je sentais toute sa froideur sur mon visage. Je dégageai la terre autour de la tige. Il me fallut un certain temps, car je prenais soin d'éviter d'endommager les racines. Une fois extraite du sol, je remarquai que la tige n'était pas flexible, mais qu'elle était dure comme du bois sec. Si elle devait plier, elle casserait.

— Partons maintenant, dis-je, sinon nous serons en retard. Je commence d'ailleurs à avoir faim.

— D'accord, allons-nous-en. Les balbales nous attendent !

— Je vais utiliser ma boussole pour nous diriger.

De ma main libre, je sortis mon pendentif du collet de ma robe et l'ouvris. À l'intérieur, la flèche pointait vers le sud. Je pris les devants pour le chemin du retour. L'aiguille d'or allait nous ramener chez nous.

• • •

Cela faisait déjà un bon moment que nous marchions. De la vapeur s'échappait toujours de la fleur bleue. Même après que je l'eus extraite du sol, la vie ne semblait pas vouloir l'abandonner, car elle gardait sa froideur et sa dureté au toucher. Ce que je tenais dans ma main n'avait rien de naturel. Cette tige restait si ferme et si droite… comme une flèche. J'avais hâte que Kakimi me révèle le nom de cette variété ou, du moins, qu'il me dise s'il en avait déjà vu une semblable auparavant.

J'avais bien essayé de humer les émanations glacées qu'exhalaient les pétales pour y reconnaître un parfum, mais elles me gelaient l'intérieur des narines et engourdissaient mon front. Cette sensation avait été si désagréable que je ne recommençai pas.

Soudain, mon cœur bondit dans ma poitrine et je fus prise d'un violent frisson. Mon corps entier se mit à trembler et mes genoux plièrent.

— Alégracia ? Tu t'es fait mal ?

— Non…

Je restai silencieuse quelques secondes tout en m'assurant que la fleur était intacte.

— … mais nous ne sommes plus seules !

J'avais ressenti un frisson identique à ceux qui me parcouraient quand je jouais à cache-cache avec Sintara, mais celui-là était plus violent. Cette fois, j'étais la proie. La peur m'envahit ; je me sentais observée et traquée. Je scrutai les alentours, mais les broussailles et la noirceur bloquaient ma vision. L'épais feuillage empêchait la lumière du soleil de nous atteindre et la lueur de la fleur était trop faible pour

me permettre de bien voir.

— Ne bouge plus, répliqua ma sœur en se collant contre moi. Je crois que j'ai entendu quelque chose.

Visiblement énervée, elle se retourna et tendit l'oreille.

— Les bruits proviennent de l'arrière. Nous sommes suivies.

— Suivies ? Mais par qui ?

Je grelottais toujours.

— Peut-être que c'est un animal…

— Il y a des animaux dangereux, Sin. Ça ne me rassure pas.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ignores les dangers de cette forêt.

— Comme si tu le savais toi-même ! Arrête de te prendre pour la reine des bois.

— Je suis déjà venue ici, contrairement à toi.

— Tu as fait ça ? Tu…

— Chut !

Ma sœur arrêta tout mouvement, elle se pencha vers moi. Elle murmura :

— Tu entends ces bruits ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— Des pas ! Des pas qui s'approchent ! *Ils* savent où nous sommes ! *Ils* viennent vers nous !

J'avais si peur que mes yeux s'emplirent de larmes.

— Il y en a plusieurs ?

— Oui.

Je ne percevais aucun bruit dans cet environnement sinistre. Je me dis que ma sœur jouait peut-être la comédie pour m'effrayer. Cela ne m'amusait pas du tout. Je tremblais d'effroi, je n'arrivais plus à respirer normalement. Ma sœur me prit par le bras et elle m'aida à me relever.

— Nous allons rentrer chez nous, d'accord ?

— Oui, soufflai-je entre deux soupirs de panique. Rentrons !

À peine avions-nous fait deux pas que nous entendîmes des broussailles s'écraser et rompre le silence. Mon cœur faillit s'arrêter, mes jambes flanchèrent et je tombai à genoux dans la boue. Cette chose approchait à grande vitesse. J'entendais ses pas sur le sol et sa respiration bestiale. Ma sœur tenta de me remettre sur mes pieds, mais je tremblais si fort que cela en était douloureux.

— Debout ! Allez, debout !

J'étais toujours pendue aux bras de Sintara lorsqu'une créature immonde surgit d'entre les branches. Elle avait une forme humaine, mais ses traits s'apparentaient à ceux d'un chat sans fourrure qui se tiendrait debout sur ses pattes arrière. Ce monstre mesurait plus de deux mètres. Il s'habillait de peaux d'animaux assemblées par des lanières de cuir, tressées maladroitement. La pupille terne de ses

grands yeux jaunes s'étirait comme celles d'un félin. Une crinière de longs poils gras passait entre ses deux oreilles pointues et tombait dans son visage en mèches noires et épaisses. Une dizaine de fétiches en bois aux allures tribales y étaient attachés. La bête avait la gueule entrouverte, elle montrait ses dents pointues et lustrées. Trop de dents.

Le monstre poussa un cri affreux et il s'élança vers nous.

— Courons ! me cria Sintara avant de me lâcher pour s'enfuir entre les arbres.

En la voyant déguerpir ainsi, la créature sauta par-dessus moi pour la rattraper. Plus il accélérait, plus il gémissait comme un chat torturé.

Dans sa course, Sintara se retourna pour regarder derrière et heurta un amas de branches sèches. Au moment où elle rétablissait son équilibre, son poursuivant la rejoignit. Il saisit ma sœur par les poignets et il la hissa au-dessus du sol. Elle hurlait de détresse et se débattait comme un lièvre pris entre les crocs d'un loup. La bête reçut un solide coup de pied sous le menton et la lâcha, étourdie.

Libérée, ma sœur se remit à courir vers moi en geignant aussi fort que le monstre. Elle avait de la difficulté à se tenir debout et elle tombait sans cesse sur les mains.

Mais la bête avait retrouvé ses sens.

Elle lança une grosse pierre sur ma sœur et l'atteignit à la tête. Sintara tomba à la renverse. Voyant qu'elle ne bougeait plus, le monstre courut vers elle. Il prit un grand sac de paille qui était attaché à son dos et inséra ma sœur à l'intérieur, alors qu'elle était toujours inconsciente.

Durant tout ce temps, je n'avais pu reprendre mes esprits pour me trouver une cachette.

Dès qu'il eut terminé, le monstre me chercha du regard. Il avait prévu que je serais sa prochaine victime. Mes mains s'étaient resserrées autour de la fleur de givre, je faillis la briser. « Cours ! », me répétai-je pour me ressaisir, mais je fus incapable de bouger.

La créature restait immobile et elle avait fixé son regard sur le mien. Je crus un instant qu'elle allait me laisser tranquille, mais je sentis la présence d'un deuxième monstre derrière moi. En me retournant, je vis un gourdin de bois s'abattre sur ma tête. Je hurlai et la bête me répondit avec un rugissement abominable. La nuit s'empara de mon âme.

Chapitre III

Shnar

Le sens de la réalité me revint peu à peu. Toutes les parties de mon corps me faisaient horriblement souffrir, particulièrement ma tête. J'étais liée par les mains et par les chevilles à un mur de bois, froid et sec. On m'avait attachée si serré qu'il m'était impossible de bouger. Même avec les yeux grands ouverts, l'obscurité voilait encore ma vision. Où me trouvais-je ? Je n'en avais pas la moindre idée…

À demi consciente, je tentai de me libérer des liens qui me retenaient. Mes forces s'avérèrent insuffisantes, bien que j'eusse usé de toutes celles qui me restaient. Je relâchai mes muscles, en proie au désespoir, et je laissai tomber ma tête sur ma poitrine en versant des larmes. Le son qu'elles produisirent en touchant le sol retentit clairement à mes oreilles, imitant celui de la pluie qui coule à travers la toiture quand une fissure s'y forme.

Une voix frêle perça le néant. Je mis plusieurs secondes à comprendre qu'il s'agissait de Sintara qui chuchotait :

— Alégracia ? Tu es là ?

Je voulais lui répondre de façon claire, mais ne pus que bredouiller des mots incompréhensibles.

— Alégracia ! Il faut trouver un moyen pour sortir d'ici ! Ces hommes-chats nous ont faites prisonnières. J'ignore ce qu'ils veulent de nous. Mes liens sont trop serrés pour que je puisse les briser.

L'enflure derrière ma tête répandait de la douleur jusqu'à mon cou. J'ouvris la bouche et je bafouillai :

— Où… sommes-nous ?

— Je ne sais pas. J'ai seulement repris conscience quand ils nous ont sorties de leurs grands sacs. Les hommes-chats nous ont ligotées au mur, puis ils sont repartis. Ça doit faire deux heures que nous sommes là.

— Je veux rentrer à la maison…

— Arrête de te plaindre ! Nous devons nous échapper.

J'essayai encore de détacher les lanières à mes poignets, sans y

arriver. Je poussai un petit gémissement. D'abondantes larmes mouillèrent le bout de mon menton.

— Ce n'est pas en pleurnichant qu'on va réussir à s'enfuir. Aide-moi à trouver une solution !

Je percevais le bruit que faisait ma sœur en remuant sans toutefois la voir. Elle se débattait avec tant de vigueur que les murs en tremblèrent. Une panoplie d'objets de bois se renversa sur le plancher. Elle grogna, puis à la fin, elle s'immobilisa en retenant sa respiration.

— Zut ! Ils m'ont entendue. Je crois qu'ils s'approchent…

La porte s'ouvrit. Des reflets lunaires pénétrèrent dans la pièce. Deux monstres entrèrent à la hâte, laissant la porte entrouverte. L'un d'eux s'avança vers moi d'une démarche chancelante. Je ne pouvais discerner que les contours de sa silhouette et un éclat vert-gris dans ses yeux. Il émettait des sons indéfinissables ; impossible de savoir s'il s'agissait d'un langage primitif ou de cris bestiaux. J'avalai ma salive deux fois. Sintara resta figée également.

La créature me tâta le dos du bout de ses longs doigts pour vérifier si mes attaches de cuir tenaient toujours. L'autre s'avança près de son congénère et lui grogna à l'oreille. Ces bêtes savaient apparemment communiquer, mais je les sentais s'énerver. Leur ton ne cessait de s'élever, et bientôt, ils se chamaillèrent en se donnant des coups de patte.

Devant ce spectacle, je me remis à pleurer. Les monstres le remarquèrent et ils cessèrent tout mouvement. Leurs yeux jaunes me fixaient en vacillant comme des fruits qui flottent sur une eau tumultueuse. Ma peur devint insoutenable.

Un de nos geôliers cessa de soutenir mon regard et il observa le plancher, près de mes pieds. Il s'accroupit, tâta le sol et agrippa un objet métallique. C'était ma lanterne magique. Elle devait avoir glissé du sac quand on m'en avait extirpée. Le monstre l'observa en grognant, il la renifla et il alla même jusqu'à y goûter du bout de la langue. Il retournait l'objet dans tous les sens comme s'il y cherchait des écritures.

La deuxième bête, jalouse, tendit la main pour s'en emparer, mais l'autre empoigna l'objet encore plus fort pour le retenir. Ils voulurent se l'arracher. Je les entendis grogner et cette chamaillerie se transforma en bagarre. À force de tirer dessus, les monstres tordirent le métal de la lanterne, la vitre se cassa et l'huile les éclaboussa. Ils se mirent à lécher leurs corps pour nettoyer les dégâts.

Sans réfléchir, je murmurai les mots magiques :

— *Lumini firina* !

Les bêtes immondes me dévisagèrent, et leur humeur changea lorsqu'une enveloppe de flammes brûlantes se répandit sur leur peau. Ils bondirent en poussant les cris les plus aigus que j'avais jamais

entendus.

J'aurais pu rire en voyant ces deux boules de feu percuter les murs, mais je me rendis compte que la pièce s'incendiait alors que ma sœur et moi étions toujours attachées. Sintara tira sur ses liens aussi fort qu'elle le pouvait.

Pendant ce temps, les créatures enflammées se débattaient en hurlant. Le feu me frôla la figure. Les monstres tentaient de fuir dans tous les sens et l'un d'eux franchit la sortie. Ses hurlements s'estompèrent peu à peu à mesure qu'il s'éloignait, puis, plus rien. Quant à celui qui était resté, il cessa de crier et il tomba lourdement sur le sol. L'odeur de la chair cuite se mêla à celle de la mort. Bientôt, ce serait notre tour.

Les tourbillons de flammes grimpaient jusqu'au plafond et noircissaient tout sur leur passage. La moitié du mobilier pétillait dans le brasier, une armoire se renversa et éclaboussa le plancher d'un tapis de cendre rouge. Je voyais enfin, grâce à cette lumière, que nous nous trouvions dans une salle sculptée à l'intérieur d'un arbre géant. Peut-être un érigeois. Sintara m'apparut aussi sous le scintillement des flammes ; elle s'acharnait à essayer d'arracher ses liens.

Je fus soudainement envahie par une poussée d'adrénaline. L'incendie régurgitait des masses de fumée qui empoisonnaient l'air que nous respirions. Nous devions à tout prix nous libérer pour éviter une mort horrible.

En tournant la tête, je vis que la lanière qui entourait ma main droite avait été partiellement fissurée pendant l'échauffourée des monstres. Je tirai dessus en hurlant et l'attache se rompit. J'avais enfin un bras libre. Du bout des doigts, je défis le nœud qui retenait l'autre. Je tombai sur les mains, les chevilles toujours retenues au mur. Je m'éraflai l'index sur un éclat de vitre de ma lanterne. Je m'en emparai et je sciai le cuir qui retenait mes pieds. Une fois libre, je courus vers ma sœur et je la délivrai de la même façon.

La chaleur devenait insupportable. Ma peau grillait presque. Les flammes avaient envahi la quasi-totalité de la pièce. Le chemin de la sortie était inondé par celles-ci. Impossible de le franchir sans risquer de brûler vives.

— Qu'allons-nous faire ? hurlai-je à ma sœur.

— Il faut tenter notre chance et courir dans le feu !

Elle voulut s'élancer, mais je la retins par le bras.

— Non, Sin ! C'est du suicide… Nous devons trouver autre chose.

Plutôt que de rester debout et de respirer la fumée, je me mis à ramper au sol et je vérifiai s'il y avait une autre sortie. Sintara m'imita. Nous longeâmes les murs intacts sans toutefois réussir à nous évader. Au bord du désespoir, j'eus une idée.

— Ma fleur de givre ! Il me faut ma fleur de givre !

— Où est-elle ?

— Quand les hommes-chats m'ont attrapée, je l'avais avec moi. Elle devrait traîner quelque part par terre.

Je reculai vers l'endroit où ils m'avaient attachée. Les grands sacs de paille gisaient là et les pétales de la fleur de givre sortaient de l'un d'eux. Une vapeur froide en émanait encore, elle repoussait les flammes qui osaient s'en approcher.

J'allongeai le bras et je la saisis par la tige.

— Je crois que ça vaut la peine d'essayer, dis-je.

— Quoi donc?

Je me relevai, le visage à nouveau exposé à l'air brûlant et aux essaims de tisons tournoyants. J'agitai la fleur devant moi. Les petits nuages bleus qu'elle crachait flottaient dans l'air et repoussaient timidement les flammes. Une fois au sol, la vapeur s'infiltrait dans les braises pour en réduire l'intensité. Malheureusement, cela ne suffisait pas à nous dégager un chemin sûr.

— Ça ne marche pas, criai-je à Sintara. Il en faudrait beaucoup plus.

Une bourrasque de flammes jaillit d'un monticule de braise et souffla ma main en l'air. Je projetai accidentellement la fleur de givre, et elle vola au-dessus du feu pour s'écraser cinq ou six mètres plus loin. Sous l'impact, la fleur se brisa en mille morceaux et libéra un brouillard scintillant. Ce nuage enveloppa les surfaces solides et les recouvrit d'une fine couche de glace. Toutes les flammes s'éteignirent dans la zone.

— Maintenant !

Nous courûmes main dans la main jusqu'à la porte. La glace accrochée aux parois fondait sous la chaleur, la pièce se remplit de vapeurs suffocantes. Je faillis tomber à genoux, mais ma sœur me prit par-dessus son épaule et me traîna jusque sous le ciel nocturne, avant que l'entrée ne recrache des flammes.

De l'extérieur, nous vîmes le feu faire éclater les panneaux sur les ouvertures qui servaient de fenêtres. Le brasier se propagea à l'extérieur et ceintura l'arbre, les flammes s'élevèrent vers le feuillage.

Sintara et moi cherchions une cachette pour nous mettre à l'abri. Des humanoïdes aux traits félins, semblables à ceux qui nous avaient attrapées, se précipitaient partout, en panique, sans nous porter la moindre attention. L'incendie menaçait leurs maisons. Pourtant, au lieu de chercher à éteindre les flammes, les monstres couraient, grognaient et criaient en agitant les bras.

Sintara m'agrippa le collet et elle m'entraîna dans un buisson dense pour nous dissimuler des bêtes. Accroupie, je voyais l'arbre enflammé. Il s'élevait sur une quarantaine de mètres ; c'était bien un érigeois, je n'en avais jamais vu un aussi grand. Bien vite, son feuillage s'embrasa

en produisant des crépitements si intenses qu'ils devaient avoir réveillé tous les animaux dans les parages. La luminosité atteignit une ampleur digne du soleil de midi. De la fumée brunâtre montait vers le ciel dépourvu d'étoiles. Les créatures se jetaient de maison en maison, fourraient tout ce qu'ils pouvaient dans de grands sacs et déguerpissaient dans les ténèbres.

Peu après, il ne resta plus aucun de ces monstres.

Sachant que nous étions hors de vue sous ces arbustes, j'appuyai ma tête contre l'épaule de ma sœur et je fermai les yeux. Sous l'effet d'un épuisement physique et émotif, je m'endormis sans m'inquiéter davantage.

• • •

Je sentis une goutte tomber sur ma joue. Je n'entendais rien, à part la respiration paisible de Sintara, encore endormie. Il n'y avait aucun souffle de vent, aucun grognement de monstre, aucun pétillement de feu, rien pour perturber ce silence régénérateur. Le silence…

Mes vêtements étaient trempés. Des orages s'étaient probablement abattus sur nous durant la nuit. Les feuilles du buisson sous lequel nous nous étions cachées soutenaient quelques billes d'eau fraîche. Quand je me levai, Sintara reçut une petite pluie au visage, ce qui ne la réveilla pas pour autant.

Une fois debout, je vis à quoi ressemblait la ville maintenant désertée : des dizaines d'habitations, creusée à l'intérieur d'arbres géants, se dressaient autour de nous. Elles étaient munies de portes vieillottes et de fenêtres tordues. Les érigeois qui avaient brûlé donnaient un air macabre à l'endroit ; les flammes les avaient noircis de haut en bas. Un tapis de cendre grise et pâteuse cernait leur tronc. On y voyait les empreintes des bêtes. Les averses de la nuit n'avaient pas complètement éteint les braises. Une fumée blanche s'élevait des branches nues.

J'étais dans un état lamentable. Ma robe était en lambeaux : en plus des trous et des éclaboussures de boue qui la couvraient, une des manches avait cédé. Je dus y faire un nœud pour qu'elle tienne en place.

Je me rassis et secouai ma sœur pour la réveiller.

— Nous devons partir, Sin ! Les monstres peuvent revenir.

Ses yeux s'ouvrirent lentement. Elle se leva, s'étira, puis murmura d'une voix engourdie :

— A… allons-nous-en alors !

J'ouvris ma boussole et j'observai la flèche qui pointait vers le sud. Ensemble, ma sœur et moi dépassâmes les dernières maisons du village.

À la limite de la clairière, j'eus un violent frisson, identique à celui de la veille.

— Sin, arrête-toi ! Un homme-chat doit être tout près !

Mes dents claquaient ; j'en avais vraiment assez de me faire pourchasser.

Nous scrutâmes les environs et, soudain, nous vîmes quelque chose bouger dans les hautes herbes, droit devant. Sintara se cacha dans un fossé vaseux, je la suivis sur la pointe des pieds.

— Ça ne sert à rien de fuir ! Ces monstres sont plus rapides que nous, m'expliqua-t-elle. Restons cachées et attendons qu'il passe.

Je me fis toute petite et ma sœur observa les alentours.

— Je ne le vois plus ! Il doit être parti.

Au même moment, une voix rauque retentit derrière nous.

— Parti ? Mais voyons, je suis juste ici !

Nous criâmes en nous poussant contre le flanc du fossé. Une silhouette noire me cachait le soleil. On aurait dit un humain aux traits indistincts, avec une longue cape. Il se pencha en nous tendant la main.

— Je peux vous aider à sortir de ce trou. Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Allons, vous ignorez vraiment qui je suis ? Vous devez plaisanter.

— Vous êtes dos au soleil, je ne vous vois pas.

— Ah ! voilà. Je suis Shnar, prince d'Holbus et héritier de la couronne. Je suis présentement en expédition dans les Bois-Verts, accompagné de mes troupes. Notre campement est à une bonne distance au nord.

— Comment… pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici ?

— Eh bien, ma curiosité a été bien éveillée ce matin quand j'ai vu des flammes dans la forêt. Je me suis donc approché pour m'assurer que ce feu n'avait pas été allumé par des espions insouciants au service des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Quelle surprise ai-je eu en apercevant deux filles… loin de chez elles, probablement à des dizaines de kilomètres du village le plus près, et par-dessus tout, au centre d'une commune de grignôles laissée à l'abandon ! Et elles sont miraculeusement vivantes ! Mais dites-moi, est-ce vous qui avez déclenché ce feu ?

En parlant, il souriait beaucoup, comme s'il était heureux de reconnaître en nous quelque chose de familier.

— D'une façon, oui, c'est nous, répondis-je, méfiante.

— Je vois. Vous savez, vous êtes intelligentes, très intelligentes, jeunes filles. Les grignôles sont des créatures sans peur, excepté pour deux petits détails : le feu et l'eau. Ils fuient ces éléments comme la

Mort en personne. Quand il pleut, ces bêtes courent se réfugier dans leurs habitations étanches pour éviter le contact de l'eau. Si l'un d'eux ne parvient pas à se mettre à l'abri à temps et que la pluie s'abat sur lui, il tombe et hurle. Certains disent qu'il meurt d'effroi ! C'est pareil pour le feu. Vous incendiez leur habitat et une seule idée leur vient à l'esprit : fuir ! Mais n'ayez crainte, ils ne reviendront pas. L'orage de cette nuit les aura sans doute dispersés, et c'est tant pis pour eux… Les survivants, s'il y en a, se bâtiront une ville nouvelle et ils la fuiront de nouveau lorsqu'ils ne s'y sentiront plus en sécurité. C'est un cycle.

— Comment connaissez-vous tout cela ?

— Tu sais, jeune fille, pour être prince, il faut posséder un savoir extraordinaire. Et justement, il y a une chose que je voudrais bien que vous m'expliquiez immédiatement : que faites-vous si loin de chez vous ? De quelle ville êtes-vous ? Pur-Dufonio ? Smilorana ? Xatrona ?

Avant de lui répondre, je saisis la main qu'il me tendait et je me laissai hisser hors du fossé. Sintara monta également. Je voyais maintenant à quoi ressemblait le prince : un homme dans la fin vingtaine, grand et maigre, au visage d'une pâleur qui contrastait avec sa chevelure dense, aussi noire que la nuit. Ses yeux foncés lui donnaient un air sévère et sa petite bouche s'ouvrait à peine lorsqu'il parlait. Son habillement se composait d'un veston en velours indigo parsemé de broderies dorées, et sur son dos une longue cape pourpre tombait jusqu'aux talons de ses bottes de cuir.

— Nous n'habitons pas dans un village, lui précisa ma sœur. Nous demeurons au sud, dans une maison ennuyeuse, au bord de la mer. Nous restons là, toutes les deux, avec Mosarie. C'est notre mère.

Sintara prit des airs inquisiteurs.

— Vous pourriez peut-être venir faire un tour chez nous, non ? Nous n'avons jamais pu rencontrer d'étrangers. Maman est toujours seule. Je suis certaine qu'elle s'ennuie. Vous me paraissez bien sympathique.

— Chut ! lançai-je à ma sœur. Mosarie ne souhaite recevoir aucune visite, tu le sais bien !

Cet étranger n'avait pas gagné ma confiance. D'ailleurs personne n'aurait pu l'avoir. Nuls autres que Mosarie, Sintara, Kakimi ou moi ne pouvaient mettre les pieds sur nos terres. Ma mère avait souhaité la tranquillité absolue en s'installant là-bas et je voulais qu'elle demeurât en paix.

— Je ne peux refuser une invitation si distinguée ! répondit-il en ignorant mon objection. Mais j'aimerais d'abord que vous vous présentiez.

— Je suis Alégracia, répondis-je gravement.

— Mon nom est Sintara. Nous sommes des sœurs jumelles… Alors, vous allez vraiment venir avec nous ?

— Bien sûr ! De toute façon, je ne suis guère pressé et mes hommes peuvent se passer de ma présence durant quelques heures. S'aventurer dans ces bois est toujours périlleux ; je ne vous aurais pas laissé rentrer sans protection. Les forêts du sud-ouest, particulièrement celle-ci, grouillent des pires dangers.

Je remarquai alors qu'il portait dans un fourreau de cuir une rapière avec une poignée d'argent, ornée de motifs étranges.

— Ne tardons pas ! Votre mère doit s'inquiéter. Puisque votre maison se situe en bordure de la mer, nous devrions la retrouver facilement. C'est au sud ? Partons dans cette direction et nous trouverons la plage. Qu'en dites-vous ?

— Ma sœur possède une boussole qui pointe vers notre maison. Montre-la-lui !

— Sin…

Je ne voulais pas lui présenter mon pendentif, car je considérais cet objet comme un bijou personnel, mais je le sortis tout de même, à contrecœur. Shnar examina les ornements gravés sur la rondelle d'argent et il s'exclama :

— Ce pendentif est décoré de marques sudistes ! Il a sans aucun doute été conçu par un artisan du Drakanitt. Ce type d'objet vaut une fortune au Continent-Coloré, tu sais. Ta mère et toi, vous pourriez vous enrichir en le vendant.

— Mon pendentif n'est pas à vendre ! C'est un cadeau de Kakimi et je le garderai pour toujours !

— Kakimi ? songea-t-il en frottant son menton.

J'en avais trop dit. Shnar reprit la parole :

— Très bien, si tel est ton choix, jeune fille.

Il posa sa main sur l'épaule de ma sœur.

— Rendons-nous chez vous sans tarder. Ne faisons plus attendre vos parents !

— Nous n'avons plus de père, grognai-je. Il est mort depuis longtemps.

— Je suis navré. J'avais oublié que vous ne viviez qu'avec votre mère. Si je me rappelle vos dires, jeune Sintara, son nom est bien Mosarie, n'est-ce pas ?

Nous prîmes ensemble le chemin du retour. J'ouvris la marche en me guidant avec ma boussole. Shnar et Sintara restaient à bonne distance derrière moi. Ils bavardaient.

• • •

Pendant notre route, j'eus connaissance que ma sœur divulguait des informations personnelles à Shnar. Cela ne le regardait pas du tout ! J'entendais le prince répondre à Sintara des répliques semblables à «

Ah ! Votre mère est peintre alors ! » ou bien « Vous me dites que c'est votre père qui a bâti votre demeure ? » ou encore « C'est inusité qu'on vous interdise de sortir d'un territoire aussi restreint. » De toute évidence, Sintara venait de se faire un ami de haute naissance et ce dernier la vouvoyait déjà en signe de respect.

Moi, je ne faisais pas confiance à ce Shnar. Je voulais qu'il nous quitte dès que nous allions arriver à la maison. Toutefois, il semblait expliquer à Sintara qu'il demanderait un entretien privé avec Mosarie. Le prince désirait savoir pourquoi elle vivait isolée avec ses filles, et surtout, comment elle avait fait pour survivre toutes ces années au centre d'une des provinces les plus sauvages du Continent-Coloré. *Elle sera furieuse !* grognai-je intérieurement. *En plus d'avoir franchi les limites de nos terres, nous revenons avec un étranger trop curieux.*

Nous marchâmes presque une heure dans les bois. La forêt s'éclaircissait et je me sentis plus à l'aise quand nous approchâmes des terres connues. Mosarie me manquait, je ne pouvais plus attendre de la serrer dans mes bras et de lui montrer que, par miracle, j'étais toujours en vie. J'avais si honte de lui avoir désobéi !

Nous vîmes enfin la série de tiges de fer plantées à la limite de notre territoire. Un bon signe : cela voulait dire que nous arriverions bientôt. Je les franchis en même temps que ma sœur, mais Shnar resta de l'autre côté. Il s'exclama en souriant :

— Bon, maintenant que nous sommes sur la plage, votre maison ne doit pas être bien loin ! Par où devons-nous aller ? À l'est ? Ou est-ce à l'ouest ? Est-elle visible de notre position ?

Il nous regarda d'un air réprobateur.

— Mais que faites-vous dans l'eau ? Ce n'est vraiment pas le moment de faire une baignade. Votre mère doit se mourir d'inquiétude à l'heure qu'il est. Ça demande réflexion, ne croyez-vous pas ?

— La plage ? lui répondit Sintara. Mais nous ne sommes pas sur la plage. Elle se trouve là-bas, plus au sud. Ici, c'est la forêt !

— Vous avez des hallucinations ou quoi, monsieur ? ajoutai-je un peu exaspérée de ce comportement.

Ma sœur saisit Shnar par l'avant-bras et le tira de force, au-delà de la ligne formée par les tiges. Il se laissa diriger avec une certaine réticence, mais à la minute où il l'eut traversée, Shnar observa l'environnement avec complaisance. Il se retourna, fixa les tiges de fer en fronçant les sourcils, puis murmura :

— Des bâtons d'illusion… Astucieux, très astucieux…

— Qu'y a-t-il, monsieur Shnar ? lui demanda ma sœur.

— Rien, mademoiselle. Je trouvais seulement que le moyen que vous employez pour vous protéger des grignôles est des plus ingénieux. L'utilisation des bâtons d'illusion est une technique

couramment utilisée pour voiler des espaces vastes. Elle est d'ailleurs très coûteuse. Mais ne nous attardons pas, nous devons aller vers le sud.

Ma sœur et moi ne comprenions pas sa réaction. Sans en demander davantage, nous continuâmes à marcher avant d'enfin apercevoir le muret de pierre qui annonçait l'entrée de notre territoire. À sa vue, je me retournai vers le prince et lui dit :

— Voilà nos terres ! Acceptez nos sincères remerciements, monsieur, pour nous y avoir escortées. J'espère que vous n'aurez aucun problème à rejoindre votre campement !

— Je ne repars pas tout de suite, jeune fille. Tout à l'heure, votre adorable sœur m'a courtoisement invité à passer quelques heures à votre domicile. J'en profiterai pour rencontrer votre mère et lui offrir mes hommages, si toutefois elle le désire.

— Je ne crois pas que ce soit le cas, non…

— Tut, tut, tut. Allons-y.

Shnar s'imposait et je ne pus faire autrement que de le laisser nous suivre jusqu'à la maison. De toute façon, une fois que nous serions rendus là-bas, Mosarie serait libre d'en faire ce qu'elle voudrait, car après tout, nous n'étions pas sans défense. Mais pourquoi ce prince s'intéressait-il tant à nous ? Notre vie ordinaire n'aurait pas dû préoccuper un homme de ce rang. Quelque chose m'échappait…

Nous dûmes faire une troisième halte devant la rivière où j'avais l'habitude de danser. Le courant était fort, puisqu'il avait plu la veille.

— N'existe-t-il donc aucun pont pour traverser ? demanda le prince, les mains appuyées sur les hanches.

— Il n'en existe aucun, répondis-je. Nous devrons nous tremper.

— Si personne n'a pensé construire un pont ici, je compte bien en faire un moi-même. Cette tenue de randonnée m'est précieuse. Elle a été confectionnée par nulle autre qu'Adèle Schernivale. Hors de question que je l'abîme dans cette eau vaseuse !

Shnar s'avança vers un arbre dont le tronc faisait près d'un mètre de diamètre. Il apposa ses mains des deux côtés et se mit à pousser fermement vers la gauche pour tenter de le faire basculer par-dessus la rivière. J'eus envie de rire en le voyant agir de la sorte ; je savais qu'il était impossible de déraciner un arbre de cette circonférence, même si l'on était l'homme le plus fort du monde. Et à en juger par la carrure du prince, ma sœur aurait eu plus de facilité à réussir cet exploit.

— Nous ferions mieux de traverser dans l'eau, vous ne croyez-vous pas ? proposa Sintara devant les efforts inutiles de Shnar.

Toutefois, ce dernier faisait la sourde oreille et il continuait à pousser de toutes ses forces.

Le sol se mit alors à trembler.

L'arbre pencha vers la rivière en agitant lourdement son feuillage,

puis ses racines s'arrachèrent une à une de la terre. Le prince appuya un peu plus sur le tronc et celui-ci s'échoua sur l'autre rive, en produisant un bruit fracassant. Une nuée d'oiseaux noirs s'envola vers le nord.

Ma sœur et moi étions hébétées devant cette impressionnante démonstration de puissance.

— Il y a un pont maintenant. Puisque je suis un gentilhomme, veuillez traverser d'abord, mesdemoiselles.

D'un geste de la main, il nous fit signe de passer.

• • •

Nous émergeâmes de la forêt, tout juste devant mes jardins. Mes fleurs avaient été rafraîchies par la pluie. L'arôme d'un fin nectar flottait dans l'air.

De là, le prince pouvait contempler l'ensemble de notre petit coin de paradis, de la frontière des bois jusqu'à la mer brillant d'un bleu azur, en passant par notre maison douillette. Il s'exclama :

— Ma foi ! Vous vivez bel et bien dans un havre de paix, jeunes filles ! Regardez-moi ces fleurs multicolores, cette mer étincelante, cette plage, ces champs tranquilles, cette maison… cette maison si loin de tout.

— C'est la nôtre, précisa ma sœur. Ici, c'est le jardin d'Alégra…

— Maman doit nous attendre, la coupai-je. Moi, je pars la rejoindre. Tu viens, Sin ?

— Je t'accompagne, ajouta le prince avant que ma sœur ne me réponde. Il me tarde de rencontrer votre chère mère. Conduis-moi à elle.

Je fis la sourde oreille. Je les dépassai et dévalai le sentier humide. Je voyais Mosarie de l'endroit où j'étais ; rongée par l'inquiétude, elle avait le nez collé à la grande fenêtre du salon. Lorsqu'elle m'aperçut, elle sortit en courant.

— Alégracia ! Où étais-tu passée ?

Elle vit alors mes vêtements en lambeaux.

— Ma foi ! Que t'est-il arrivé ? Est-ce que Sintara est avec toi ?

À ces mots, ma sœur sortit des hautes herbes avec Shnar. Maman observa le prince d'un air affolé ; il était évident qu'elle n'appréciait pas la présence de cet intrus.

— Qui êtes-vous ? Et comment avez-vous fait pour vous rendre jusqu'ici ?

Shnar s'arrêta. Il déclara d'un ton solennel :

— Permettez-moi de me présenter, madame. Mon nom est Shnar, héritier du trône d'Holbus. Je vous ramène vos filles qui s'étaient égarées dans les bois.

Maman ravala sa salive. Son visage pâlit.

— Prince Shnar ? Le fils d'Izmalt ?

— En tout logique, oui. Vous êtes demeurée informée, madame, même perdue aux limites des Bois-Verts du sud-ouest. Avant toute chose, auriez-vous l'obligeance de m'accorder un petit entretien ? Cela ne prendra que quelques minutes, je m'en irai ensuite. Promis.

— Euh… oui, je le peux, bredouilla-t-elle d'un air troublé. Veuillez entrer par l'avant, je vous rejoins ensuite.

Je m'apprêtais à rentrer aussi quand ma mère m'arrêta :

— Excuse-moi, Alégracia… Tu pourrais… rester dehors quelques minutes ? C'est important, je dois parler à ce monsieur.

— Mais pourquoi ?

— S'il te plaît, Aly.

Elle me regarda droit dans les yeux.

— Sois franche : est-ce que cet homme vous a fait mal d'une quelconque façon ?

— Non, il a toujours été gentil. Mais je trouve qu'il s'intéresse trop à nous.

— Je suis de ton avis. Je ferai en sorte qu'il reparte aujourd'hui.

Mosarie m'embrassa sur la joue et fit de même avec Sintara avant de disparaître à l'intérieur, accompagnée du prince. Pendant que la porte se refermait, j'entendis Shnar commencer son interrogatoire :

— Alors, madame, il semblerait que…

Je demeurai figée devant la porte. Ma sœur grimpa les marches derrière moi et me susurra à l'oreille :

— Shnar est vraiment sympathique ! Ce serait merveilleux si les gens à l'extérieur étaient tous comme lui. Il a été plus respectueux envers moi que Mosarie ne l'a jamais été.

— Je ne lui fais pas confiance, Sin. J'espère qu'il s'en ira sans faire d'histoires.

— Alégracia, tu devrais baisser ta garde, des fois. Pourquoi est-ce que Shnar nous voudrait du mal ? Il est prince, et les princes sont gentils dans les contes !

— Je sais, mais je préfère suivre mon instinct. Je me méfie depuis la première minute où cet homme est apparu !

— Bon… Alors, que comptes-tu faire en attendant ?

— Rien de spécial… Je vais aller m'étendre sur la plage, j'ai *vraiment* besoin de repos. Mes genoux sont aussi mous que de la purée de balbales.

Je quittai ma sœur et je descendis à la hâte en direction de la mer. Là, je me façonnai un petit nid dans le sable chaud et je m'allongeai sur le dos, face au soleil de midi. Bercée par le chant des vagues, le sommeil me gagna en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire.

• • •

À mon réveil, un éventail de rayons rougeoyants striait le ciel à partir de l'horizon. Une vague me frôla le bout des orteils ; la marée avait monté. Je commençais à avoir froid et je décidai de rentrer pour me changer. À peine avais-je franchi le seuil d'entrée qu'une odeur de balbales me chatouilla les narines.

Après avoir revêtu une robe intacte, je me rendis à la cuisine. Mosarie s'y trouvait. Elle faisait rôtir une dizaine de balbales séchées sur le feu.

— Tu as parlé longtemps avec Shnar, maman ?

— Pas trop, une heure au plus. Je lui ai fait comprendre que je ne désirais pas le voir s'éterniser. Il voulait savoir tellement de choses… des choses qui ne le regardent pas. Je lui ai dit ce qu'il fallait. Maintenant, il est parti.

Mosarie s'avança vers moi avec un visage sévère :

— Ne refais plus jamais ça, Alégracia. Tu entends ? En ramenant des étrangers ici, tu mets nos vies en péril.

— Mais ce n'est pas ma faute, maman. C'est Sin qui a invité Shnar.

— Qu'importe, vous n'auriez pas rencontré cet homme si vous n'étiez pas sorties de notre territoire. Et en guise de punition, il vous sera interdit de vous rendre dans les bois, et ce, jusqu'au retour de Kakimi.

— Mais…

— Silence ! Ce sera ainsi, un point c'est tout.

Elle retourna à la préparation du souper et ajouta :

— De toute façon, Kakimi peut arriver d'un jour à l'autre. Il ne faut prendre aucun risque. Et si vous revoyez cet homme sur nos terres, prévenez-moi.

— C'est d'accord.

Je restai là, sans bouger ni parler, à attendre qu'elle me dise quelque chose qui aurait pu me rassurer. Mes yeux s'emplirent de larmes. Je courus sauter dans les bras de ma mère et je la serrai très fort.

— J'ai eu si peur à l'extérieur. J'ai cru que je ne te reverrais jamais. Est-ce que tu me pardonnes ?

— Bien sûr, ma chérie, me chuchota-t-elle en me caressant le dos. Je t'aimerai toujours, peu importe ce qui arrivera.

— Je vais tellement m'ennuyer… tu sais… quand je serai partie.

— Ma chérie… tu pourras revenir quand il te plaira.

Je serrai Mosarie encore plus fort contre ma poitrine et j'éclatai en sanglots.

— Pourquoi ne pourrais-je pas rester ici pour toujours ?

— Aly, c'est impossible. Tu ne peux demeurer prisonnière ici. Tu

dois voir le monde, faire de nouvelles connaissances et peut-être que, si la chance te sourit, tu rencontreras l'homme de ta vie. Tu auras des enfants et tu les verras grandir tout comme je l'ai fait moi-même. Et même si votre père est mort depuis longtemps, je peux me réjouir de pouvoir étreindre mes deux filles dans mes bras. C'est la plus belle récompense qu'une mère puisse espérer de la vie.

— Je t'aime, maman.

— Je t'aime aussi, Alégracia.

Nous restâmes enlacées pendant de longues minutes.

• • •

Le temps nous était compté. Deux jours s'étaient écoulés, sans rien laisser d'excitant dans nos vies. Mosarie avait mis la touche finale à sa peinture bleue. Une fois sèche, elle alla rejoindre les autres dans la cave.

Ma mère n'entama pas la réalisation d'une autre œuvre. Elle essayait de profiter de notre compagnie avant le grand départ. Je la voyais souvent réfléchir pendant qu'elle entretenait le potager, qui offrait ses derniers légumes de la saison.

Je passais le temps à ma façon en jouant avec Sintara, sans jamais oublier d'entretenir mes jardins de fleurs. Chaque fois que je mettais les mains dans la terre pour déraciner les mauvaises herbes, la fleur de givre réapparaissait dans mon esprit. J'aurais tant aimé la rapporter ici.

Un après-midi, je la dessinai, dans ma chambre. Cette esquisse demandait plus d'attention que les autres. J'avais l'intention de la montrer à Kakimi à son arrivée pour qu'il en identifie la variété et, surtout, pour savoir où il était possible d'en dénicher d'autres spécimens.

Mon croquis était à moitié terminé quand je perçus un bruit en provenance du couloir. Quelqu'un marchait dans la maison. Les pas s'arrêtèrent devant la chambre de Mosarie, la porte grinça puis se referma.

Mon sixième sens me permit de suivre la position de cette personne durant un court moment.

Je m'avançai à ma fenêtre et, après avoir repoussé les rideaux, je vis ma mère en train de rapporter trois seaux vides du potager.

Guidée par la curiosité, je me glissai jusqu'à la chambre de Mosarie et j'entrebâillai la porte en prenant soin d'étouffer les sons. Je vis la trappe du cellier près du lit se refermer. Quelqu'un venait de s'y infiltrer, je n'avais pas eu le temps de l'identifier. En silence, je traversai la pièce.

J'entendais l'intrus d'en haut. Il s'avançait au fond de la cave. Je

soulevai le panneau de bois, descendis l'échelle et me retournai.

— Sintara ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle était penchée devant le coffre de métal dont Mosarie nous interdisait l'accès, et elle avait posé ses mains sur le couvercle.

— Alégracia ! Laisse-moi tranquille, pour une fois !

— Jamais ! C'est le respect de notre mère qui est en jeu.

— Je vais ouvrir ce coffre que tu le veuilles ou non !

— Tu devras d'abord me passer sur le corps, Sintara !

Le visage de ma sœur s'empourpra. Elle bondit sur moi et me cloua au sol.

— Tu n'es pas de mon calibre, Alégracia. Je suis bien plus forte que toi. Tu ne peux pas gagner à ce jeu.

De mes pieds, je la propulsai au mur et je me relevai. Sintara fonça à nouveau sur moi et me projeta avec elle dans les chevalets de bois. L'un d'eux se brisa.

— Laisse-moi ouvrir ce coffre, tu entends ?

— Jamais !

La bousculade reprit de plus belle. Nous renversâmes l'étagère blanche, et tous les pinceaux et les chiffons en tombèrent. Ma sœur leva le poing, puis retint son geste en marmonnant :

— Silence ! J'entends quelqu'un.

— Moi aussi, je l'ai senti.

Nous restâmes immobiles. Des pas s'approchaient dans le couloir jusqu'à la chambre. Deux personnes entrèrent. Je distinguais leur ombre entre les lattes du plafond. L'une d'elles prit la parole et je reconnus la voix de ma mère.

— Je vous avais pourtant demandé de ne jamais remettre les pieds ici. Vous y aviez consenti.

La voix rauque qui répondit était celle du prince Shnar.

— Ce sont vos yeux doux qui m'ont fait revenir chez vous, chère Mosarie. Une si gentille et adorable dame mérite d'être traitée à sa juste valeur.

— Expliquez-vous ou partez d'ici !

— Belle Mosarie, sachez que je suis revenu pour vous faire une proposition. À mon avis, notre petite discussion d'il y a deux jours n'était pas terminée…

— Je vous l'assure, il n'y a rien à rajouter. Vous n'aurez *jamais* la garde de mes deux filles. C'est ma décision et elle est définitive. Elles sont trop importantes, autant pour moi que pour le pays.

— Je crois que vous me comprenez mal, chère Mosarie. Sachez que je suis entré en contact avec votre ami Kakimi Moveïf. Quand je lui ai offert d'accompagner vos filles à travers le continent à sa place, il en a été plus que ravi. Ses ennuis aux Collines-aux-Aurores-Pourpres ne font d'ailleurs que commencer. Il aura beaucoup de travail à

accomplir dans les prochaines semaines. L'idée que je me charge de vos filles lui plaît, croyez-moi, et elle devrait vous plaire à vous aussi.

— Vous mentez ! Kakimi n'est pas du genre à briser ses promesses. Il n'accepterait jamais de mêler Alégracia et Sintara à vos affaires.

— Je regrette de vous l'apprendre, mais le simple fait que vos filles *existent* les mêle directement à cette affaire. Prouvez-moi le contraire. C'est pour compromettre le Déluge qu'elles ont été mises au monde, non ?

Notre mère soupira longuement en signe de capitulation.

— Et ce n'est pas tout, chère Mosarie. J'ai pris soin de vous dénicher une petite maison de campagne au Drakanitt. N'est-ce pas l'endroit de vos rêves, à proximité de Roc-du-Cap, la grande ville des arts ?

— Même si j'avais une résidence au Drakanitt, il me serait impossible de m'y rendre. La traversée de l'Océan-d'Écaille-de-Jade est hors de prix.

— Peut-être, à moins que quelqu'un paie à votre place.

Maman demeura silencieuse. Sintara et moi étions encore accroupies dans la cave. Nous retenions notre respiration. Du plus profond de mon cœur, je souhaitais que Mosarie refuse l'offre du prince, mais je fus bouleversée en entendant ces mots :

— Il est vrai que depuis ma plus tendre enfance, j'ai eu envie de me rendre à Roc-du-Cap. C'est dans cette ville que les artistes se réunissent. J'ai entendu parler de son théâtre, le plus grand du monde, de sa scène en marbre et de ses tribunes de cent étages. Les voyageurs qui l'ont admirée me la décrivaient avec la même lueur dans le regard. Roc-du-Cap, c'est l'utopie.

— Ce que je vous propose, c'est de réaliser votre rêve. Vous devriez considérer le pour et le contre. Vous avez assez donné, non ?

— Comprenez-moi ! Mes filles devront me quitter tôt ou tard, cela, je l'accepte, mais j'aimerais rester au Continent-Coloré pour garder un œil sur elles, pour les revoir, ne serait-ce qu'une fois par année… si, bien sûr, leur état ne s'aggrave pas.

— Nous pouvons nous rendre sur la plage pour en discuter. Prenez une décision réfléchie, à l'air libre. Quand vous me l'annoncerez, je la respecterai.

— D'accord, mais ne nous attardons pas.

— Bien sûr.

À ces mots, il frappa le plancher avec le talon de ses bottes, au-dessus de nos têtes. Nous sursautâmes sans toutefois crier.

— Veuillez donc me suivre, acheva-t-il avant d'entraîner Mosarie à l'extérieur.

— Tu as entendu ça ? s'écria ma sœur. Maman va se débarrasser de nous !

— C'est faux, Sin ! Tu es la seule à faire confiance au prince. Il ment ! Kakimi ne nous laisserait jamais tomber. Maman l'a dit : il ne brise pas ses promesses, lui !

— Alégracia… tu ne te rends pas compte de ce que le prince vient d'offrir à Mosarie. Il parle de réaliser son grand rêve ! Souviens-toi, elle s'est isolée ici pour peindre. Notre mère mérite sa liberté ! Le bonheur ne lui est pas interdit, et si elle veut aller au Drakanitt, qu'elle y aille !

— Peut-être, mais moi, je sais une chose : jamais maman ne nous abandonnerait entre les mains d'un inconnu.

— Elle le fera ! Elle va accepter l'offre.

— Maman va rester ! Et nous allons partir quand Kakimi va revenir !

Il est difficile de persuader une personne de quelque chose qu'on n'arrive pas à croire soi-même. En vérité, je craignais que Mosarie ne dise oui au prince. Certes, j'aurais été bien heureuse que ma mère réalise son rêve en allant vivre au Drakanitt près de Roc-du-Cap, la ville des arts. Mais à quel prix ?

— Attendons son retour, nous verrons bien ! grognai-je avant de me relever.

Je remontai et je courus m'isoler dans ma chambre. Je finis à la hâte le dessin de la fleur de givre, me convainquant que j'allais bel et bien le montrer à Kakimi dès que je partirais avec *lui*.

• • •

Pas plus d'une demi-heure plus tard, quelqu'un entra dans la maison. Je n'avais pas encore quitté ma chambre ; mon croquis n'était pas terminé. Ce ne pouvait être Mosarie, car j'entendais des bottes. Elle n'en portait jamais.

Cette personne marchait seule.

L'intrus s'avança jusqu'au salon, puis s'écria de sa voix rauque si désagréable :

— Sintara ? Alégracia ? Vous êtes là ?

Je laissai tomber mes morceaux de crayons. Je sortis de ma chambre. Ma respiration était saccadée. Ma sœur courait dans le couloir pour le rejoindre. Elle m'agrippa par la manche et je la suivis malgré moi.

Shnar nous regarda en souriant doucement. Il se pencha et dit :

— Mes petites, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer… Ça concerne votre mère.

— Qu'y a-t-il ? bredouillai-je au bord des larmes.

— Votre mère vous a quittées. Elle a décidé de partir vivre au Drakanitt.

— Ah ! cria ma sœur vers moi. Qui a raison maintenant ?

— Mais monsieur, continuai-je, c'est impossible. Maman ne serait jamais partie sans même nous dire au revoir. Sans nous donner un baiser d'adieu.

— Je l'admets, jeune fille. Mais votre mère croyait que vous faire ses adieux lui aurait été trop pénible. Elle a préféré se rendre tout de suite à Smilorana sur un de mes chevaux et, une fois là-bas, elle embarquera sur un bateau qui traverse l'Océan-d'Écaille-de-Jade vers le Drakanitt. Je dois malheureusement vous annoncer que ce voyage est un aller simple.

— Vous mentez, lui lançai-je, le visage tordu de colère. Où est-elle ?

— Dois-je le répéter ? Votre mère est partie. De plus, elle m'a permis de vous prendre à ma charge. Je vous escorterai à ma résidence secondaire dès demain. Je crains qu'il n'y ait pas d'autres choix qui s'offrent à vous.

— Vous ne dites que des mensonges !

Je courus dans ma chambre, laissant Sintara et le prince seuls derrière moi. Après avoir bloqué ma porte, je me laissai tomber sur mon lit et je plongeai la tête dans mon oreiller en hurlant.

— Vous sortirez lorsque vous vous serez calmée, jeune Alégracia, me dit le prince à travers la porte. Je serai avec votre sœur pour l'aider à préparer ses affaires.

Je ne lui répondis pas, il m'était impossible de parler. J'avais l'impression de vivre un horrible cauchemar. La vie dans mon paradis s'envolait en fumée, une autre allait commencer demain, et je tremblais à cette idée.

Chapitre IV

Un héritage enseveli

— Le déjeuner se prendra à sept heures, le dîner à midi et le souper à dix-sept heures trente. Vous devrez être au lit à vingt et une heures et mes domestiques iront vous réveiller à six heures du matin…

Shnar nous imposait déjà un horaire strict alors que nous marchions dans les bois, vers sa demeure. Je transportais un grand sac sur mon épaule. Il ne contenait que mes vêtements, les seules possessions que je comptais emporter dans ma nouvelle vie, hormis, bien sûr, mon pendentif d'argent.

Je me morfondais en songeant à ce que je laissais derrière. La veille, j'avais fait de déchirants adieux à la mer, à la douce plage, à notre douillette maison, à mes jardins de fleurs et aux oiseaux multicolores de la rivière. Je chérissais ces moments qui n'allaient devenir que des souvenirs lointains. J'avais tant aimé ces lieux, j'avais tant aimé *en* ces lieux. Comment pourrais-je désormais être heureuse si loin de mon havre serein ? Si loin de ma mère, qui nous avait laissées entre les mains d'un inconnu au titre princier. Elle, qui s'était enfuie sans nous avoir fait ses adieux, nous abandonnant au profit de sa propre liberté.

Pendant notre route, Shnar monologuait :

— Effacez-moi ces airs rembrunis, Alégracia. Vos appréhensions s'envoleront bien vite dès que vous goûterez à la nouvelle vie qui vous attend. La pauvreté, dont je vous ai affranchies, est maintenant une chose du passé. Vous aurez la chance de profiter des privilèges de la noblesse.

— Des quoi ? demanda ma sœur.

— Vous verrez qu'il est possible de ne pas avoir à travailler pour gagner votre pain. Vous n'aurez plus à choisir vous-mêmes vos vêtements et vous vivrez dans l'abondance et la prospérité sans jamais vous inquiéter pour le lendemain.

— Nous vivions déjà dans ces conditions, ajoutai-je. Ce n'est pas mieux.

— Votre idée ne tardera pas à changer, jeune fille. J'en mettrais ma main au feu.

Sintara souriait. J'ignorais ce qui pouvait lui plaire à ce point. Elle connaissait à peine le prince, mais semblait voir en lui un héros, sans doute parce qu'il l'avait délivrée d'une vie d'ermite qu'elle détestait.

— Prince Shnar ? commença ma sœur. Je suis heureuse de me retrouver avec vous.

— Moi de même.

— Mais dites-moi… Pourquoi voulez-vous nous garder auprès de vous ?

Shnar écarta une branche et répondit sans tourner la tête :

— Voilà une question légitime. D'abord, je veux respecter la volonté de ce cher Kakimi, comme nous en avons discuté. Et bien entendu, je pourrais avoir besoin de votre aide dans un avenir rapproché. Mon équipe de recherche et moi-même avons rencontré certains problèmes, et j'ai la conviction que vous pourrez nous prêter votre concours.

— J'en suis ravie. Mais pourquoi nous ?

— Simplement parce que, selon les dires de votre mère, vous posséderiez des talents exceptionnels. Vous mettrez ces talents à la disposition de mon équipe et, en échange, je vous ferai découvrir votre plein potentiel. Mais inutile d'en rajouter, n'est-ce pas ? Vous devez être fatiguées : nous marchons depuis trois heures. Il serait malsain de vous ennuyer avec des explications qui ne seraient compréhensibles qu'avec un esprit dûment reposé.

Mon sac ankylosait mon épaule. Je peinais pour avancer avec mes jambes ramollies. Heureusement, les branches et les arbustes ne gênaient plus notre avancée. La forêt s'éclaircissait à mesure que nous gagnions le nord.

— Allons-nous arriver bientôt ? demandai-je à Shnar.

— Oui, je reconnais cet endroit. Nous devrions croiser le chemin qui fait communiquer les mines et notre domaine dans peu de temps. Regardez ! Il est visible d'où nous sommes.

Shnar pointait le doigt vers une étendue de terre dégagée, là où un sentier parcourait la forêt d'est en ouest. Quand nous y posâmes les pieds, je remarquai plusieurs traces de chaussures imprimées sur le sol humide, de même que des empreintes de sabots et des marques laissées par les roues de chariots.

— D'ici, nous pouvons atteindre les deux zones principales de notre domaine. En allant à droite, nous nous dirigerons vers les mines et, à gauche, vers les résidences. Puisqu'il est inutile de nous rendre aux mines aujourd'hui, je vous escorterai à ma demeure.

Shnar tourna donc vers la gauche.

Ce secteur de la forêt était plutôt calme. Peu d'oiseaux y

chantaient. Le vent faisait plier la cime des arbres les plus élevés et y arrachait quelques feuilles rouges. L'automne arrivait. D'épais nuages gris bouillonnaient dans un ciel mat. J'avais froid et mes poils se hérissaient sur ma peau.

Shnar fit halte.

— Quelqu'un se rapproche, murmura-t-il.

Je l'avais senti au même instant. Après nous être retournés, nous vîmes un homme à cheval avancer dans notre direction.

— C'est Bimosar, mon second. Il est temporairement superviseur des équipes minières. Il doit venir me présenter un compte rendu des opérations.

L'homme à cheval était vêtu d'une veste de cuir recouverte d'une cape indigo qui tombait sur un pantalon gris, taché d'éclaboussures de boue. Il me dévisageait avec un regard noir, que ses longs cheveux sales cachaient à moitié.

— Bien le bonjour, mon prince, s'exclama-t-il, une fois sa monture immobilisée.

Il nous examina, ma sœur et moi, et continua :

— Vous nous rapportez de jolies créatures. Comment s'appellent-elles ?

— Voici demoiselle Sintara, dit Shnar en la désignant, et l'autre se nomme Alégracia. Ces fillettes pourront nous aider à retrouver le Serpent d'Argent, comme je vous l'ai expliqué avant-hier.

— Ah ! Les kajuvâres ! Votre père sera fou de rage d'apprendre que vous avez mis la main sur ces jeunes filles… sans lui en avoir parlé.

Ils continuèrent leur conversation en ignorant nos signes d'impatience.

— Mon père n'a nul besoin de le savoir, poursuivit Shnar. À mon souvenir, il m'a donné carte blanche pour accomplir mes opérations et j'agirai comme je l'entends. Et vous, Bimosar, êtes le seul, hormis moi-même, qui sachez vraiment qui sont ces jeunes filles. N'en parlez à personne. Si on vous questionne à leur sujet, dites que ce sont mes nouvelles dames d'honneur.

— Bien, mon prince. Mais dites-moi, sont-elles dangereuses ?

— Pas à leur âge. Elles sont encore trop jeunes pour avoir développé leur plein potentiel. Mais c'est une bonne chose ; leurs esprits seront peut-être encore réceptifs à l'énergie du Serpent.

— Voilà une excellente nouvelle. Alors, quand comptez-vous les conduire aux mines ?

— Pas avant la semaine prochaine. Elles ont d'abord besoin de manger et de se reposer, bref, de se sentir chez elle. Je compte les amener dans ma demeure et les y installer immédiatement.

— Je vous laisserai donc seuls en espérant que vos démarches aient du succès.

Bimosar fit demi-tour avec son cheval, mais Shnar l'arrêta.

— Y a-t-il eu des développements dans les recherches depuis mon absence ?

L'homme se retourna à peine :

— Non, vraiment rien.

— Je vois. Vous savez, on dirait que vous n'êtes pas vraiment meilleur que le superviseur qui était là avant vous.

— Vous m'avez demandé de le remplacer, pas de faire mieux.

Il repartit sur le sentier et disparut derrière les arbres. Shnar nous toucha les épaules et nous reprîmes notre chemin.

— Nous ne sommes plus bien loin de la maison. Pressons, voulez-vous ?

Pendant que je pivotais sur la pointe des pieds, mon regard s'arrêta sur un oiseau perché sur une branche, à proximité. C'était un cardinal, mais au lieu d'avoir un plumage rouge comme les autres de son espèce, il était d'un vert étincelant. Quand l'oiseau remarqua que je l'observais, il prit son envol.

Je le suivis des yeux, mais je la perdis lorsqu'il franchit les collines à l'horizon.

• • •

Le vent se calma, les feuilles qui étaient tombées durant l'après-midi crissaient sous nos pas. Le ciel s'obscurcissait. L'heure du souper devait être passée, la faim me donnait des maux de ventre.

Droit devant, le sentier de terre battue se divisait en deux. La portion de droite menait à une agglomération de cabanes en bois, semblables à notre ancienne maison. J'en voyais une dizaine, mais je savais que les arbres en camouflaient d'autres. À gauche, le chemin plongeait dans la forêt. Une haute grille de fer noire en bloquait l'accès.

— Ma demeure se trouve au-delà de cette longue barrière. Hormis Bimosar, je suis le seul à pouvoir l'ouvrir.

Il sortit une clé de sous sa ceinture et il déverrouilla l'entrée.

Nous marchâmes vers une somptueuse résidence située au centre d'une clairière circulaire. Le revêtement des murs de cette construction en forme de « L » était constitué de planches blanches alignées à la verticale.

La bâtisse s'élevait sur deux étages. Elle avait des fenêtres à volets toutes équipées de barres d'appui métalliques. Un grand balcon décoré d'arbustes en pot ornait le premier étage, et une demi-douzaine de lucarnes apparaissaient sur la toiture. On avait pris grand soin d'embellir les environs : les arbres étaient taillés en ovales et un élégant escalier de marbre menait au seuil d'entrée.

Shnar nous invita à pénétrer dans la maison sans plus tarder. Nous pûmes constater le raffinement de l'intérieur, allant du plancher en bois poli jusqu'au plafond auquel étaient suspendus des lampes et des lustres. Des bandes de tapisserie longeaient les murs sous la frise. Et nous n'étions que dans le hall d'entrée…

Alors que nous venions juste de poser le pied sur le tapis, la porte sur notre gauche s'ouvrit. Une dame âgée, vêtue d'une robe indigo et d'un tablier blanc, vint nous accueillir.

— Bien le bonjour, prince Shnar. Vous avez été parti longtemps ! Je tenais à vous assurer que, durant votre absence, Pasco et moi avons eu le temps de compléter la totalité des tâches que vous nous aviez assignées. Mais, dites-moi, qui sont ces ravissantes jeunes filles ?

— Ma chère Atanie, voici demoiselle Sintara et sa sœur, Alégracia. Ce sont elles qui viennent habiter avec nous. Alors, vous me dites que leurs chambres sont prêtes ?

— Depuis ce matin, mon prince. Nettoyées et meublées, comme il le convient pour ces jolies demoiselles. De plus, j'ai pris soin de vous préparer un copieux souper : côtelettes de veau avec sauce aux balbales.

— Je suis persuadé que Sintara et Alégracia s'en régaleront ! dit Shnar en nous regardant d'un œil taquin.

Des balbales ? pensai-je. *Comment a-t-il fait ? C'est sûrement Mosarie qui l'a informé.* Tant mieux, car si Shnar souhaitait respecter notre mode de vie d'autrefois, je me sentirais moins dépaysée. Et m'offrir des balbales… mmm ! Il ne pouvait pas mieux commencer.

— Désirez-vous vous attabler tout de suite, demanda Atanie, ou préférez-vous leur faire visiter leur nouvelle chambre ?

— Allons d'abord les installer à l'étage, nous dégusterons ensuite votre bon repas.

Atanie retourna à la cuisine et Shnar nous escorta. Nous traversâmes un salon éclairé par une fenêtre en mezzanine qui occupait toute la superficie d'un des murs. Près d'un passage clos, on retrouvait une bibliothèque débordante de livres. Cinq portraits aux dimensions identiques étaient alignés sur le mur opposé. Ils représentaient des personnes âgées aux traits sévères. À l'autre bout, on avait disposé deux divans de velours près d'une table en merisier. Juste derrière, une ouverture en forme d'arche donnait accès à la salle à manger.

Shnar nous dirigea dans le couloir sombre, près de la bibliothèque. Il y avait deux portes à gauche et, tout au fond, un escalier menait à l'étage supérieur.

— Voici mes appartements et mon bureau personnel, dit Shnar en adoptant un air sérieux. Il n'y a qu'Atanie et moi qui pouvons y entrer, et cela doit demeurer ainsi. C'est compris ?

Sintara et moi répondîmes par l'affirmative, puis nous montâmes les escaliers vers le premier étage. De grandes fenêtres à rideaux offraient une vue splendide sur le balcon et sur le boisé qui entourait le domaine. Shnar nous montra le couloir :

— Ces deux portes donnent sur les chambres des domestiques Atanie Léoliot et son fils, Pasco. Celle du fond mène au débarras. Les deux autres pièces sont à vous. Sintara, vous aurez celle qui donne une vue sur le balcon et Alégracia, l'autre.

— Pouvons-nous les voir tout de suite ? demandai-je.

— Bien sûr. Lorsque vous serez installées, vous viendrez me rejoindre à la salle à manger. Le souper sera servi dès votre arrivée.

Shnar nous laissa seules et ma sœur s'enferma dans sa chambre. J'entrouvris la porte de la mienne et je regardai l'intérieur d'un air craintif.

Contrairement à l'idée que je m'étais faite, je fus éblouie. Jamais il ne m'a été donné de revoir un endroit d'allure aussi douillette. La décoration avait été adaptée à mes goûts personnels. Une grande fenêtre recouverte de minces rideaux de dentelle surplombait un grand lit aux couvertures épaisses, décorées de broderies florales. Deux tables de nuit étaient disposées de chaque côté. Sur le mur de droite, on avait placé une penderie pour mes vêtements et, juste en face, une armoire blanche équipée de quatre tiroirs. Un bureau et une chaise tendue de velours bleu constituaient les dernières pièces du mobilier. Un tapis soyeux dissimulait la majeure partie du plancher.

Je sautai sur mon nouveau lit et je m'y allongeai sans attendre. J'étirai tous mes membres. Si j'avais fermé les yeux à ce moment, je me serais endormie. Quel confort ! Rien à comparer avec mon ancienne couche rembourrée de paille.

Pour éviter de succomber au sommeil, j'ouvris la fenêtre, puis je laissai retomber ma tête sur l'oreiller. Les yeux mi-clos, je regardai flotter les rideaux de dentelle qui ondoyaient sous la brise du soir. Je souhaitais tant dormir. Toutefois, la faim m'opprimait davantage. Pas question de manquer le repas de balbales qui m'attendait en bas !

Je quittai la pièce au moment où Sintara sortait de la sienne.

— Tu as vu ça ! me dit-elle toute excitée. C'est splendide ! Je n'aurais jamais cru pouvoir être gâtée à ce point !

— Ma chambre aussi est superbe. J'ignore comment il a fait pour…

— Allons, Alégracia, les princes sont pleins de ressources. Ils n'ont qu'à claquer des doigts pour obtenir tout ce qu'ils veulent. Et c'est maintenant le cas pour nous !

Sintara courut jusqu'à l'escalier pour descendre. Je la suivis. Dans la salle à manger, Shnar nous attendait, assis à la table. Ma sœur prit place à sa droite, mais moi, je choisis une chaise plus éloignée. Atanie émergea de la cuisine pour nous apporter trois plats qu'elle déposa

devant nous en nous souhaitant bon appétit.

Je commençai à me restaurer après l'avoir remerciée. Habituellement, les mets composés de viande me repoussaient par leur odeur, mais celui-ci était nappé d'une sauce aux balbales. Je ne pus m'empêcher de le dévorer à grandes bouchées. Sintara se goinfra sans gêne. Elle termina bien avant nous.

— Êtes-vous rassasiée, jeune Sintara ? Je peux demander qu'on vous resserve, si tel est votre désir.

— S'il vous plaît.

Shnar sourit. Il demanda à sa domestique d'apporter une portion additionnelle. Aussitôt, Sintara reçut une nouvelle assiette, pleine à ras bord. Elle en dévora le contenu avec autant d'enthousiasme que pour la première.

— Et maintenant ?

Entre deux bouchées, nous fîmes signe que nous en aurions assez. Il continua donc :

— Je crois que vous méritez une bonne nuit de sommeil. Le ciel semble annoncer une journée magnifique pour demain. Il serait dommage d'en manquer les premières lueurs, non ?

• • •

On frappa à la porte.

— Il est six heures, jeune fille !

Nous étions déjà le lendemain. La nuit m'avait emportée dans un sommeil profond et sans rêve.

Un jeune homme blond et musclé se glissa dans ma chambre. Des vêtements propres étaient posés sur son avant-bras.

— Je vous apporte votre tenue matinale. Le déjeuner ne tardera pas à être servi.

— Qui êtes-vous donc ? demandai-je entre deux bâillements.

— Shnar ne vous a pas avertie ? Je suis Pasco Léoliot, le fils d'Atanie, celle qui vous a accueillies hier. Je suis un de vos domestiques. Êtes-vous Sintara ?

— Non, Sin est dans l'autre chambre. Moi, c'est Alégracia.

— Très joli nom. Il me rappelle une langue que j'ai déjà étudiée. Avez-vous un nom de famille ?

— Non, aucun.

— Je vois. On dirait que c'est la mode, aujourd'hui, de ne pas en porter. Surtout depuis que le roi Izmalt a refusé d'en léguer à ses deux fils.

— Ses deux fils ? Shnar a un frère ?

— Effectivement ! Pendant longtemps, cet homme a été l'héritier du trône, jusqu'au jour où il a perdu la tête. Il a dû quitter le royaume.

Certains disent qu'il travaille avec les rebelles des Collines-aux-Aurores-Pourpres. On n'a pas revu le prince Riuth depuis plusieurs années.

— Il se nomme Riuth, alors. Comment peut-il avoir perdu la tête ?

— Ah ! ça, longue histoire. Bizarre histoire, en fait. Il aurait cru un jour que son père désirait détruire le Continent-Coloré… une idée insensée du genre. On l'aurait entendu proférer des accusations contre son père, en public, au cœur de la cité d'Holbus. Geste téméraire, si l'on peut dire.

Il déposait mes vêtements morceau par morceau sur mon lit et continua :

— Je crois moi-même qu'Izmalt est un bon souverain. Mais après que Riuth eut propagé de telles rumeurs, le roi n'a pas eu le choix : il a obligé son fils à s'excuser devant ses sujets et à démentir ses accusations. Riuth a refusé, alors Izmalt s'est trouvé contraint de le condamner à mort pour trahison.

— On l'a tué ?

— Riuth s'est s'évadé des prisons d'Holbus la veille de son exécution. Selon les autorités, un criminel nommé Bachior Arioo l'aurait assisté dans sa fuite. Les deux sont toujours recherchés.

— Izmalt doit être cruel pour vouloir tuer son propre fils.

— Vous savez, Alégracia, dans le monde de la royauté, l'image que l'on projette est d'une importance capitale. Je sais qu'Izmalt aimait son fils. Mais quel autre choix avait-il ?

— Je ne comprends pas.

— C'est tout à fait normal. Vous êtes jeune… Toutefois, il y a *une* chose que vous devez saisir immédiatement, c'est que le déjeuner sera bientôt prêt. Shnar déteste les retards ! Allez ! Enfilez ces vêtements. Je m'en vais réveiller votre sœur.

Pasco illumina mon matin de son sourire, aussi chaleureux que celui de sa mère. Il sortit. J'allai jeter un coup d'œil à la tenue qu'on me proposait. Il s'agissait d'une longue robe blanche munie d'un ruban indigo qui se nouait autour de la taille.

Une fois habillée, je descendis au rez-de-chaussée. Shnar attendait dans la salle à manger. Dès que Sintara arriva, le repas fut servi. Des bols de céréales croquantes accompagnèrent des fruits frais disposés en demi-lunes à l'intérieur de leurs assiettes.

— Aujourd'hui, commença Shnar après avoir terminé, nous allons faire des jeux dans l'arrière-cour.

— De quelle sorte ? demandai-je.

— Des activités pour tester vos habiletés, pour voir quelles sont vos forces, vos faiblesses. Pour vérifier votre potentiel réel. Rien de bien difficile, mais nous en aurons pour la journée. Nous devons attendre l'arrivée de Bimosar pour commencer.

Une voix grave retentit de l'autre côté de l'arche qui séparait la salle à manger du salon.

— Vous m'attendiez, mon prince ?

En me retournant, je vis l'homme que nous avions croisé la veille, toujours voilé de sa cape indigo à capuchon et chaussé des mêmes bottes de cuir, cette fois cirées et luisantes. Il souriait, mais ses yeux restaient plongés dans l'ombre.

— Bimosar ! cria Shnar en sursautant. Ces manières ne sont pas admises dans cette demeure. N'entrez pas une fois de plus sans frapper !

— Je n'ai pu m'en empêcher. J'aime bien provoquer la surprise.

— Prenez garde, Bimosar, car la prochaine fois, vous risquez d'en jouir dans les cachots du palais d'Holbus.

L'expression sur le visage de Bimosar resta de marbre, comme s'il attendait que Shnar achève une phrase incomplète.

— Avez-vous préparé le matériel pour les tests ? demanda le prince.

— J'ai garé le chariot derrière. Tout est prêt.

— Bien. Allez nous y attendre, nous vous rejoindrons dans quelques minutes.

Bimosar rebroussa chemin tout en faisant virevolter sa cape dans les airs.

— Montez dans vos chambres, nous ordonna Shnar, vos uniformes d'entraînement vous y attendent. Pasco les a choisis pour vous.

• • •

Le temps était agréable à l'extérieur. Un vent frisquet soufflait, le soleil brillait dans un ciel sans nuage. Les oiseaux chantonnaient pendant que nous contournions le manoir vers l'arrière-cour. Bimosar nous y attendait, accoudé contre une charrette de bois recouverte d'un voile sale.

— Par quoi devons-nous commencer, mon prince ?

— Rien de bien difficile. Le test d'endurance à la course. Pendant ce temps, nous préparerons le matériel pour les activités suivantes.

Shnar se retourna vers Sintara et moi.

— Vous allez maintenant courir autour de ma maison. Inutile de pousser au maximum, l'important sera de faire le plus de tours possible. Lorsque vous n'en pourrez plus, arrêtez et venez m'en avertir. Nous passerons aux prochains tests.

Nous obéîmes à la consigne, sans vraiment nous questionner sur son but. Dès le premier tour, je dépassai ma sœur, mais à la fin du huitième, une crampe dans la jambe m'obligea à ralentir. Sintara prit une avance considérable. Après le dixième tour, ma respiration devint

saccadée et j'abandonnai au milieu du douzième. J'allai rejoindre Shnar tel qu'il l'avait demandé pendant que ma sœur continuait. Elle s'arrêta au trente-quatrième tour. Shnar s'approcha de Bimosar et lui parla à voix basse. Je tendis l'oreille et parvint à les entendre malgré le bruissement des feuilles.

— Alégracia est plus rapide, mais Sintara bénéficie d'une meilleure endurance.

— Sintara représente davantage le portrait des kajuvârs.

— Cela demeure une déduction hâtive. Il reste bien des tests.

Shnar revint vers nous.

— Nous allons maintenant voir laquelle de vous deux saute le plus loin.

Il se rendit au centre de l'arrière-cour et il allongea une grosse corde sur le sol.

— Vous allez courir jusqu'ici et vous sauterez juste avant d'atteindre cette ligne. Faites du mieux que vous le pouvez.

Nous fîmes comme il avait demandé. Bimosar vint ensuite prendre les mesures.

— Un mètre soixante pour Sintara… et quatre mètres trente-six pour Alégracia !

— Une solide différence, évalua Shnar. C'est époustouflant !

— Je suis certain qu'elle est un ange.

— Il n'est pas encore temps de tirer des conclusions, Bimosar. Les jeux doivent continuer.

Le prince nous demanda :

— Savez-vous tirer à l'arc ?

— Un peu. Kakimi nous l'a déjà enseigné, mais il y a longtemps de cela…

— Bon, ça suffira. Familiarisez-vous avec ceux-ci pendant que Bimosar dresse la cible.

Shnar nous donna des arcs ajustés à notre petite taille. J'en pris un et je pinçai la corde pour en vérifier la tension. Elle émit une note grave.

— Prenez ces flèches.

Il nous en donna trois chacune. À l'autre bout du terrain, Bimosar avait monté un panneau couvert de cercles rouges et blancs.

— Vous allez maintenant, à tour de rôle, tenter d'atteindre cette cible. Commencez, Sintara.

Ma sœur se plaça, mit la flèche sur l'arc et le tendit avec aisance. Elle visa un moment, puis décocha. Elle rata complètement le panneau.

— À votre tour, Alégracia.

Je pris alors position, je bandai l'arc avec la flèche, mais cette prouesse m'était si ardue que mon bras en tremblait. Je n'arrivai pas à

tendre la corde davantage. Je la lâchai et le projectile se planta sur la cible, non loin du centre.

— Félicitations, jeune fille.

Nous tirâmes encore deux flèches chacune et Sintara manqua l'objectif. Quant à moi, mes projectiles se rapprochaient du centre, un peu plus à chaque fois.

— Alégracia a un bon tir, dit Shnar à son second, non loin derrière moi.

— Les kajuvârs ne savent pas viser. Les anges, oui. Vous êtes certain qu'elles sont bien des jumelles de naissance ?

— C'est ce que leur mère m'a confié. Elle n'a aucune raison de me mentir.

— Bien, alors si c'est comme cela, je vérifierai moi-même.

Bimosar plongea ses mains dans la charrette et il en extirpa deux gros cailloux gris et une table en fer. Il nous invita à nous approcher et déposa un des cailloux sur la table.

— Vous allez détruire ce caillou d'un coup de poing.

— Mais c'est impossible, dis-je.

— Taisez-vous et obéissez !

— Du calme, Bimosar ! lui ordonna Shnar en le repoussant du bras.

Bimosar se tut et il attendit que je frappe. Exaspérée, je levai le poing et frappai le caillou de toutes mes forces, avec les jointures. Je ne parvins pas à l'endommager. En voyant le résultat, Bimosar saisit ma main et l'examina.

— Aucune blessure, même pas une éraflure. Ce n'est pas normal, j'avais utilisé un caillou pointu.

Il leva sa cape indigo, dégaina un long coutelas et m'en assena un coup sur l'avant-bras, à la grande surprise de Shnar.

— Lâchez votre arme ! lui hurla le prince.

Comme Bimosar ne lui obéissait pas, il nous sépara en propulsant son second sur le sol, d'un vigoureux coup de coude.

— Vous allez devoir vous expliquer ! Laissez tomber cette arme !

Shnar observa mon bras à l'endroit où Bimosar m'avait frappée. Nous ne vîmes qu'une égratignure blanchâtre.

— Est-ce que vous avez ressenti de la douleur ?

— Bimosar a essayé de me tuer ! Il est complètement fou !

— Cela, je le sais depuis longtemps. Mais vous devez répondre à ma question : son coup vous a-t-il fait mal ?

— Non. Ça ne me fait jamais mal.

Bimosar laissa tomber son couteau, la lame se piqua dans la terre.

— Vous voyez, mon prince. Vous voyez ce que je vous disais ?

— Oui. Je crois que vous aviez raison…

Ils se retirèrent brièvement et discutèrent ensemble, cette fois trop loin pour être entendus. Après un moment, je tournai spontanément la

tête et j'aperçus le même cardinal vert et étincelant que j'avais vu la veille. Cette fois, il était perché sur la branche d'un des arbres du parterre. Il s'envola au moment où nos regards se croisèrent.

Quand leur discussion fut terminée, Shnar et Bimosar nous rejoignirent. Le prince s'adressa à ma sœur.

— Bien, nous pouvons continuer les tests. C'est maintenant à votre tour de frapper la pierre, jeune Sintara.

Ma sœur prit une grande respiration et envoya son poing sur le caillou de toutes ses forces. Sous la puissance du coup, il vola en éclats et la table de fer plia en deux, puis se cassa.

• • •

Nous passâmes le reste de la journée à accomplir une batterie de tests qui montraient que ma sœur pouvait accomplir d'impressionnantes prouesses physiques et que ses sens étaient plus aiguisés que les miens. Cependant, mon agilité dépassait la sienne. Bimosar repartit avant l'heure du souper, peu après avoir rangé tout le matériel dans le chariot. Quant à Shnar, il s'absenta pendant la soirée pour visiter les mines. Lorsqu'il rentra au manoir, Sintara et moi avions déjà gagné notre lit.

Trois jours paisibles s'écoulèrent. Durant tout ce temps, il nous fut interdit de quitter l'enceinte autour de la maison. J'en avais profité pour discuter avec les domestiques Atanie et Pasco de sujets qui paraissaient sans doute banals à quelqu'un qui n'avait pas vécu en réclusion depuis sa naissance. Nous n'avions pu parler au prince Shnar durant tout ce temps, comme il quittait la résidence à l'aube et rentrait une fois la nuit tombée.

Durant un tranquille après-midi d'automne, je me promenais avec Sintara sur le parterre.

— Rien ne s'est amélioré, expliquai-je à ma sœur. Avec Mosarie, nous étions soumises à une zone d'un kilomètre autour de la maison. Aujourd'hui, nous sommes prisonnières de ce minuscule terrain.

— Ça m'est égal. Ici au moins, j'ai tout ce que je désire.

— Shnar pourra m'offrir tout le confort du monde. Ça ne remplacera jamais mes jardins et la mer.

— Moi, ça me suffit. Depuis que nous vivons dans ce manoir, je ne me suis jamais sentie aussi libre.

— Libre ? Mais comment peux-tu dire ça ? Nous sommes plus restreintes qu'avant !

— Pas en ce qui me concerne ! Tu vois, le prince Shnar croit vraiment en mon potentiel. Il sait qu'un jour, je deviendrai quelqu'un d'important. Il me gâte et me donne de précieux conseils. Le soir, quand tu dors, Shnar vient faire un tour dans ma chambre, nous

discutons pendant des heures. Le prince et Mosarie n'ont rien en commun, car lui, il s'occupe de moi et me fait me sentir importante.

— Je peux comprendre que maman ne se souciait guère de toi : tu passais ton temps à lui désobéir. Tu profitais de la moindre occasion pour la faire pleurer !

— Tant pis pour elle ! Nous avions le droit d'en savoir plus. Elle a préféré nous garder dans l'ignorance.

Nous entendîmes la grille d'entrée grincer et nous suspendîmes notre conversation. Shnar s'approchait par le sentier.

— Bonjour, jeunes filles. Vous profitez du beau temps ?

— Nous discutions.

— C'est bien. Permettez-moi de vous interrompre pour vous montrer quelque chose.

Shnar fourra sa main dans sa poche et il en ressortit une petite pierre grise, marbrée de lignes olivâtres.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Ça, c'est de l'émaglorole, une pierre de grande valeur. Autant que l'or, je dirais.

— Elle n'est pas très belle, répondit Sintara. On dirait un caillou ordinaire.

— En effet, elle a une apparence banale, mais elle est dotée d'une propriété unique : elle vibre en présence d'émanations magiques.

— Des émanations magiques ? répétai-je.

— Vous avez bien compris. Tous les objets magiques qui existent en ce monde dégagent des émanations. Les plus usuels ne possèdent qu'une toute petite aura, mais les plus puissants produisent des ondes étonnantes. Si on approche cette émaglorole d'un objet magique, elle vibrera. Si, au contraire, l'objet est ordinaire, rien ne se produira.

— Elle est donc capable de détecter si un objet est magique ou pas.

— Exactement. Elle permet aussi de mesurer l'ampleur des émanations, car plus celles-ci sont fortes, plus la pierre vibre. Regardez, je vais essayer avec votre boussole.

Je détachai le pendentif de mon cou et je le présentai à Shnar. Il colla l'émaglorole sur sa surface. Nous l'entendîmes vibrer contre le métal.

— Voilà la preuve que votre pendentif est bien magique, mais d'intensité faible, car l'effet n'était pas intense.

Shnar porta sa main sous sa cape et dégaina sa rapière noire, en prenant soin de dissimuler les motifs du pommeau avec sa main. Il colla le morceau d'émaglorole sur la lame. La pierre vibra tellement qu'elle en devint floue. Il rengaina ensuite.

— Maintenant, vous savez que mon arme est envoûtée d'un pouvoir bien plus important que celui de votre boussole.

Shnar souleva sa cape et nous montra un autre instrument

accroché à sa ceinture : une baguette en bois, munie d'une petite sphère vitreuse. Il l'approcha de nous.

— Mes hommes utilisent cet outil pour détecter la magie en travaillant. La sphère est remplie d'eau, mais elle contient aussi un minuscule fragment d'émaglorole. Lorsqu'on l'approche d'un objet magique, la pierre vibre dans l'eau et cette réaction produit un son.

Shnar approcha la sphère de mon pendentif. Elle émit une résonance cristalline, comme lorsqu'on frotte le rebord humide d'une coupe en verre.

— Quelle est l'utilité de mettre ces pierres dans une sphère remplie d'eau, si l'on peut sentir ses vibrations dans la main ?

— Pour une raison bien précise. Vous sentez peut-être la pierre vibrer dans votre main ; elle ne le fait pourtant pas toujours de la même manière. Les pierres d'émaglorole réagissent à deux types d'énergie : la magie de la Lumière et celle des Ténèbres. Vous ne pourriez sentir la différence entre ces deux vacillements en tenant la pierre dans votre main. Toutefois, le son produit grâce aux sphères est bien distinctif.

Shnar tira à nouveau sa rapière de son fourreau et y approcha l'instrument. Au lieu de produire un son cristallin, elle bourdonna comme une guêpe qui vole près de notre oreille.

— Ma rapière fait appel à la magie des Ténèbres, puisque je l'utilise pour combattre mes adversaires. La majorité des armes envoûtées dégagent une aura de la même nature.

Il rengaina.

— J'ai plusieurs autres choses intéressantes à vous montrer aujourd'hui. Je compte même vous faire visiter nos mines. Elles constituent la seule raison qui explique pourquoi nous campons ici depuis trois ans et demi.

— Pourquoi dites-vous que vous campez ? Ce manoir n'est pas votre domicile ?

— Non, évidemment. C'est une façon de parler. Ma vraie demeure restera toujours le palais royal d'Holbus. Ceci n'est qu'une résidence temporaire, le temps que nous trouvions ce que nous recherchons.

— Qu'est-ce que vous cherchez au juste ?

— C'est ce que je vous expliquerai durant la visite.

Shnar souriait bizarrement, comme s'il savait que ces mines nous réservaient une mauvaise surprise. Il me tendit la baguette.

— Tenez, transportez-la pour le trajet.

J'attrapai le détecteur et nous suivîmes Shnar sur le chemin des mines.

• • •

La froideur automnale se faisait sentir pendant que nous marchions dans le sentier. Le vent traversait le mince tissu de mes habits. J'en grelottais. Il nous arrivait de rencontrer des hommes silencieux, qui portaient des capes indigo par-dessus des chemises aux manches blanches. En nous croisant, non seulement ils ne s'arrêtaient guère pour nous saluer, mais ils n'osaient pas jeter le moindre regard sur nous. Shnar nous expliqua que ces hommes œuvraient dans les mines pour son compte.

— Ils ont leur travail à cœur, c'est pourquoi ils ne veulent pas perdre leur temps avec nous.

Nous franchîmes au moins un kilomètre sur la route. Une odeur de terre sèche et de poudre de pierre me parvint aux narines.

J'entendis soudainement bourdonner le détecteur de magie, que je tenais entre mes mains. Son vrombissement augmentait à mesure que nous avancions vers les mines.

— Ce n'est pas normal, déclarai-je. Le détecteur de magie produit des sons, mais il n'est près d'aucun objet magique.

Shnar s'arrêta. Il sourit :

— Alégracia, vous venez de dire la même chose qu'un chasseur perdu exactement à cet endroit, il y a un peu plus de quatre ans.

Il commença à nous raconter une histoire bien étrange :

— Ce chasseur se nommait Atérûne Zérinam. Il traquait l'ours noir pour sa fourrure et il en fabriquait des manteaux et des bottes chaudes. Atérûne était un artisan de talent. Ses articles se vendaient dans les marchés de la ville de Pur-Dufonio, à très bon prix. Les peaux d'ours se faisaient rares. Malheureusement pour lui, il est un jour allé chasser dans les bois et n'a pas réussi à rapporter aucune fourrure ; les bêtes avaient disparu pour une raison inconnue.

« N'étant plus capable de renouveler ses réserves, Atérûne a épuisé son inventaire. Il risquait de perdre son commerce. Avant de fermer boutique pour de bon, il est retourné dans les bois une dernière fois.

« Atérûne s'est enfoncé plus profondément dans la forêt et il a découvert des empreintes d'ours. Elles se dirigeaient vers le sud-ouest, au cœur de la région la plus sauvage des Bois-Verts. Le chasseur a compris que ses proies s'étaient retranchées dans ce secteur pour échapper aux flèches de son arc.

« Il a préparé une longue expédition pour aller traquer ces ours. Il a rempli un grand sac d'une quantité suffisante de vivres, il s'est équipé de son arc, d'un attirail de flèches et il a emporté avec lui d'autres objets utiles dont un détecteur de magie, comme celui que vous tenez dans vos mains. Atérûne tenait à emporter son détecteur, car il savait que cette forêt avait la réputation d'engloutir les aventuriers qui s'y risquaient. On racontait d'ailleurs que des créatures abominables habitaient la région, les grignôles, par exemple. Atérûne

voulait dépouiller les cadavres de ces aventuriers grâce à son détecteur, s'il pouvait tomber sur l'un d'entre eux, bien sûr.

« Le chasseur a fait un long voyage et il a atteint le sud-ouest des Bois-Verts. Il a cherché les ours désespérément, mais n'est parvenu qu'à dénicher quelques dépouilles pourries des animaux qu'il convoitait.

« Néanmoins, Atérûne n'a jamais abandonné. Il s'est enfoncé plus profondément dans les bois. Il s'est perdu. Le chasseur a erré trois longs jours sous les arbres sans savoir comment il sortirait de cette forêt si dense. Quand l'épuisement a eu raison de lui, il a tenté de retrouver la route du nord-est en se fiant au soleil. C'est durant ce parcours qu'un événement insolite s'est produit.

« Alors qu'il marchait, Atérûne a entendu un bourdonnement. Il s'est arrêté pour scruter les alentours, mais il s'est rendu compte que le bruit provenait de l'intérieur de son sac. Il en a sorti son détecteur de magie, l'instrument vibrait assez fort. Atérûne était confus comme vous ; la sphère réagissait à une émanation magique sans être à proximité d'aucun objet. De plus, il a remarqué que le son s'amplifiait à mesure qu'il marchait vers le nord. Le vrombissement est devenu si important que la sphère s'est craquelée avant d'exploser. Atérûne a longuement cherché la source de cette magie si puissante, mais ses efforts sont restés infructueux.

« Au comble du désespoir, le chasseur a fini par retrouver son chemin et il est rentré à Pur-Dufonio. Il a raconté son périple à ses amis de la taverne, mais personne n'en a cru un mot. Et par-dessus tout, Atérûne, qui n'avait rapporté aucune fourrure d'ours, a dû se résigner à fermer son commerce pour de bon.

« Complètement fauché, l'ex-chasseur devait trouver un moyen de gagner de l'argent et de survivre à l'hiver qui approchait. C'est alors qu'un de ses amis les plus fidèles lui a suggéré de se rendre à Holbus pour vendre son histoire aux magiciens des Quatre-Tours, puisqu'ils se captivaient pour tout ce qui dégage de la magie. Quoique sceptique, Atérûne n'a eu guère le choix de se rabattre sur le conseil de son copain. À Holbus, il a été surpris de voir les magiciens s'intéresser à sa découverte. Ils lui ont offert une véritable fortune pour qu'il leur divulgue l'endroit exact où le phénomène s'était produit. L'ex-chasseur est devenu riche.

« Détenant ces précieuses informations, les magiciens des Quatre-Tours ont gagné le sud-ouest des Bois-Verts, équipés des mêmes détecteurs de magie. À l'endroit indiqué par Atérûne, ils ont constaté la véracité de ses affirmations. Les mages ont entrepris des recherches et se sont rendus à l'évidence : un objet d'une puissance phénoménale était enseveli là, sous la terre. Ils en ont informé le roi Izmalt, mon père, et ils ont reçu eux aussi une somme importante. Le roi a envoyé

une troupe de mineurs, un groupe de scientifiques de la magie et son fils, moi en l'occurrence, avec la mission formelle de trouver le mystérieux objet qui est enfoui ici.

« Cela fait presque trois ans et demi que nous creusons la terre et que nous n'aboutissons à rien. Pourtant, les détecteurs de magie s'agitent toujours autant à l'approche de cette zone. Il est impossible à l'aide de ces instruments primitifs de déterminer l'endroit exact où il faut creuser, car le verre des sphères se brise avant que nous soyons capables de le faire. Nous en avons construit de plus solides, mais ils sont imprécis. Nous devons réussir à localiser le Serpent d'Argent par d'autres moyens.

— Le Serpent d'Argent ?

— Oui, jeune fille. Tous les résultats des études de nos scientifiques concordent : il n'y a que le Serpent d'Argent qui puisse être enfoui sous la terre de ces bois. C'est le Serpent d'Argent qui dégage cette magie et qui casse nos détecteurs.

— C'est quoi, au juste, le Serpent d'Argent ?

— Selon la légende, ce serait une arme, aux pouvoirs extraordinaires. Elle aurait la forme d'un long bâton, ondulé, fait d'un métal blanc. On raconte qu'elle est si puissante que le fait de s'en servir pour frapper le sol suffirait à causer un tremblement de terre. La légende nous apprend également que le Serpent d'Argent agit sur l'esprit de son possesseur en amplifiant ses émotions, particulièrement ses vices.

— Pourquoi désirez-vous tant vous l'approprier alors, dis-je en plissant le front, si vous affirmez que cette arme rend mauvais ?

— Parce qu'il est impérieux que nous la dénichions avant que d'autres n'y parviennent. Sous notre garde, elle demeurera inoffensive, mais entre les mains de gens aux intentions tordues, la situation pourrait devenir… catastrophique.

— Et la laisser sous terre, ce ne serait pas une meilleure solution ?

— Nous y avons songé, mais nous connaissons quelqu'un d'autre qui serait venu creuser à notre place, et il n'y a rien qui soit enseveli assez profondément pour cet individu. Croyez-moi, entre nos mains, elle sera bien gardée.

Ma sœur toucha la cape de Shnar.

— Moi, je vous fais confiance, prince Shnar. Je ne suis pas incrédule comme ma sœur.

— Je sais, jeune Sintara, et c'est la bonne façon de voir les choses. Tant que nous n'aurons pas trouvé le Serpent d'Argent, il restera un danger pour nous.

— Comment allez-vous faire pour le repérer alors ?

— Hum… j'ai ma petite idée. C'est là que vous entrez en jeu, car tout me porte à croire que lorsque vous serez dans les profondeurs des

mines, vous sentirez la puissance du Serpent à travers vos jeunes corps. Vous réussirez peut-être à m'éclairer sur l'endroit exact où il se cache.

— Pourquoi nous ?

— Parce que vous êtes… disons… spéciales.

Ma sœur ne posa plus de questions et je me tus également. Nous reprîmes la route. Shnar nous répétait sans cesse que nous serions aux mines d'une minute à l'autre. Le vent soufflait plus fort et mes cheveux virevoltaient. J'en oubliais le détecteur de magie qui bourdonnait entre mes mains.

Tout à coup, la sphère de vitre explosa et m'éclaboussa de l'eau qu'elle contenait.

• • •

Mes mains étaient gelées. Je les frottai ensemble et je les serrai contre mon abdomen pour les réchauffer. Les feuilles mortes, poussées par les bourrasques, s'amoncelaient dans le chemin rocailleux et bruissaient sous nos pas. Les branches des arbres, secouées, émirent des grincements aigus. Nous dûmes hausser le ton pour nous faire entendre.

Le chemin s'élargit et le ciel apparut derrière les arbres. Dans cette zone, on avait partiellement rasé la forêt pour y tasser des monticules de terre sèche et de pierres brisées. Des hommes et des femmes en uniforme tiraient des chevaux harnachés à des wagons chargés de roches et les déversaient ici.

Nous nous enfonçâmes ensuite dans une vallée qui, comme Shnar me l'expliqua, avait été creusée au début des opérations. En bas, les ouvriers du prince allaient et venaient dans des ouvertures qui menaient dans les profondeurs obscures des mines. Des systèmes de chaudières montées sur des cordages à poulies facilitaient l'extraction des substances minérales.

À ma gauche, deux oiseaux se posèrent sur les branches d'un buisson. Je reconnus le cardinal vert que j'avais aperçu deux fois auparavant, mais cette fois-ci, un colibri orangé l'accompagnait. Ils me fixaient tous deux avec un air anormalement intelligent. Mes compagnons de route ne remarquèrent guère leur présence. Ces oiseaux aux couleurs reluisantes m'intriguaient. À mesure que je descendais le sentier, ils volaient d'arbuste en arbuste pour me suivre.

Dans la vallée, Bimosar se dirigea vers nous en courant. Shnar l'interpella :

— Alors, Bimosar, du nouveau ?

— Non, rien à part cette terre qui me pue au nez. Les nouveaux détecteurs de magie ne se brisent pas, mais ils produisent le même son

dans toute la zone. Je vois que vous avez amené les kajuvâres ? Il était à peu près temps ! Je commençais à penser qu'elles ne feraient jamais quoi que ce soit pour gagner leur pain. Déjà que je crois que mon propre salaire n'est pas proportionnel à mes capacités…

— Je le sais bien, mais nous ne pouvons tout de même pas vous laisser mourir de faim, non ?

Le visage de Bimosar devint sévère. Shnar continua :

— Je viens m'assurer qu'elles peuvent ressentir le Serpent à travers les galeries.

— J'espère que oui. Nous perdons notre temps dans ce trou à rats.

— Aujourd'hui, ce sera différent.

— Vous avez intérêt à dire la vérité.

Shnar s'empourpra :

— Rappelez-vous, Bimosar que je représente le roi en ces lieux ! Notre association n'enlève en rien le respect que vous me devez. N'osez plus jamais me parler sur ce un ton.

— C'est entendu, votre aaaaltesse…

Shnar lui tourna le dos et il avança vers l'entrée de l'une des mines. Sintara et moi le suivîmes, mais je m'arrêtai peu après ; j'avais *senti* une présence additionnelle dans les alentours.

J'observai intuitivement un tas de pierres foncées sur ma gauche. Je ne vis rien à première vue. Toutefois, avant de pénétrer dans les mines, je discernai un visage encapuchonné. Un homme était tapi là, dans l'ombre. Il posa un doigt sur sa bouche pour me dire « Chut ! » et se retira derrière des rochers plus élevés. *À quoi cela rime-t-il ?* pensai-je. *Si j'inclus les oiseaux, ils sont maintenant trois à m'épier ?* J'ouvris la bouche avec l'intention d'avertir Shnar, mais j'y renonçai, incertaine. Si le prince n'était pas mon allié, cet inconnu le serait-il ?

Nous nous enfonçâmes dans les profondeurs d'une grotte obscure. Ses parois avaient été taillées à la main et des poutres de soutènement empêchaient le plafond de s'écrouler. De vieilles lanternes suspendues nous fournissaient un éclairage adéquat pour nous guider à travers les couloirs étroits. Le vent ne parvenait pas à nous atteindre sous la terre, mais il y faisait un froid à nous glacer le sang. La voie ne cessait de bifurquer, allant de droite à gauche, montant puis descendant. Bref, un itinéraire plus qu'étourdissant.

Nous croisions des ouvriers armés de pioches et de pelles qui martelaient machinalement des pierres qui paraissaient très solides. Ils ne nous portèrent pas la moindre attention.

— Il nous faut d'abord descendre par cette échelle, nous avertit Shnar en désignant une grande ouverture à nos pieds.

Un à la suite de l'autre, nous descendîmes et continuâmes à progresser dans les tunnels sombres du niveau inférieur. Aucun ouvrier n'y travaillait.

Shnar s'arrêta et nous demanda :

— Ressentez-vous une quelconque énergie dans les parages ?

Sintara abaissa son visage, manifestant son incompréhension, et nous répondîmes que non. Le prince s'enfonça de plus belle dans l'obscurité.

— Et ici ?

Je ne percevais rien, vraiment. Ma réponse fut négative comme celle de ma sœur. Shnar posa doucement ses mains sur nos épaules et nous entraîna encore plus loin dans le tunnel.

— Peut-être ici ?

Je décelais maintenant une force étrangère. L'atmosphère ne semblait pas pareille comme ailleurs. Était-ce une odeur, un froid plus intense, de l'humidité ? Impossible à dire. Seulement quelque chose de… différent. J'avançai de trois pas et ma vision s'embrouilla. Un énorme tourbillon bleu, animé d'une énergie glaciale avec des étincelles blanches prisonnières de son mouvement, tournoyait devant mes yeux. Mes oreilles s'emplirent de voix plaintives et de cris. Troublée par ces images, je reculai et je percutai ma sœur, qui tomba à la renverse.

— On dirait que vous avez perçu quelque chose, jeune Alégracia ?

— Oui, monsieur.

Je pensais à la toile étrange que Mosarie avait peinte peu avant notre départ. Cette vision en était la parfaite représentation.

— J'ai vu un grand tourbillon bleu et j'ai entendu des cris affreux.

Shnar semblait ravi de la description.

— Nous avons trouvé ce que nous cherchions, dit-il avec un sourire triomphant. Nous pouvons maintenant rentrer.

Le prince tendit la main à Sintara pour l'aider à se relever, puis nous prîmes le chemin du retour.

À peine avions-nous franchi deux intersections que Shnar nous barra la route de son bras en chuchotant :

— Silence ! Il semblerait que nous ayons de la visite…

Je me figeai et tentai de percevoir le son qui avait perturbé le prince. Durant les premières secondes, les couloirs me parurent déserts, mais peu à peu, je distinguai des pas qui se rapprochaient.

— Bimosar ? lança Shnar dans les profondeurs de la galerie. Est-ce vous ?

Il n'y eut aucune réponse.

— Identifiez-vous ! cracha le prince. Faites-le maintenant ou vous serez châtié !

Nous n'entendions les pas qu'en faible écho, à la même fréquence que le tic-tac d'une vieille horloge. Shnar n'avançait plus, il attendait patiemment que l'inconnu sorte de l'ombre.

Les bruits devinrent plus distinctifs. Presque rien ne nous séparait

plus du mystérieux visiteur, chacun de ses pas devenait plus fort que le précédent. Il finit par s'immobiliser, et les mines retrouvèrent leur silence de mort.

— Je le demande pour la dernière fois ! cria Shnar d'un ton assuré. Soit vous vous identifiez, soit vous mourez !

L'inconnu répondit enfin d'une voix profonde et ferme.

— Nos chemins ne se croisent pas tous les jours, vilain Shnar. Comment se portent les affaires ?

— Je dois rêver ! s'écria Shnar. Je te reconnais. Comment as-tu réussi à te rendre jusqu'à moi sans te faire remarquer ?

Nous vîmes alors naître une lumière multicolore à l'endroit où l'inconnu se tenait. Au début, ce n'était qu'un petit halo. Cependant, cette luminosité s'intensifia pour envelopper l'homme d'un feu violacé qui se consumait avec ardeur. Elle se reflétait sur la pierre du tunnel et donnait naissance à une horde de lucioles flamboyantes. La silhouette élancée et mince de l'homme prenait forme sous les flammes. Il était vêtu d'une cape cendrée qui recouvrait une armure discrète faite d'un métal qui réfléchissait la lumière comme un miroir. Son visage demeurait plongé dans l'ombre, sous un épais capuchon noir.

L'homme ouvrit les paupières et ses yeux brillants percèrent l'obscurité. Les nombreuses couleurs de ses pupilles étincelaient sous les flammes ardentes dégagées par sa peau. Il tendit les bras et deux énormes ailes vaporeuses, aux nuances vives, poussèrent dans son dos et se déplièrent comme celles d'un papillon qui sort de son cocon. La pointe des rémiges alla caresser la surface pierreuse du tunnel.

— L'Ange Arc-en-Ciel, ricana Shnar devant ce spectacle pourtant émouvant. Je t'avais reconnu. Que me vaut l'honneur de ta présence ?

Quand l'homme aux allures angéliques parla, le feu qui l'enveloppait mourut, mais ses ailes multicolores demeurèrent en place. Ses yeux continuèrent de scintiller.

— Les xayiris m'ont prévenu que tu avais mis la main sur deux kajuvâres. Ce doit être celles qui sont avec toi.

— Les xayiris, grogna le prince. J'aurais dû me douter qu'ils m'espionnaient.

— Sois sage maintenant. Laisse venir les filles à moi.

— Te les laisser ? dit le prince hilare. Mais pour qui te prends-tu pour me donner des ordres ?

L'homme ailé porta sa main à sa ceinture et tira à moitié son épée brûlante d'énergie blanche.

— Pour un combattant au service de la Lumière, tu le sais bien. Maintenant, libère ces démones ou bats-toi.

Devant cette menace, Shnar repoussa sa cape par derrière. Il dégaina sa rapière noire et la pointa vers son adversaire en le

provoquant :

— Oseras-tu enfin te mesurer à moi ?

L'Ange Arc-en-Ciel se rua vers Shnar en brandissant son épée qui laissait une traînée d'énergie miroitante dans son sillage. Ses ailes déployées au maximum touchaient les deux côtés du passage. Il tenta un premier coup, mais le prince le bloqua avec sa rapière. Shnar répliqua en pourfendant l'air trois fois. L'ange esquiva les coups miraculeusement. En pivotant, il fouetta Shnar avec une de ses ailes. Le coup fut si brutal qu'il propulsa le prince contre le mur. Il en échappa son arme. L'ange maintint son aile contre le dos de son ennemi et pressa plus fort pour maximiser la douleur. Il tourna ensuite son regard vers nous et il s'écria :

— Cet homme est dangereux ! Partez d'ici au plus vite, gagnez l'extérieur ! Je vous conduirai dans un endroit sûr.

Je voulus suivre son conseil, mais Sintara montra de la résistance.

— Pars si tu veux, moi, je reste, me lança-t-elle en me jetant un regard plein d'agressivité.

Avant que je ne puisse lui répondre, Shnar parvint à se libérer de la prise de l'ange. Il roula sur le sol, agrippa son arme et repartit à l'assaut. Nous assistâmes à un échange de coups ahurissant, portés par deux combattants aussi rapides que l'éclair. Shnar rugissait comme un lion pendant que l'ange gardait sa concentration pour bloquer les attaques. Il esquiva une dizaine de coups pour n'en porter qu'un seul, aussi dévastateur que précis, qui fit encore une fois voler Shnar contre le mur.

L'Ange Arc-en-Ciel réitéra son ordre :

— Fuyez immédiatement ! Je ne pourrai pas retenir Shnar éternellement !

J'invitai à nouveau ma sœur à me suivre. Elle recula d'un pas en guise de réponse.

— Je t'ai dit que je resterais avec Shnar.

— Je t'en supplie, Sin ! Nous devons faire confiance à cet ange !

— Rien ne me fera changer d'avis. Ton ange sera bientôt vaincu…

Ébahie par sa réponse, je déguerpis à toute allure au creux des ténèbres. Les sons de la bataille reprirent durant ma course, faisant retentir autant de percussions de fer que de cris de douleur dans les couloirs. Je voulus regagner l'échelle qui menait au niveau supérieur, mais je me perdis dans le labyrinthe des mines. Je m'y enfonçai si profondément que la bataille en devint inaudible.

Je n'entendais plus rien du tout…

L'ambiance de la caverne s'était faite étrangement calme. Exténuée, je me laissai choir pour réfléchir. Je devais sortir de cet endroit. Les tunnels ne menaient nulle part.

Soudain, je perçus les pas de quelqu'un qui s'approchait. Je bondis

sur mes pieds et je me collai au mur, hésitant entre prendre la fuite ou me dévoiler. Ce pouvait être Sintara, Shnar ou l'Ange Arc-en-Ciel. Une cape battait dans l'air et des bottes foulaient le sol rocailleux. Une ombre émergea du couloir et se jeta sur moi. J'entrevis ses yeux reluisants, pleins de couleurs vives. C'était l'ange, à nouveau dépourvu d'ailes.

— Je te trouve enfin, me dit-il avec un soupir de soulagement. Tu vas venir avec moi. Nous devons partir, sinon Shnar nous rattrapera.

À peine eut-il prononcé ces mots qu'il me hissa sur son épaule et m'emporta dans le noir, où il se déplaçait sans difficulté apparente.

— Où est ma sœur ?

— Elle s'est rangée du côté de Shnar. J'ai dû abandonner parce qu'elle s'est mêlée au combat. Elle ne viendra pas avec nous.

— Je ne veux pas laisser ma sœur avec Shnar ! Laissez-moi, je vais aller la chercher !

— Pas question, c'est trop risqué. Ta sœur n'est plus elle-même. Si tu la rejoins, elle te fera du mal. Je regrette de te l'apprendre ainsi, mais le sang qui coule dans vos veines est celui des démons. Vous deviendriez un danger pour moi et mes alliés, entre les mains d'un homme comme Shnar.

— Vous me faites peur. Pourquoi dites-vous de telles choses ?

L'homme grimpa dans l'échelle d'une seule main, en me serrant contre sa poitrine. La chaleur de son corps réchauffait ma peau gelée. Malgré ses paroles, je me sentais en sécurité dans ses bras.

Je voyais à peine à quoi ressemblait mon sauveur à cause de son capuchon. Toutefois, durant sa course, j'avais pu contempler et même toucher le bas de son visage du bout des doigts. Il avait une peau lisse, imberbe.

Une fois au niveau supérieur, l'homme fila de plus belle dans les corridors des mines pour enfin atteindre la clarté du jour. Le vent soufflait toujours aussi fort et aucun travailleur n'occupait le chantier. L'Ange Arc-en-Ciel s'arrêta alors et me déposa :

— Nous allons nous rendre ensemble vers le nord-est pour gagner la ville de Pur-Dufonio. Une fois là-bas, je te conduirai dans un endroit sûr.

Il regarda rapidement par derrière.

— Dépêchons-nous !

Il se mit alors à courir pour sortir de la vallée. Quant à moi, je voulus le suivre, mais je perdis pied et je tombai face contre terre. Quelqu'un m'agrippa par les cheveux. Je sentis aussitôt la froideur d'une lame appuyée contre ma gorge. Ma panique devint si intense que je ne pouvais plus respirer. Lorsque l'ange me vit, il cria :

— Bimosar, lâche cette fille !

— Jamais ! hurla mon agresseur. Cette kajuvâre est à nous et elle

doit servir notre cause. Je préfère de loin la tuer que de la voir s'enfuir avec toi.

Bimosar tenta de m'enfoncer son couteau dans la gorge, mais la lame ne fit qu'écorcher ma peau coriace. Dans un éclair de fumée rougeoyante, l'ange déploya à nouveau ses ailes multicolores. Il dégaina sa longue épée pour bondir sur Bimosar avec la férocité du tigre. Mon agresseur me poussa au sol et il tira lui aussi son arme du fourreau pour se défendre contre l'homme ailé.

— Sauve-toi dans les bois, va au nord à Pur-Dufonio. Je t'y rejoindrai près de la fontaine. Pars *maintenant* ! me cria mon protecteur pendant qu'il croisait le fer avec son ennemi.

Ils s'affrontaient avec une énergie alimentée par une rage surnaturelle. Bimosar frappait durement. L'Ange Arc-en-Ciel repliait ses ailes sur lui pour bloquer les coups. Quant à moi, je ne voulus pas assister à une telle scène pour une deuxième fois ; je plongeai craintivement dans la forêt dans la direction indiquée par l'homme ailé. Je courus si vite et pendant si longtemps que personne n'aurait pu me rattraper, qu'il fût ami ou ennemi.

Chapitre V

Daneruké

Ma course dans les bois dura plusieurs heures. Je bondissais entre les pierres et les arbustes et ne m'arrêtais que pour reprendre mon souffle. Je ne prenais même pas le temps d'écarter la végétation, fonçant tête baissée avec la vitesse d'une proie pourchassée par un prédateur. Si un mur s'était dressé sur mon chemin, je l'aurais défoncé sans réfléchir.

L'Ange Arc-en-Ciel, Shnar, Bimosar et Sintara se trouvaient maintenant loin derrière. À mon départ, le soleil brillait au zénith et là, il laissait lentement place à la nuit. Je n'avais cessé de pousser vers le nord pendant tout ce temps. Je suivais les conseils de l'ange, le seul être au monde qui m'apparaissait dorénavant digne de confiance.

L'obscurité vespérale tomba et la chaleur du jour se dissipa, aspirée, semblait-il, par la lune qui montait. Mon souffle se condensait dans l'air et la brise en dissipait la fumée. Je pris alors conscience de toute la distance que j'avais parcourue. Je fermai les yeux et je laissai l'environnement m'envahir de ses murmures. J'entendais les feuilles s'agiter au gré du vent, des insectes qui volaient dans l'herbe et deux ou trois oiseaux nocturnes qui hululaient. Il aurait été impossible de me sentir davantage abandonnée et vulnérable au cœur de cette contrée sauvage.

Affamée, je continuai tout de même à marcher. Plus j'avançais, plus le bois s'éclaircissait, et bientôt il n'y eut autour de moi que des arbres immenses qui poussaient dans une terre sabloneuse.

Je butai sur une roche et perdis l'équilibre. Ma vision s'embrouilla sous l'effet d'une intense fatigue. Je devais me rendre à Pur-Dufonio, c'était mon unique objectif. Je fis un autre pas et mon pied se coinça dans un débris métallique et je tombai face contre terre. Il me fallut plusieurs secondes avant de trouver la force de bouger à nouveau.

Lorsque je parvins à me relever, je constatai que j'avais trébuché sur un plastron de fer rouillé qui recouvrait un squelette humain gisant au pied d'un arbre. Deux épines noires de la longueur d'un

javelot lui traversaient le torse. Je devais me trouver devant les restes d'un des nombreux aventuriers qui avaient exploré cette forêt, comme Shnar me l'avait raconté.

Même si ce tas d'os avait une allure macabre, il ne m'effrayait guère. Au contraire, je crus ressentir une certaine compassion pour le défunt ; il me donnait l'impression de se reposer paisiblement, à l'ombre de ce grand arbre, n'attendant que l'aurore pour se remettre à sa quête, l'accomplir et rentrer chez lui.

Je m'assis en face de lui, comme si nous étions en train de discuter, sans toutefois prononcer un mot. Je lui empruntai sa cape à moitié déchirée et je l'enroulai autour de moi pour me réchauffer. Je retirai également l'épée écorchée de son fourreau et la piquai dans le sol, devant moi, en laissant retomber le manche sur mon épaule. Je crus entendre le squelette me souhaiter bonne nuit.

Je serrai l'arme contre moi et je m'assoupis en poisition assise. Peu à peu, mes mains relâchèrent la lame. L'arme tomba et se brisa en cinq morceaux. Trois restèrent bien en vue, les deux autres furent recouvertes de feuilles mortes après un coup de vent.

• • •

J'émergeai d'un sommeil sans rêve qui ne m'avait pas du tout reposée. Je tremblais, transie de froid. Mes oreilles et le bout de mon nez étaient engourdis.

Le squelette était toujours à mes côtés, silencieux et serein.

Sans toucher aux morceaux de l'arme qui s'était brisée, je me relevai pour reprendre ma course à travers la forêt.

J'eus une pensée pour toutes les personnes qui avaient partagé ma vie ces derniers temps. L'image de mon libérateur, l'Ange Arc-en-Ciel, me vint à l'esprit en premier, suivie de celle de Mosarie, de Sintara, puis de Shnar, qui gâcha tout.

Si nous n'avions pas amené le prince chez nous, aucun des événements survenus au cours des jours précédents n'aurait eu lieu. Sintara et moi serions rentrées à la maison, seules, et Kakimi nous aurait fini par nous emmener avec lui. Cette éventualité était désormais irréalisable. Si je rebroussais chemin pour regagner la maison, Shnar me retrouverait rapidement. J'avais également perdu Sintara, car elle avait refusé de me suivre : elle avait choisi le prince.

Il ne me restait plus qu'à errer jusqu'à Pur-Dufonio, en espérant que l'ange allait m'y rejoindre.

Mon voyage dans les bois dura deux jours. Je me nourrissais des rares baies sauvages qui poussaient dans les arbustes. Le terrain montait et descendait sans cesse, comme si cette région n'était constituée que d'une longue série de collines. Après avoir tourné en

rond dans une vallée, je grimpai sur une paroi rocheuse pour observer l'horizon. Au sud, je ne vis que la forêt qui s'étendait à perte de vue. De l'autre côté, j'aperçus un sentier qui traversait les plaines à partir de l'est et qui bifurquait en arc jusqu'au nord. Je distinguai une file de roulottes qui y circulaient, et qui ressemblaient vaguement au véhicule de Kakimi. Il y en avait quatre en tout. Je voulus les rattraper pour leur demander de l'aide, mais je ne savais pas si j'allais trouver la force d'y parvenir. Un peu de nourriture et de chaleur auraient bien suffi à combler mes besoins.

Je dévalai la colline si vite que j'en perdis pied et je terminai ma descente en dégringolant. Je courus vers la route. Je m'écroulai en bordure du chemin et attendis le passage des véhicules.

Quatre chevaux brun clair tiraient la première voiture du convoi. Ils étaient dirigés par une cochère vêtue d'une chemise blanche et d'un pantalon noir qui recouvraient à moitié de longues bottes de cuir. Lorsqu'elle me vit, elle plaça la main en visière devant son front. Je m'avançai alors au centre de la voie. Elle ordonna à ses chevaux de faire halte et son fourgon s'arrêta, ainsi que tous ceux qui suivaient. La voix affolée d'un homme âgé retentit à l'arrière :

— Hé ! Mais qu'est-ce qui s'passe ? C'est déjà l'heure d'la pause ?

La cochère quitta son siège et répondit en criant :

— Il y a une enfant sur la route !

— Quoi ? Comment est-ce qu'est arrivée jusqu'ici ?

Il vint nous rejoindre. Le vieux était habillé d'un accoutrement vert foncé tacheté de marques noires et brunes. Son visage ridé paraissait sévère, il semblait d'humeur désagréable.

— Qu'est-ce que vous faites ici ma p'tite demoiselle ? Smilorana et Pur-Dufonio, c'est pas à la porte !

— Arcaporal, retournez à votre poste, je peux m'occuper moi-même de cette jeune fille.

— Mais vous allez en faire quoi, Pirie ? Z'allez tout de même pas la laisser sur le bord d'la route ?

— Je voulais d'abord lui demander son nom et d'où elle vient, mais vous êtes intervenu et je n'ai pas eu le temps de le faire !

La dame se retourna vers moi et me posa la question avec un faux sourire, mais un sourire quand même.

— Je suis Alégracia, répondis-je la tête baissée à cause de la gêne. J'habitais une maisonnette au sud, près de la mer, mais ma mère m'a abandonnée. Elle a pris un bateau au port de Smilorana pour se rendre au Drakanitt.

— Ta mère t'a laissée toute seule ?

— Oui… mais elle n'y est pour rien. Il lui fallait partir un jour ou l'autre.

L'Arcaporal, qui écoutait la conversation, me lança :

— Prendre le bateau à Smilorana ? Mais y'a plus d'port à Smilorana. C'lui-là a dû fermer y'a cinq ans à cause d'une infestation de balbales dans le secteur. Ces bestioles bouffent la coque des bateaux. Aujourd'hui, le port le plus proche, c'est à Xatrona dans la Contrée-Bleue !

— S'il vous plaît, Arcaporal Smithen, retournez à votre poste.

Le vieil homme repartit en mâchant ses mots et la cochère me redonna aussitôt son attention.

— Où te rends-tu ainsi ?

— Je dois gagner Pur-Dufonio pour y retrouver quelqu'un.

— D'accord. Euh… Nous pouvons t'emmener là-bas, je suppose. Nous allons y présenter un spectacle. Ça sera bien plus facile que de marcher toute cette distance, ne crois-tu pas ?

— Vous êtes vraiment gentille, lui répondis-je en souriant. Mais au fait, à quelle distance est-ce, Pur-Dufonio ?

— Nous arriverons demain en avant-midi. La nuit tombera bientôt, il nous faudra nous arrêter dans deux heures pour que les bêtes puissent se reposer. Nous reprendrons la route tôt demain matin, car le spectacle est en soirée et nous devrons monter la scène.

J'étais trop épuisée pour comprendre ce qu'elle me disait. Les mots se mélangeaient dans mon esprit.

— Dans quel fourgon puis-je monter ?

— Tu iras dans celui de Daneruké. Il aime bien les enfants. Je suis sûre qu'il va t'y accueillir avec plaisir.

La cochère me prit par la main et me conduisit jusqu'à la deuxième roulotte du convoi. Elles étaient toutes de grande dimension mais peu élevées. Faites de bois peinturé de rouge et de jaune, elles étaient posées sur des roues renforcées avec des armatures de fer. Chacune d'elles était tirée par quatre chevaux.

L'Arcaporal avait déjà repris sa place sur le siège du dernier véhicule. Trois hommes aux habits extravagants discutaient près de la troisième sans nous porter la moindre attention. La deuxième voiture était dirigée par un homme dans la cinquantaine, au front dégarni et dont les rares cheveux noirs étaient ramenés vers l'arrière. Sa carrure m'impressionnait ; ses muscles gonflés étaient très apparents sur ses bras découverts.

— Daneruké, cette jeune fille est perdue. Elle doit se rendre à Pur-Dufonio. Je lui ai offert de l'escorter jusque-là. Accepterais-tu de l'accueillir dans tes appartements pendant le voyage ?

— Avec plaisir, répondit Daneruké. Mais d'où sort-elle ? Elle n'a pas pu marcher jusqu'ici.

— Elle vient des Bois-Verts. C'est ce que j'ai pu comprendre de ses propos.

Il parut étonné. Je devais m'habituer à ce genre de réaction,

apparemment.

— Je vais appeler Samocure pour qu'il dirige la roulotte. Ça me permettra d'installer la petite à l'intérieur.

Daneruké passa la tête dans une ouverture et cria à son compagnon de venir le remplacer. Un garçon âgé de treize ou quatorze ans vint s'asseoir sur le siège du cocher.

— Samocure, nous allons escorter une invitée jusqu'à Pur-Dufonio. Tu m'aiderais si tu acceptais de diriger les chevaux.

— Mais, Daneruké, répondit-il sans trop bien comprendre, il n'y a que deux lits à l'intérieur.

— Je lui prêterai le mien, à moins bien sûr que tu acceptes de céder le tien.

— Ton lit fera l'affaire. J'ai tellement travaillé pour mériter cette place que je compte la garder ! Et il me faut être en pleine forme pour le spectacle de demain.

Daneruké cria à Pirie de reprendre la route, puis il me fit entrer dans sa roulotte par la porte de côté. Vue de l'extérieur, elle ressemblait à une vieille boîte décrépite, mais de l'intérieur, c'était bien différent. La vaste et unique pièce qui la composait était meublée de quatre fauteuils qui reposaient sur un grand tapis multicolore. Deux tables en coin côtoyaient deux lits superposés ainsi que trois armoires en bois. Une série de fenêtres s'étendaient le long des murs longs, et leurs rideaux bleu clair s'agitaient à cause des inégalités du chemin. Le plancher craquait sous nos pas et le plafond n'était pas très haut. D'ailleurs, les cheveux de Daneruké le frôlaient presque.

— Vous faites des spectacles ? lui demandai-je par curiosité.

— Oui ! Le jeune Samocure et moi présenterons un numéro à Pur-Dufonio. C'est un jeu de danse rapide exécuté sur les airs des musiciens de la troupe. Vous pourrez rester pour nous voir, si vous le désirez.

— J'adorerais ! Je danse, moi aussi, vous savez, mais seulement sous le chant des oiseaux.

— Le chant des oiseaux ? Voilà un air original. J'aimerais vous voir à l'œuvre !

— Je n'ai jamais eu de vrais spectateurs. Je danse toujours seule dans la nature, pour me détendre.

Daneruké m'invita à m'asseoir sur un fauteuil.

— Vous êtes transie ! Laissez-moi vous préparer une boisson chaude.

Il alla choisir certains ingrédients dans son armoire et il les mélangea avec de l'eau qu'il avait fait chauffer sur la flamme d'un vieux brûleur à l'huile. Daneruké m'offrit enfin le liquide dans un bol blanc et, après avoir soufflé dessus, j'en avalai une bonne gorgée. Cette boisson brunâtre avait un goût sucré, elle me réveillait l'esprit.

J'en pris aussitôt une autre gorgée, puis une autre…

— Vous semblez apprécier mon chocolat chaud ! s'exclama-t-il en riant. C'est une vieille recette qu'on connaît très peu par ici, car les ingrédients ne se trouvent que dans les jungles tropicales du Drakanitt. Je dois les acheter à un prix fou !

— Mais c'est si bon !

— Je sais ! Je sais !

Daneruké reprit un air sérieux et il plongea ses yeux brun foncé dans les miens.

— Dites-moi, pourquoi étiez-vous toute seule tout à l'heure, sur le bord de la route ? Pirie m'a dit que vous arriviez des Bois-Verts. Pourtant, on dit que ces forêts sont vierges… que personne ne réside en ces lieux. Nombreuses sont les légendes sur cette province.

— J'habitais dans une maison sur le bord de la mer, avec ma mère Mosarie et ma sœur Sintara. Notre mère nous a quittées en nous laissant entre les mains de Shnar, mais je me suis enfuie de son domaine.

— Shnar ? *Le* Shnar ? Le prince d'Holbus ?

— Il m'a dit qu'il était le fils d'Izmalt.

— Bizarre. Le roi ne cesse de répéter que Shnar se trouve au Drakanitt, en mission diplomatique. Que pouvait bien faire le prince dans les Bois-Verts ?

— Il veut retrouver un objet qu'il recherche depuis bien des années. C'est le Serpent d'Argent. Il est enfoui sous la terre et il dégage une magie si puissante que même les détecteurs ne lui résistent pas. Ils se brisent.

— Oh là ! Vous m'apprenez des choses bien étranges, petite… petite… Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Alégracia.

— Moi, je me nomme Daneruké Lorcana. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

Il s'assit en face de moi et nous discutâmes longuement de mes origines, de la raison pour laquelle j'étais restée si longtemps isolée du monde et de pourquoi ma mère avait émigré au Drakanitt. Je lui parlai également de l'expédition que nous avions faite, Sintara et moi. Puis, je lui racontai notre séjour chez le prince Shnar et comment l'Ange Arc-en-Ciel était venu pour nous sauver.

— Tout cela a des allures de conte de fées, Alégracia. Mais dans les circonstances actuelles, il vous serait bien inutile de me raconter n'importe quoi. Cet Ange Arc-en-Ciel qui vous a délivrée, il veut vous rejoindre à Pur-Dufonio ?

— C'est ce qu'il m'a crié avant que je parte en courant. Il a mentionné une fontaine.

— Il parlait sans doute de celle sculptée par Ray Demeville. Tout

cela m'intrigue. Lorsque vous y serez réunis, j'aimerais bien que vous me présentiez votre ami.

— Bien sûr, mais je le connais bien peu. Je ne lui fais confiance que parce que… parce que…

— Parce que vous n'aviez personne d'autre à vos côtés.

Je n'avais pas osé le dire.

— Désolé, ajouta-t-il. Je ne voulais pas être rude.

— Ce n'est pas grave. Et vous, monsieur, avez-vous déjà entendu parler d'un ange comme celui-là ?

— Oui et non. Il existe bel et bien une légende sur un ange aux ailes rayonnant de nuances multicolores. On croit qu'il s'est associé aux rebelles des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Sa présence au sud serait logique. Vois-tu, si le Serpent d'Argent est une arme aux pouvoirs démesurés et si Shnar veut mettre la main dessus, c'est probablement parce qu'il espère l'utiliser contre les rebelles.

— Qui sont-ils, au juste ?

— Il s'agirait d'un groupe de gens qui s'opposent au pouvoir du roi Izmalt. Ils agissent en secret, en se mêlant à la population dans le but d'acquérir de l'information.

« Leur chef serait un devin qui aurait prédit que le roi Izmalt se préparait à détruire le Continent-Coloré. Malheureusement pour leurs affaires, les rebelles ignorent comment le roi compte s'y prendre pour accomplir un tel dessein, ni quelles sont ses motivations réelles. Pour l'instant, ils chercheraient à prouver au peuple qu'Izmalt n'est pas aussi bon qu'il le laisse paraître. Ils veulent aussi trouver la vérité derrière cette vision de destruction. Mettre à jour son plan, quoi.

— Est-ce que le Serpent d'Argent a quelque chose à voir avec ça ?

— Je commence à croire que oui ! Il est anormal que le roi Izmalt s'intéresse autant à cette relique, d'autant plus qu'il la cherche en cachette depuis presque quatre ans, comme tu me l'as précisé. Si l'Ange Arc-en-Ciel collabore vraiment avec la rébellion, il voudra sans doute t'interroger à propos du prince, de ses activités secrètes.

— Et vous, monsieur Daneruké, de quel côté êtes-vous ?

— À vrai dire, j'ai toujours eu de grands doutes quant à la famille royale. Faisant partie d'une troupe de spectacle qui voyage à travers tout le Continent-Coloré, j'en ai entendu de tous les genres. Ces rumeurs de rébellion et de corruption monarchique me sont familières. On en entend un nouveau chapitre à chaque coin de rue.

Daneruké cessa de parler pour prendre une gorgée. Il reprit ensuite son discours :

— Le roi Izmalt et son fils Shnar ne m'inspirent aucune confiance, et vos dires viennent confirmer mes doutes. On prépare quelque chose, de toute évidence, mais impossible de savoir de quoi il s'agit. Après tout, qu'est-ce qu'un roi aimé voudrait de plus ?

Un grand mystère enveloppait toute cette histoire et je craignais d'y être impliquée. Un roi corrompu qui désirait détruire le Continent, des rebelles qui cherchaient des preuves, le Serpent d'Argent… Tant de choses si complexes pour une fille de douze ans, seule au monde. La simplicité était ce que j'appréciais le plus de ma vie paisible près de la mer. Je me levais le matin sans jamais me poser la moindre question au sujet du déroulement de ma journée. Désormais, mon avenir devenait de plus en plus inquiétant. Qu'allais-je faire une fois rendue à Pur-Dufonio ? Si j'y trouvais l'Ange Arc-en-Ciel, quel traitement me réserverait-il ? Où m'emmènerait-il ?

Pendant que ces questions se bousculaient dans mon esprit, le convoi ralentit et les fourgons s'écartèrent de la route avant de s'immobiliser.

— Ce sera bientôt l'heure de nous coucher. Je vous prête mon lit pour cette nuit. C'est celui du bas. Samocure a celui du dessus.

— Où allez-vous dormir, monsieur Daneruké ?

— Daneruké seulement, pas de *monsieur*, s'il te plaît. Et on peut se tutoyer. Moi, je passerai la nuit sur le fauteuil.

La porte s'ouvrit et Samocure entra pour avertir son maître :

— Les chevaux sont débridés et Okliarre veut vous parler, à toi et à Pirie. C'est au sujet de la fille.

— Qui est Okliarre ? demandai-je à Daneruké.

— C'est notre chef et agent. D'où le nom de notre groupe : la Troupe d'Okliarre. Reste un moment avec Samocure, je vais voir ce qu'il me veut.

Daneruké sortit et il se dirigea vers l'avant-dernière roulotte. Pendant ce temps, Samocure avait déjà grimpé dans son lit. Les yeux fermés, il gronda :

— J'espère que tu ne ronfles pas, j'ai horreur des gens qui ronflent.

Je n'osai même pas lui répondre. Jusqu'à présent, il ne m'avait adressé la parole que pour me faire comprendre que je n'étais pas la bienvenue.

— Alors, tu vas faire un spectacle avec Daneruké demain ? demandai-je poliment.

— Oui ! Et pour ça, je dois me reposer. Donc, tais-toi et laisse-moi dormir.

Quelle arrogance ! C'était la première fois que je rencontrais un garçon de mon âge et il me détestait déjà.

Je sortis prendre une bonne bouffée d'air.

Daneruké ne se trouvait pas bien loin. Il était accompagné de Pirie et d'un homme qui avait les cheveux blonds, attachés en queue de cheval. Ce devait être Okliarre.

Un petit homme trapu au visage caché sous une barbe blanche vint les rejoindre. Ses jambes étaient si courtes qu'il marchait en se

dandinant. Ils discutèrent un bon moment, tous les quatre. Finalement, ils retournèrent tous dans leurs fourgons respectifs. J'attendis Daneruké devant la porte du sien.

— Tu n'es pas encore couchée ? me dit-il en me voyant.

— Non. Qui est le petit bonhomme barbu ?

— Ah, lui ? C'est Bulgaboom, notre chef artificier. Il est responsable des effets pyrotechniques durant nos spectacles. C'est un passionné en la matière, je dirais même qu'il est le meilleur. Malheureusement, il éprouve certaines difficultés à communiquer.

— Quelles sortes de difficultés ?

— Eh bien, son travail, c'est la fabrication d'explosifs, et cette tâche vient avec des risques. Il y a quelques années, il s'amusait à inventer de nouvelles poudres, mais une de ses expériences lui a explosé en plein visage et l'a intoxiqué. Bulgaboom a failli mourir. Il s'en est miraculeusement tiré… avec quelques séquelles. Depuis ce jour, il ne sait plus que rire, crier et prononcer le nom de la substance qui l'a rendu ainsi, de la *bulgaboom*. Avec le temps, c'est ironiquement devenu son surnom.

— Que c'est triste pour lui.

— Oui, mais pour nous, c'est presque une bénédiction. Ce qui sortait de sa bouche, à l'époque, n'avait guère plus de sens que ce qu'il réussit à articuler aujourd'hui. Il est bien gentil, ce Bulgaboom, mais il a toujours été un peu fou !

Daneruké rit un peu, puis nous rentrâmes.

— C'est l'heure de dormir maintenant…

Il alla s'asseoir dans son fauteuil et ferma les yeux. Sans dire un mot de plus, il s'enfonça paisiblement dans le sommeil.

• • •

Le lendemain, je fus réveillée par les secousses de la roulotte. J'avais de la difficulté à ouvrir les yeux. Les muscles de mon corps étaient encore tendus à la suite de ma pénible escapade dans les bois. Je décidai alors de rester allongée et je rabattis les couvertures par-dessus ma tête.

Quelques heures ont dû passer. Cette couche était confortable et le fait d'être entourée de gens accueillants m'aidait à rester calme. Je cessai de penser aux événements des derniers jours, préférant perdre mon temps à regarder le mur de bois ; je distinguais de petits visages imaginaires dans les motifs qui ornaient les planches.

— Vous devriez vous lever, jeune Alégracia, m'annonça Daneruké, déjà habillé et coiffé. Nous venons d'entrer dans la ville de Pur-Dufonio.

Je sautai hors du lit et je me précipitai à la fenêtre. Le ciel était

dégagé, la journée s'annonçait superbe.

Des maisons en bois et d'autres en pierres défilaient devant mes yeux sous une pluie de feuilles multicolores. Notre fourgon roulait sur un pavé couleur pastel qui menait au centre-ville de Pur-Dufonio, là où les maisons, aux allures vieillottes, se dressaient davantage en hauteur.

Devant nous, se tenait une somptueuse fontaine de granit, d'où coulait une eau pure comme le cristal. Deux statues gigantesques s'élevaient juste au-dessus du bassin, l'une noire et l'autre d'un blanc éclatant.

La noire représentait une créature humanoïde au corps effilé dont on avait accentué le relief des muscles. Sa bouche, ouverte pour hurler, montrait une série de dents acérées. Sur le front, elle avait un troisième œil à la pupille étirée comme celle d'un reptile. Ses jambes avaient deux articulations plutôt qu'une seule et ses longs cheveux semblaient virevolter dans les airs.

Quant à la statue blanche, elle avait la forme d'un homme en armure lourde dont le bas du visage était voilé. Il portait de majestueuses ailes à son dos. Elles étaient si grandes qu'elles cachaient complètement la scène sous certains angles. Cet être angélique agrippait le personnage noir par la gorge et s'apprêtait à lui enfoncer son épée dans le cœur.

Des blessures bien apparentes étaient sculptées sur chacun des deux combattants et laissaient ainsi croire que leur lutte avait été acharnée.

La caravane fit halte devant cette fontaine. Nous descendîmes.

— Tous les chemins de Pur-Dufonio mènent à cette fontaine. C'est une pure merveille, m'avoua Daneruké.

Je lui demandai de m'en apprendre plus sur cette œuvre. Le danseur fut ravi de voir que je m'y intéressais.

— Ces statues représentent Zarakis et Athore, un ange et un démon, qui se sont livrés un rude combat, exactement en ces lieux, il y a de cela plus d'un siècle. Regarde sur la base de la fontaine. Il y est inscrit le nom de la ville : *Pur-Dufonio*. Dans le dialecte angélique, ça signifie : « Le mal chassé ». L'ange Zarakis a gagné, lorsqu'il a enfoncé son épée de Lumière dans le cœur du démon Athore.

Daneruké examina autour de lui.

— C'est sans doute ici que ton ami voulait te rejoindre. Il ne semble pas être au rendez-vous, mais il est encore tôt.

Okliarre vint s'adresser à Daneruké d'un air pressé :

— Je dois aller rencontrer la duchesse pour obtenir sa signature. Bulgaboom et Smithen s'apprêtent à monter la scène. Ils en auront pour plus d'une heure et demie. Essaie donc de trouver la personne que cette fillette cherche, en attendant.

Il disparut immédiatement dans une des ruelles. Daneruké reprit la discussion avec calme, ignorant l'intervention de son patron :

— Décris-moi un peu cet Ange Arc-en-Ciel… Je parle de son visage.

— Je ne l'ai pas vu clairement, il le cachait sous un capuchon noir. Mais ses yeux brillaient de toutes les couleurs ! J'ai touché ses joues, il avait une peau lisse, sans barbe. Lorsqu'il se battait, il déployait de grandes ailes vaporeuses aux teintes multicolores.

— Quelle chance tu as ! Très peu de gens ont le privilège d'admirer un ange à l'œuvre au cours de leur vie. C'est dommage qu'il ne soit pas encore arrivé.

— Il a peut-être eu des ennuis ?

— C'est possible. Les Bois-Verts sont pleins de mauvaises surprises.

Le danseur s'arrêta un moment pour réfléchir. Il m'observa, de la tête aux pieds.

— Mais je crois, jeune fille, qu'il serait bon de nous informer sur les affirmations de ton ami avant de lui donner ta confiance. Souviens-toi : il t'a avoué que du sang de démon coulait dans tes veines.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu ne ressembles pas à un démon. Je connais quelqu'un qui habite Pur-Dufonio. Son nom est Copico Artis'Téming. Il est le descendant d'une importante lignée de chasseurs de démons, réputée à travers tout le Continent-Coloré.

« Copico a cessé de voyager à cause de son âge vénérable, mais je sais qu'il possède une bibliothèque débordante d'informations que ses ancêtres ont rassemblées tout au long de leur vie. Nous pourrions lui rendre une petite visite pendant que Smithen et Bulgaboom montent la scène. Qu'est-ce que tu en dis ? »

J'acceptai l'offre. Je jugeai que de mettre de l'ordre dans mes idées me ferait le plus grand bien. Daneruké m'escorta dans les ruelles illuminées par un chaud soleil. Il frappa à la porte d'une bâtisse ancienne. Un vieil homme vêtu de blanc vint répondre. Sa peau ridée révélait toute la vérité sur son âge. Son regard, noir et profond, ressemblait à l'intérieur d'un puits.

— Bonjour, monsieur et mademoiselle, dit-il en souriant. Nul besoin de frapper pour entrer, car la boutique est ouverte.

— Vous êtes bien Copico Artis'Téming ? demanda Daneruké, incertain.

— Oui ! C'est indiqué juste là, sur l'enseigne.

Il montra du doigt un écriteau où les mots « Souvenirs, Copico Artis'Téming » apparaissaient gravés en relief.

— Souvenirs ? N'étiez-vous pas un chercheur qui étudiait les démons et les anges ?

— En effet, telle était mon occupation principale, il y a quelques

années. Mais les affaires roulaient plutôt mal. Les gens qui visitent cette ville sont davantage des touristes ignares que des érudits en quête de savoir. On préfère m'acheter des poupées à l'effigie de Zarakis le Solarius que de me questionner sur les forces qui maintiennent l'équilibre de notre monde. J'ai donc suivi la demande générale en transformant mon antre de recherche en boutique de souvenirs. Vous êtes arrivés au bon moment, car j'ai une promotion intéressante cette semaine. Si vous vous procurez une figurine d'Athore, vous en recevrez une deuxième gratuitement.

— Je ne suis pas ici pour des poupées. Cette jeune fille et moi aimerions vous poser de *vraies* questions, car je sais que vous êtes un connaisseur en matière de démons et d'anges. Il n'y a qu'un membre de la famille Artis'Téming qui puisse nous aider.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda Copico en se frottant le menton. Votre visage m'est familier.

— Je suis Daneruké Lorcana et voici ma protégée, Alégracia.

— Daneruké ? Ce nom me dit quelque chose… N'étiez-vous pas un de mes étudiants à l'Académie de Guerre de la Vallée-Rouge, dans les années qui ont précédé la Grande Libération ?

— Vous étiez mon professeur de neuvième année. Vos conseils m'ont sauvé la vie à maintes reprises durant les marches contre la Contrée-Bleue.

— Je me souviens effectivement de vous, Lorcana. Oui, oui. Et si mes souvenirs sont bons, vous étiez un vrai prodige dans le domaine des danses magiques. Toutes les bouches criaient que Daneruké était le plus vif, le plus rapide. De la même trempe que le jeune Moveïf. Personne n'osait se mesurer à vous durant les entraînements. Vous avez obtenu votre diplôme en onzième année plutôt qu'en douzième et vous avez participé à la Grande Libération avant tout le monde, en laissant derrière vous des centaines d'envieux. N'êtes-vous pas toujours dans les forces militaires de la Vallée-Rouge ?

— Heureusement, non. Lorsque la paix est revenue entre les deux provinces, je me suis retiré pour embrasser la vie d'artiste. Quand j'étais petit, mon plus grand rêve était de voir le monde. L'armée m'a permis de voyager, mais aujourd'hui, avec ma troupe de troubadours, c'est encore mieux. Je préfère ne plus avoir à blesser qui que ce soit.

— Vous êtes un homme sage, Lorcana. Puisque vous étiez l'un de mes meilleurs élèves, je vous laisserai consulter les ouvrages ancestraux de ma famille. Ma bibliothèque se trouve à la cave. Venez avec moi.

Nous suivîmes Copico dans sa boutique. Elle regorgeait de marchandises destinées aux touristes : des figurines à l'image de Zarakis et d'Athore, des livres de contes de fées, de même que des ailes artificielles pour déguiser les enfants comme leur idole.

— Je suis mal à l'aise de devoir me pervertir ainsi, bredouilla Copico. Il est désagréable d'utiliser un des événements qui a marqué notre ère pour remplir ses coffres.

Il nous guida derrière son bureau où un escalier menait à l'étage inférieur. L'odeur âpre du bois sec et de la poussière m'emplit les narines.

— J'aurais voulu que l'endroit soit plus propre pour les visiteurs, mais je ne descends que très rarement dans cette cave. Depuis que ma fille unique a quitté le toit familial, personne n'époussette plus mes vieux livres.

Le chercheur tira vers nous deux chaises qu'il plaça devant une grande table grinçante. Il nous apporta des boissons froides aromatisées aux herbes fraîches avant de nous demander :

— Alors, pour quelle raison êtes-vous venus consulter un membre du clan Artis'Téming ?

Pendant qu'il posait sa question, Copico plaça ses mains bien en évidence sur la table afin que nous puissions contempler la bague d'argent gravée des lettres *AT,* qu'il portait autour du majeur droit. Daneruké lui répondit :

— Nous aimerions avoir de l'information sur les démons.

— Il en existe des tas d'espèces. Laquelle, précisément ?

Daneruké me regarda pour que je réponde à la question. Je pris donc la parole :

— J'ai passé quelques jours chez des gens de la famille royale la semaine dernière avec Sintara, ma sœur jumelle. Si je me souviens bien, on nous appelait parfois « les kajuvâres ». J'ai également rencontré un homme avec de grandes ailes multicolores qui a dit que du sang de démon coulait dans mes veines.

Je profitai de l'occasion pour lui raconter les péripéties que j'avais vécues en compagnie du prince Shnar, aux mines. Copico me regarda d'un air sceptique.

— C'est l'espèce de démon la plus célèbre de la ville de Pur-Dufonio et l'une des plus répandues sur notre Continent. Athore a été le plus puissant d'entre tous. La seule différence physique qui le distinguait des autres membres de sa race était cet œil bleu, plaqué sur son front. Laissez-moi trouver mon livre, je pourrai vous en dire plus.

Copico fouilla dans sa bibliothèque et il en extirpa un ouvrage noir aux bordures renforcées d'argent. Après avoir feuilleté une dizaine de pages, il lut à voix haute :

— Les kajuvârs. Ces démons ont le corps d'un humanoïde moyen. Ils ont la peau noire et les yeux blancs et vitreux. Leurs cheveux argentés flottent constamment dans les airs, comme s'ils étaient soulevés par de violentes bourrasques.

« Ils font partie de la famille des démons métamorphiques, c'est-à-

dire qu'ils peuvent prendre l'aspect d'un humain ordinaire lorsqu'ils le désirent. Sous cette apparence, il est difficile de déterminer la vraie nature du démon.

« Ces créatures sont les plus purs représentants des Ténèbres dans notre monde. Sous leur forme de démon, leur agressivité et leur force surnaturelle sont inégalables. Leurs jambes aux articulations doubles leur permettent de courir à des vitesses phénoménales. À quatre pattes, ils peuvent surpasser n'importe quel étalon royal. À moins qu'ils ne prennent figure humaine, ces démons ne peuvent pas prononcer des mots compréhensibles. Leur vocabulaire ne se limite qu'à des rugissements bestiaux et à des sifflements stridents.

« Au combat, les kajuvârs sont des adversaires redoutables. Leur tactique favorite est l'offensive soutenue. Inépuisables, ils se ruent sans réfléchir sur leurs vis-à-vis en tentant de les achever le plus rapidement possible. Et c'est là leur point faible : ces créatures ont une peau très sensible. Un seul coup bien placé suffit pour les neutraliser, mais malheureusement, très peu de combattants survivent assez longtemps pour réussir un tel exploit. La plupart de ceux qui ont péri sous l'assaut d'un tel assaillant n'avaient même pas eu le temps de dégainer leur arme.

« Sous leur forme humaine, les kajuvârs essaient généralement d'agir comme des gens normaux et de se mêler à la population. Quelqu'un qui prend le temps d'en connaître un se rendra vite compte qu'il est d'un tempérament désagréable, voire excessivement agressif, et qu'il ne respecte rien ni personne, sauf peut-être ses semblables. Ces créatures n'en ont que pour leurs intérêts personnels.

« Il existe certains moyens de reconnaître un kajuvâr métamorphosé. Ceux-ci, bien qu'agiles et rapides en démons, paraissent plutôt lourdauds et lents en humains. Ils ont de la difficulté à lancer des objets et à manier les armes à projectiles comme la fronde et l'arc. Même l'entraînement n'arrive pas à combler cette lacune. Ils démontrent toutefois des capacités physiques surhumaines, surtout en ce qui concerne la force physique et la résistance. Leurs sens auditif et visuel sont dix fois plus développés que ceux d'un chat. »

Copico tourna une page pour continuer sa lecture.

— Il est possible pour les kajuvârs de s'accoupler avec un être humain. L'être qui naîtra d'une telle *osmose* sera appelé *deuxième-kajuvâr*, une personne à moitié humaine et à moitié démon. Durant sa prime jeunesse, il est presque impossible de différencier ce type d'hybride d'un humain normal. L'enfant pourra avoir un comportement agressif et égocentrique. À la puberté, sa force physique décuplera et il lui arrivera de se métamorphoser lorsqu'il vivra des émotions intenses de peur ou de colère. Il ne sera pas en possession de tous ses moyens sous sa forme de démon, mais il

apprendra bien vite à maîtriser cet aspect de lui-même.

« Si un deuxième-kajuvâr accomplit une *osmose* avec un autre humain, l'enfant sera un troisième-kajuvâr. Si, à sa maturité, ce dernier s'unit aussi à un humain, le nouveau-né sera un quatrième-kajuvâr, et ainsi de suite. À chaque génération, le sang de démon se dilue quelque peu, ainsi que les pouvoirs et l'agressivité. La plupart des onzième-kajuvârs ne vivent jamais de transformation en démon et ceux de la vingtième génération ne ressentent plus l'agressivité commune à leur race. »

Copico leva les yeux.

— Ces informations vous sont-elles suffisantes, jeune fille ?

— Ce que vous venez de décrire… correspond assez bien au portrait de ma sœur, j'en ai peur. Toutefois, je suis bien différente d'elle. Je ne veux pas être une kajuvâre !

— Donc, tu crois que ta sœur en est une ?

— Peut-être. Elle a la force, l'agressivité, l'égocentrisme et tout…

— Tu as le même sang que ta jumelle. Si elle est une kajuvâre, tu en es donc une, toi aussi… Je suis désolé.

— C'est impossible ! Je ne suis pas un démon !

— Non ? Et tes parents ? Que sont-ils ?

— Ma mère est la personne la plus pure qui existe sur cette Terre. Mon père est mort. Je ne l'ai jamais connu.

Copico observa Daneruké, un peu exaspéré.

— Et vous, Lorcana, qu'en pensez-vous ? Se pourrait-il que cette jeune fille soit une kajuvâre ?

— En fait, même si je n'ai jamais rencontré de démon durant ma vie, je peux vous assurer que cette jeune fille n'est pas une créature des Ténèbres.

— Bien. Dans ce cas, il n'existe que trois déductions logiques à cette énigme :

« Soit ni toi, ni Sintara n'êtes des kajuvâres. Ta sœur a simplement un caractère désagréable qui lui est propre. Les gens de la famille royale, ainsi que l'ange que tu as rencontré, se trompent à votre sujet. Vos parents sont des humains normaux et vous n'avez rien à craindre pour votre avenir.

« Peut-être aussi que Sintara est une kajuvâre, mais que toi, tu es purement humaine. Dans ce cas, ta sœur n'est pas vraiment ta sœur. Se pourrait-il que ce soit une enfant adoptée ? Ou que toi, tu le sois ? Ou qu'il s'agisse, en vérité, de ta demi-sœur ?

« Enfin, la dernière hypothèse, qui est peu probable mais quand même possible, serait que ta mère, qui croyait avoir rencontré un homme normal, se soit retrouvée liée à un démon à apparence humaine. Ta mère serait tombée enceinte de lui et elle aurait engendré des êtres mi-humains, mi-kajuvârs sans le savoir. Je le répète : c'est

peu probable, car les mères meurent quatre fois sur cinq durant un tel accouchement. Et des jumelles, ça ne pardonne pas. En considérant le fait qu'elle aurait survécu, Sintara et toi seriez bel et bien des démons, bien qu'au sang incomplet. Ta sœur réagit peut-être davantage que toi aux effets du sang noir, mais ta nature te rattrapera bientôt. Dans quelques années, ta force aura grandi ainsi que ta haine, et peut-être un jour te transformeras-tu complètement en monstre. »

Daneruké le coupa net :

— N'effrayez pas cette pauvre fille.

— Lorcana, je suis un homme de science et d'expérience. Les apparences sont toujours trompeuses dans ce domaine où malheureusement… rien n'est simple.

Je pris à nouveau la parole, avec difficulté :

— Si vous le voulez bien, j'aimerais que vous me parliez de l'ange qui m'a aidée il y a quelques jours.

— Pouvez-vous me le décrire ?

— Bien sûr. Il ressemblait beaucoup à un humain, mais une lumière miroitante brillait dans ses yeux. De grandes ailes vaporeuses et multicolores se sont formées sur son dos lorsqu'il s'est battu.

Copico fouilla dans son manuel, mais il ne parvint pas à trouver une race qui correspondît à ma description.

— Mon livre est très bien illustré. Si vous le voulez, vous pouvez le consulter vous-même et me dire si cet ange y est répertorié.

J'acceptai et le chercheur me tendit l'ouvrage. Sur chaque page, une créature était dessinée à l'encre colorée. À côté se trouvait une description complète. La plupart des anges représentés adoptaient des formes humanoïdes. Certains étaient grands, d'autres minuscules. Ils possédaient des couleurs et des apparences variées, mais avaient tous un élément en commun : une paire d'ailes.

Je m'arrêtai sur une image qui retint mon attention. Il s'agissait de six oiseaux, d'espèces et de couleurs distinctes. Ils apparaissaient avec les ailes déployées. Je connaissais parfaitement ces espèces, mais leurs couleurs ne correspondaient pas à celles d'oiseaux normaux. Il y avait une colombe rouge, un colibri orangé, une hirondelle jaune, un cardinal vert, un hibou bleu et un cygne violet. Le titre de cette page était : *Les xayiris*.

Copico remarqua mon intérêt.

— Vous connaissez les xayiris ? Ce sont les esprits protecteurs du Continent-Coloré. Chacun d'eux défend une des six valeurs fondamentales de leur ordre : la paix, la beauté, la liberté, la justice, la vie et l'amour. Infatigables, ils survolent constamment le continent et font appel à des combattants qui se mettent à l'œuvre lorsqu'une de ces valeurs est en danger. Mes ancêtres ont écrit que ces petits oiseaux, à l'apparence inoffensive, pouvaient se transformer en

gigantesques humanoïdes de glace en s'immergeant dans l'eau. Personne d'autre, dans toute l'histoire du Continent-Coloré, ne prétend avoir assisté à un tel spectacle.

La main de Daneruké se mit à trembler, comme si un frisson intense parcourait son corps. Il soupira et il ferma les yeux pendant que Copico parlait. Puis, après un moment d'immobilité, il reprit une posture droite et il continua d'écouter notre conversation.

— Je crois avoir aperçu des xayiris la semaine dernière, repris-je. C'était pendant que le prince Shnar m'avait sous sa garde. J'ai vu seulement deux d'entre eux : le cardinal vert et le colibri orangé. C'est peu après que l'ange dont je vous ai parlé est venu à ma rescousse. Ils forment peut-être une équipe ?

— Jeune fille, tu as rencontré les protecteurs de la liberté et de la vie. L'ange servait sans aucun doute ces xayiris, oui. Ils étaient là pour toi, pour le salut de la liberté et de la vie. C'est pourquoi ils t'ont séparée de cet homme.

— Vous voulez dire que Shnar voulait me tuer ?

— Non. Mais si Shnar t'avais appris à développer tes pouvoirs de démon, tu serais devenue un danger pour la population du Continent-Coloré…

— Ça suffit ! cria Daneruké. Cette fille n'est pas un démon, vous l'avez dit vous-même.

— J'ai spécifié que c'était peu probable, mais pas impossible. Des kajuvâres pourraient très bien intéresser des créatures comme des xayiris, et vous les avez.

— Vous la troublez avec vos histoires.

— Je vous ferai remarquer que c'est vous qui avez choisi de venir me consulter, Lorcana. Je ne cherche que la vérité. Cette fille n'est sûrement pas un démon, mais le doute persiste. Les hommes intelligents sont toujours dans le doute. Il n'y a que les idiots qui soient affirmatifs.

Daneruké inspira profondément et il reprit son discours de façon civilisée.

— Je suis désolé de m'être laissé emporter. Nous allons partir maintenant. Je crois qu'Alégracia en a assez entendu pour aujourd'hui. Acceptez ces quelques verdars pour le temps que vous avez consacré à notre cause.

Daneruké tendit à Copico une dizaine de piécettes ovales et vertes. Après l'avoir salué, nous partîmes.

— Si vous avez encore besoin d'informations, dit Copico, vous serez toujours les bienvenus dans mon antre du savoir.

• • •

— Je ne sais pas quoi te dire, Alégracia.

Daneruké avait l'air embarrassé. Nous étions assis sur les marches de sa remorque, en face de l'énorme fontaine du centre-ville.

— Je croyais seulement que Copico nous donnerait des informations sur l'ange qui doit te rejoindre. Je suis désolé pour le reste.

— Je ne suis pas une kajuvâre ! Ma sœur non plus… Les démons, ça n'existe pas !

Daneruké me regarda droit dans les yeux.

— Ils existent, Alégracia, mais tu n'as pas leur âme. Une jeune fille innocente comme toi ne peut pas en être un. Ne t'en fais pas, Copico Artis'Téming est le descendant d'une longue lignée de chasseurs de démons. Ils les ont tous combattus trop longtemps, et Copico croit maintenant les voir partout. Tu n'as aucune raison de t'en faire.

— Et s'il disait vrai ? Que devrais-je faire ?

— Je t'en prie, Alégracia, ne pose plus cette question. Pour que tu sois un démon, ton père devait lui-même en être un. Je ne connais pas ta mère, mais je doute qu'elle se soit unie avec un représentant de cette espèce.

— Maman n'aurait jamais osé. Si mon père en avait été un, elle l'aurait su ! Et dans ce cas, Mosarie n'aurait pas choisi de nous mettre au monde pour que nous ayons ce sang maudit.

Okliarre sortit d'une ruelle en courant. Il se précipita vers Daneruké.

— Les dernières autorisations ont été signées par la duchesse. Le spectacle aura lieu ce soir, après l'heure du souper. Tu devrais répéter ton numéro avec Samocure. Et trouve la personne qui doit s'occuper de cette jeune fille ! Je ne veux avoir aucun problème à cause d'elle.

Okliarre disparut à l'intérieur de son fourgon, plus loin.

— Je suis désolé, Alégracia, il est temps que j'y aille. Tu devrais continuer à attendre ton ami ici, il arrivera peut-être durant l'après-midi. Pour l'instant, va manger un peu. Tiens, prends ces quelques bleuzars et accompagne Smithen et Bulgaboom. Je crois qu'ils prennent une pause. Tu seras en bonne compagnie avec eux.

Daneruké me donna une dizaine de pièces ovales et bleues, après quoi il m'escorta jusqu'à ses deux copains.

— Est-ce que la petite peut dîner avec vous ? Je dois aller répéter, vous seriez aimables de vous en occuper pendant ce temps.

— Aucun problème, m'sieur, répondit l'Arcaporal Smithen en frottant son crâne à moitié chauve. Après une bonne bouffe, elle s'ra p't'être même en mesure de nous aider avec les préparatifs.

— Bulgaboom ! répliqua le petit bonhomme barbu en hochant la tête.

Daneruké se pencha près de moi.

— Je vais convaincre Okliarre de te laisser voir le spectacle gratuitement. Si tu ne réussis pas à rencontrer ton ami, reviens me voir, nous trouverons alors une solution ensemble. Je n'ai pas l'intention de te laisser seule à nouveau. Tu as ma parole.

Daneruké me fit un sourire chaleureux et il se retira lui aussi dans sa remorque. Quant à l'Arcaporal, il laissa glisser ses sacs par terre et il s'écria :

— Ah ! là, j'mangerais bien l'bœuf au grand complet ! Fait chaud ici, même en automne. Ça creuse l'appétit. Et en plus, on mange c'qu'on veut, c'est aux frais d'la troupe ! Ha ! ha !

— Bulgaboom ! Ha ! ha ! ha ! répondit le petit bonhomme.

— Ou ben une bonne tranche d'autruche dans d'la sauce orangée pis sucrée… et pas d'carotte ! Rien que d'la viande ! C'est ça qui m'fait vivre !

— Bulgaboom !

— J'te boirais une méchante choppe de bière. Ah et pis non, du vin ! C'est même pas nous autres qui payons ! Ha ! ha !

— Bulgaboom !

— Mais on va arrêter d'parler, j'vas m'digérer l'intérieur si ça continue. Mais c'est où qu'on mange, là ? J'connais pas la place ni c'qui est bon par icitte.

— Bulgaboom…

— T'as raison, on va suivre les bonnes odeurs ! On va aller par là, y'a l'air d'avoir pas mal de monde et ça commence à sentir bon ! J'ai déjà d'la salive qui m'coule dans la bouche. On va manger comme jamais !

— Bulgaboom !

— Reste juste à savoir si on va réussir à payer la bouffe par icitte. J'viens pas d'la région, j'ai jamais compris comment on paye les affaires. Les pièces vertes, personne prend ça contre d'la bouffe.

— Bulgaboom…

— M'semble, ça devrait pas être compliqué d'même ! M'a essayer de leur donner des bleues cette fois-ci. C'est ça qu'Okliarre m'a donné. Si yé prennent pas, j'les étrangle !

Smithen et Bulgaboom se dirigèrent dans une petite ruelle qui menait à une zone moins dense de la ville et où une centaine de gens circulaient. Je restai un peu derrière, encore gênée d'accompagner ces deux inconnus.

— Allez, ma p'tite. La bouffe attend pas ! Si tu viens pas, les autres vont toute manger à ta place !

L'Arcaporal était vraiment drôle. Même s'il était plutôt laid et sale, ça ne l'empêchait pas d'être sympathique. Tout ce qu'il disait me faisait rire. Quant au barbu trapu qu'on appelait Bulgaboom, il ne répétait que son nom, mais l'Arcaporal paraissait toujours deviner ses

pensées. Bref, un duo des plus inusités, une chimie parfaite.

La ruelle déboucha sur une aire ouverte, arrangée avec goût. L'aiguille de la grande horloge indiquait midi et autant de citoyens que de touristes dégustaient leur repas sur les terrasses des différents restaurants. Sur les enseignes, on pouvait lire : *Le druide gourmand*, *La miellée*, *Délices de la terre* ou encore *Cuisine sylvestre*. L'Arcaporal ne semblait pas savoir lequel choisir.

— On va aller au Druide gourmand parce que j'ai aussi faim que l'gros druide qui est dessiné su'l panneau.

Il monta sur la terrasse, puis il s'assit à l'une des tables. Là, il ne fallut guère plus d'une minute pour qu'une jeune dame vêtue d'une ample robe olivâtre et d'un tablier brodé d'une feuille de tilleul vienne nous accueillir. Elle demanda d'une voix invitante :

— Qu'est-ce que Le druide gourmand peut vous offrir ?

— J'voudrais une bonne tranche de ch'val avec un demi-poulet, ma belle.

La serveuse répondit d'un air embarrassé :

— C'est que nous ne servons pas de cheval ni de poulet, monsieur.

— Ben debord, m'a te prendre une grosse longe de porc grillée su'l feu avec des épices pis d'la sauce orangée.

— Je suis désolée, monsieur, mais personne ne vend de viande à Pur-Dufonio. Cette ville a été fondée par un grand druide nommé Ray Demeville. Les druides du continent ne se nourrissent jamais de chair animale. En gage de respect et de reconnaissance, la nourriture que nous servons est exclusivement végétarienne. C'est d'ailleurs une loi dans la cité.

— Quoi ? Z'allez m'laisser mourir de faim rien que pour un druide qui sait pas manger ?

À ce moment, une porte s'ouvrit avec fracas de l'autre côté de la rue. Un homme recouvert d'une cape indigo sortit d'une échoppe en bousculant toutes les personnes qui se trouvaient sur son chemin. De l'intérieur de la boutique, on criait à tue-tête : « Au voleur ! Au voleur ! »

Le bandit bifurqua dans une ruelle étroite qui séparait deux maisons et il y disparut. Je bondis sur mes pieds et lançai à l'Arcaporal :

— Nous devons faire quelque chose !

Sans protester, il se leva de son siège et il sauta par-dessus la rampe de la terrasse.

— On va montrer à c'te voleur-là c'est qui qui fait la loi icitte ! Viens, Bulgaboom ! On va aller l'pogner !

— Bulgaboom ! Ha ! ha ! ha !

Nous suivîmes le fuyard. L'Arcaporal prit la tête, je le suivis et Bulgaboom se mit à courir derrière. Le brigand s'arrêta à un

embranchement, il nous aperçut par-dessus son épaule. Il emprunta la voie de droite. Smithen, Bulgaboom et moi gagnions du terrain. Le voleur renversait tous les objets sur son passage pour nous ralentir, mais nous évitions agilement ces obstacles.

Après qu'il eut franchi un nouveau carrefour, nous le perdîmes de vue. Je n'entendais plus ses pas. Il devait s'être caché.

Personne ne pouvait me battre à ce jeu. Instinctivement, je *sentis* la présence du bandit : des frissons parcouraient mon corps chaque fois que je regardais un escalier de pierre, qui montait au premier étage d'un bâtiment.

Je fis part de cette précieuse information à l'Arcaporal et il s'avança, d'un pas assuré, dans cette direction. Le brigand bondit aussitôt de derrière les marches, il sauta par-dessus une clôture et reprit sa course de l'autre côté. Durant ses acrobaties, il avait déchiré l'une des manches de sa chemise blanche.

— Règle-lui son compte, Bulgaboom !

Le petit bonhomme barbu déplia une grosse carabine cachée sous sa longue veste. Il pointa l'arme sur le fugitif, tira un coup et toucha la chaîne qui soutenait l'enseigne massive d'une auberge. Elle se décrocha et elle s'écrasa sur le crâne du bandit. Ce dernier s'écroula sous la force du choc.

— Bulgaboom ! cria le petit homme, comme ébahi par la précision dont il avait fait preuve.

— Excellent tir ! complimenta Smithen, admiratif. Viens avec moi ! On va aller voir c'qu'il avait volé.

Nous escaladâmes la clôture et nous rejoignîmes le brigand qui gisait sur le pavé, parmi les morceaux du panneau cassé.

L'Arcaporal ouvrit le manteau de l'homme pour lui fouiller les poches. Il trouva deux bouteilles de vin. Il lut l'étiquette à voix haute :

— Sabrion du Plateau-Doré, deux-cent-cinquante-cinq.

Smithen avait l'air impressionné.

— Un Sabrion vieux d'presque cinquante ans ? Ça va faire du bien dans l'fond d'la gorge, ça ! Approche, Bulgaboom, on va prendre le temps d'y goûter comme du monde.

— Bulgaboom !

— Vous ne croyez pas, m'opposai-je, qu'il serait plus sage d'aller les rapporter au boutiquier ?

— Les rapporter ? Nah ! De toute façon, le proprio nous doit bien une récompense. En plus, on s'ra même pas capables de bouffer comme on veut dans les restos, on est bien mieux de boire en attendant. Et ce vin-là, c'est un des meilleurs ! J'le laisserai pas quitter mes mains avant que la bouteille soit vide !

— Est-ce que je peux y goûter ?

— Nah ! T'es bien trop jeune ! Ta corruption, ce s'ra pour une

autre fois.

• • •

Après avoir dégusté un copieux repas seule, je retournai près de la fontaine centrale de Pur-Dufonio. Smithen et Bulgaboom étaient restés cachés pour boire leur vin. Je les avais laissés derrière moi pour revenir au Druide gourmand. La jeune serveuse m'avait proposé toute une gamme de plats savoureux et mon choix s'était arrêté sur une salade sauvage saupoudrée d'épices colorées.

J'étais fière de moi : je pouvais me débrouiller en société. Je me rendais compte que les gens autour de moi étaient très gentils. À ma demande, la serveuse avait bien voulu m'expliquer comment fonctionnait le système monétaire du Continent-Coloré puisqu'il ne m'était guère familier. Elle en avait l'habitude, car beaucoup de ses clients provenaient du Drakanitt, le continent du sud.

Il existait en fait deux types de devises dans la province des Bois-Verts : les bleuzars et les verdars.

Les bleuzars, des pièces de couleur bleue, étaient utilisées pour acheter des biens matériels comme des vêtements, des outils et, bien sûr, de la nourriture.

L'autre devise, les verdars, avaient pour seul usage de payer les services que l'on recevait : les soins des guérisseurs, les renseignements, l'instruction, etc.

La serveuse m'avait aussi appris qu'il se trouvait des endroits dans chaque ville pour échanger sa monnaie, car autrement, les individus qui vivaient uniquement en vendant leurs services et n'accumulaient ainsi que des verdars auraient eu bien de la difficulté à acheter de la nourriture.

Il y avait toutefois une pénalité lors de la conversion de la monnaie. Au bureau de change, on recevait sept verdars pour dix bleuzars ou sept bleuzars pour dix verdars. La loi avait été conçue de façon à permettre aux artistes de profiter de davantage de services, et aux travailleurs, de meubler leur maison et de nourrir leurs enfants. Selon une ancienne consultante royale, ce système avait l'avantage de rendre les riches moins riches et les pauvres moins pauvres. Personne ne payait de taxes ni d'impôt, contrairement aux habitants du Drakanitt. La couronne tirait la majorité de son financement par l'entremise des bureaux de change. Faire la conversion hors de cette institution constituait, évidemment, une fraude passible d'emprisonnement.

Il était près d'une heure de l'après-midi et je n'avais toujours pas de nouvelles de l'Ange Arc-en-Ciel. J'espérais qu'il viendrait pour m'expliquer des tas de choses sur moi, sur lui, sur Shnar, et même sur

les xayiris. J'étais prête à lui offrir mon aide, si seulement je pouvais lui parler à nouveau.

La scène était déjà montée à moitié, mais les travaux stagnaient sur l'heure du dîner. Tous les membres de la Troupe d'Okliarre grignotaient, certains dehors, d'autres isolés dans leur roulotte, sauf bien sûr l'Arcaporal et Bulgaboom qui buvaient encore leur précieux nectar au fond d'une ruelle.

Trois hommes sortirent du dernier fourgon du convoi et s'approchèrent de moi. Ils étaient habillés de beaux vêtements colorés.

— Pourrais-je connaître votre nom, ma douce demoiselle ? me demanda le premier d'entre eux.

— Je m'appelle Alégracia. J'accompagne Daneruké depuis hier. Et vous, qui êtes-vous ?

— Mon nom est Wecto ! Et voici Paul et Jaquot…

Wecto était plus grand que ses deux copains. Son ample chapeau était décoré d'une longue plume blanche piquée sur le côté. L'homme, dans la mi-vingtaine, avait un visage effilé qui était enjolivé d'un sourire sympathique.

Derrière lui, Jaquot nous écoutait distraitement, comme un lièvre à l'affût de tous les sons environnants. Il paraissait le plus vieux des trois ; il devait frôler la cinquantaine. Sa moustache fournie et de couleur grise lui donnait des airs sérieux.

Quant à Paul, ses cheveux étaient peignés vers l'arrière et il laissait pousser sa barbe seulement le long du menton. Il semblait aussi jeune que Wecto.

— Pirie nous a raconté comment elle vous a découverte sur la route, continua celui-ci. Sachez que c'est une grande joie de vous accueillir dans notre troupe. De toute façon, comment aurions-nous pu résister à une si adorable jeune fille, n'est-ce pas ? Si vous avez besoin d'aide ou d'un brin de légendes, n'hésitez pas à venir nous voir ! Nous voyageons à travers le Continent-Coloré depuis plusieurs années. Nous connaissons son histoire, ses héros et ses vilains, ses victoires et ses défaites. Nous vous raconterons tout avec plaisir, et sans jamais mentir ! C'est même ce que nous ferons au spectacle tout à l'heure, car nous sommes des conteurs !

— Je vous remercie de votre offre. Justement, j'aurais besoin de savoir quelque chose.

— Demandez, petite beauté, et je vous répondrai.

Décidément, Wecto possédait tous les atouts pour me faire rougir : le charme, la flatterie et une voix agréable qui sonnait comme un chant à mes oreilles.

— Connaissez-vous les anges ? commençai-je.

— Je sais bien peu de choses sur les anges. Ils sont très mystérieux.

— Je n'en ai jamais vu, ajouta Paul, mais ils existent bel et bien,

car il m'est déjà arrivé de croiser quelques descendants de démons.

— Et il n'existerait pas de démons sans anges, termina Jaquot.

Wecto attendait la suite de mes interrogations avec impatience. Il les percevait comme des défis à relever.

— J'ai rencontré un ange récemment. Il était drapé de noir et ses ailes brillaient de toutes les couleurs. Il m'avait promis qu'il me retrouverait ici, près de la fontaine de Pur-Dufonio, mais ça fait maintenant plusieurs heures que je l'attends et il ne se présente pas. Je me demande s'il va venir…

— J'ai déjà entendu parler de gens qui connaissent des gens qui connaissent d'autres gens qui ont déjà croisé une créature angélique avec des ailes comme celles que vous décrivez. Ce sont des histoires récentes, nées dans la Contrée-Bleue. On raconte que cet être mythique voyage à travers le Continent-Coloré pour y répandre le bien, comme le feraient intuitivement tous les anges, sans raison ni motif apparents. Il ne demande jamais rien en retour. Ceux qui l'ont aperçu n'ont pas eu la chance de lui parler, car il disparaît dans l'ombre une fois sa mission achevée.

— J'accompagnais Shnar lorsque je l'ai rencontré. Il voulait empêcher le prince de retrouver le Serpent d'Argent enseveli sous les Bois-Verts.

— Le… le Serpent d'Argent ? bredouilla Jaquot comme s'il venait soudainement de reprendre vie. L'arme de la légende d'Athore ?

— Ça a un rapport avec la fontaine ?

— Bien entendu. Ce monument que tu vois ici représente l'illustre ange Zarakis qui se bat contre l'ignoble Athore. On voit bien l'arme que manie Zarakis, l'épée du Solarius, qu'il s'apprête à enfoncer dans le cœur du démon. Toutefois, remarque qu'Athore n'en tient aucune dans ses mains.

« Toutefois, Athore possédait l'une des armes les plus puissantes des Terres du Croissant de Lune : le Serpent d'Argent. Le sculpteur de l'œuvre l'a volontairement exclu pour que les gens l'oublient. Après la défaite du démon, Zarakis l'aurait caché sur le Continent-Coloré puisqu'il était incapable de le détruire. Depuis ce jour, personne n'a revu ni le Serpent d'Argent ni Zarakis.

— Le Serpent d'Argent appartenait au démon Athore ?

— C'est ce qu'on dit, me répondit Jaquot.

Wecto continua :

— Les anges respectent toujours leur parole, ils sont l'emblème même de la fidélité. Si celui que vous attendez ne se présente pas comme il l'avait promis, c'est sans doute parce qu'il lui est impossible de venir. À moins qu'il ne soit pas vraiment un ange. Patientez encore jusqu'à ce soir et s'il ne se montre pas, n'espère plus son arrivée.

— Je vous remercie de vos précieux conseils.

— Ce fut un plaisir, dit Wecto en soulevant son chapeau. Si vous avez besoin d'un autre savoir particulier, vous savez où nous trouver !

Les trois conteurs se retirèrent pour discuter à l'écart. Quant à moi, j'étais morte d'inquiétude pour l'Ange Arc-en-Ciel. La bataille me revint en mémoire. Quand j'avais filé dans les bois, il croisait le fer avec Bimosar. Shnar aurait-il pu se joindre au combat et faire pencher la balance ? L'ange s'était peut-être fait tuer ou capturer. Cette idée me frappa l'esprit comme une foudre de désespoir.

Si seulement j'avais été en mesure de l'aider… mais j'étais bien trop petite et j'ignorais tout de l'art du combat. Je maudis Shnar. Un besoin de vengeance m'emplit le cœur. Ce prince avait réussi à corrompre ma sœur et il avait menacé de mort un ange qui était venu pour nous sauver. Un jour, j'allais le faire payer pour tout cela… un jour, j'en aurais les moyens.

L'Arcaporal Smithen et Bulgaboom ne tardèrent pas à revenir. Je remarquai leur regard vide et leur démarche chancelante.

— Allez, Bulgaboom, on s'remet au travail. Y faut qu'la scène soit prête après l'souper ! Tu voudrais pas qu'Okliarre nous engueule encore, non ?

— Bulgaboom…

— C'est ça. Apporte-moi la toile, on va essayer de l'accrocher en haut.

Et l'assemblage de la scène reprit… lentement. Okliarre vint superviser les opérations, mais il ne se rendit pas compte de l'état d'ivresse avancée du duo. Ces deux-là paraissaient déjà tellement étranges, même en temps normal.

• • •

La journée passa rapidement en compagnie des membres de la troupe. La scène fut complètement montée juste un peu avant l'heure du souper.

Daneruké m'avait invitée à venir manger avec lui, dans sa remorque, après s'être entraîné tout l'après-midi avec Samocure. Le garçon semblait nerveux. Je dus les laisser seuls à nouveau pour qu'ils finissent de mettre au point leur numéro.

Comme Daneruké me l'avait promis, Okliarre me permit d'assister au spectacle gratuitement. J'en fus folle de joie !

Le soir tombé, je m'assis sur la toiture d'une roulotte pour avoir une vue d'ensemble. Les artistes se partageaient une scène circulaire en bois, bordée de torches métalliques. Quatre musiciens jouaient une douce musique pour attirer les spectateurs au centre-ville. Les gens affluaient de toutes les rues pour voir la performance de la Troupe d'Okliarre.

Lorsqu'il jugea que l'auditoire avait atteint une envergure satisfaisante, le chef grimpa sur la scène et il s'adressa à la foule :

— Mes chers amis, cet été a été l'un des plus chauds et beaux des dix dernières années. Le soleil a brillé pour notre plus grand plaisir et les récoltes ont été abondantes. L'été est la saison de la vie, comme le printemps est celle de la naissance. Tout ce qui a vécu s'est épanoui en beauté. Mais vient l'automne où la chaleur disparaît à nouveau, et où ce qui a fleuri flétrira et mourra. C'est une étape de la vie, l'étape avant le froid et le vide.

« Mes amis, la nature s'endormira pour quelques mois. Nous aimerions lui laisser un tendre message pour la remercier de sa générosité. Musique… »

Il leva le bras et les quatre musiciens jouèrent un air qui me rappelait les feuilles sèches qui dégringolent des arbres rouges d'automne. Ils présentèrent ainsi plusieurs pièces, des airs tristes mais touchants, de la douceur d'un adieu obligé entre deux amoureux.

Il y eut une courte pause et la musique reprit, accompagnée du chant mélodieux de Wecto. En écoutant les paroles de son conte lyrique, on apprenait toute la splendeur du Continent-Coloré, de la Vallée-Rouge à l'Île-Argentée, du Plateau-Doré jusqu'aux Bois-Verts. Il déclarait que ces lieux demeuraient les seuls endroits où l'homme vivait simplement et en harmonie avec la nature.

Sous une salve d'applaudissements, Wecto se retira pour laisser la place à Daneruké et à Samocure qui exécuteraient leur numéro de danse. La joueuse d'ocarina entama un air plus rapide. J'aimais le son de cet instrument, il me rappelait les oiseaux de la rivière. Il me transmettait la même énergie qui me permettait de quitter ce monde, le temps de quelques mesures.

Daneruké se laissait emporter de la même façon que moi. Il avait fermé les yeux et il traversait la scène d'un bout à l'autre en accomplissant des gestes suaves et rythmés. Personne n'aurait pu se douter que cet homme possédait un passé marqué par la guerre. Seul un danseur très expérimenté pouvait ainsi incarner la paix et la beauté avec autant de simplicité.

Samocure, quant à lui, ne semblait pas y parvenir. Je le sentais stressé ; je crus que la foule le rendait mal à l'aise. Ses mouvements manquaient de souplesse.

Pour ne pas gâcher le numéro, Daneruké réussissait à attirer toute l'attention du public sur sa chorégraphie grandiose. Les erreurs de son jeune ami passèrent presque inaperçues. On les applaudit et le duo disparut derrière les rideaux.

Une autre pause suivit et ce fut le tour du trio de conteurs, Wecto, Paul et Jaquot. Ils racontèrent et mimèrent maintes histoires qui tinrent l'auditoire en haleine, par exemple quelques hauts faits de la

Grande Libération, une guerre survenue entre la Vallée-Rouge et la Contrée-Bleue, quelques années auparavant.

Comme dernier numéro, le trio recréa le très célèbre combat entre Zarakis et Athore. Personne ne fit allusion au Serpent d'Argent.

Puis, le spectacle prit fin. La foule applaudissait et criait pendant que Smithen et Bulgaboom collectaient l'argent dans de grands chapeaux. Derrière la scène, je voyais Daneruké et les autres se féliciter mutuellement pour leurs performances.

J'aurais tellement aimé les rejoindre pour jouir de ce succès… mais j'aurais été de trop.

Une vague de tristesse m'envahit. Ils formaient une si belle famille, tous ensemble, alors que j'avais perdu la mienne. Ma respiration devint tremblotante et ma vision s'embrouilla. Sans réfléchir, je sautai en bas de la toiture et je m'enfuis dans les ruelles sombres de Pur-Dufonio, les yeux débordants de larmes. J'avais besoin de solitude.

Le bruit de la foule s'effaça peu à peu et je courus jusqu'à n'entendre plus personne. Je me rendis dans un quartier plus riche de la ville où de grosses maisons étaient construites au milieu de vastes terrains avec des aménagements paysagers impressionnants.

J'atteignis bientôt les limites de la ville. J'observai quelques instants le ciel étincelant d'étoiles. Il n'y avait rien à l'horizon, outre quelques montagnes sombres et un boisé lointain. Le son du ruissellement d'un cours d'eau me parvint aux oreilles et je me laissai guider instinctivement vers lui.

• • •

J'avais dépassé depuis quelques minutes la dernière maison de Pur-Dufonio. J'arrivai face à un étang entouré d'herbes hautes et d'un arbre immense qui étirait ses bras au-dessus de l'eau. Une lumière bleutée se reflétait sur la surface de l'étang et, en m'approchant, je vis qu'elle provenait d'un petit hibou bleu et luisant, qui était perché sur l'une des branches de l'arbre. Je ne fus pas surprise de le voir là, car je savais maintenant qu'il s'agissait d'un xayiris.

Il m'examinait avec ses grands yeux blancs. Je m'adressai à lui, à voix basse :

— Alors, tu es un ange ?

Il ne réagit point.

— Tu es un xayiris, non ? Tu connais l'Ange Arc-en-Ciel ? Que lui est-il arrivé ? Va-t-il venir me chercher ? Pourquoi me surveillez-vous depuis que je suis partie de chez moi ?

Je continuai à lui poser de nombreuses questions, mais je n'obtins aucune réaction de sa part. L'oiseau se contentait de me fixer. Je tentai de m'en approcher et il s'envola. Sa lumière disparut. Je me

retrouvai seule dans l'obscurité. On m'avait abandonnée, encore une fois… Tel devait être mon destin.

Je m'assis sur la berge, les genoux repliés entre mes bras. J'observai le reflet des étoiles et du croissant de lune sur l'eau claire. J'y lançai quelques petits cailloux pour briser le silence et je m'amusai de voir les images se tortiller à la surface sous l'effet des ondulations.

La lune et les étoiles disparurent bientôt du ciel, sans doute cachées par des nuages. L'air se chargea soudain d'une odeur d'humidité qui annonçait l'imminence d'une averse.

La lueur bleue réapparut soudain sur l'eau. En levant les yeux, je vis le petit hibou sur l'arbre. Il ne m'avait pas oubliée. Toutefois, son comportement n'avait guère changé : son regard était résolument braqué sur le mien. Même si je bougeais à gauche ou à droite, il continuait de me fixer.

— Que me voulez-vous ? Pourquoi me suivez-vous, xayiris ?

Il secoua ses ailes quelques secondes et il se figea sans émettre le moindre son.

Un doux chant d'oiseau monta d'un coin obscur, entre les branches, puis un second vint se joindre à la mélodie. D'autres s'y joignirent jusqu'au moment où plus d'une dizaine de volatiles se mirent à gazouiller à l'unisson. L'arbre s'illumina d'un scintillement des racines jusqu'à la cime. Je constatai alors qu'une vingtaine d'oiseaux chantaient au-dessus de ma tête. Je compris qu'ils le faisaient pour moi.

Je me redressai. Le vent souleva mes cheveux, caressa mon cou. À ce moment, les petites bêtes se turent. Après avoir fait quelques pas en avant, je me positionnai et j'entamai une des plus belles danses que j'avais jamais exécutées. Mes amis quittèrent les branches et ils vinrent virevolter autour de moi en gazouillant une mélodie. Seul le hibou bleu resta perché en solitaire. Mais je ne me souciais guère de lui. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas dansé. Je devais absolument me libérer, ce soir même, de toutes les tensions que j'avais accumulées durant les derniers jours. Je me mouvais avec une telle vigueur que l'arbre s'illumina davantage et que d'autres oiseaux s'ajoutèrent au groupe. Les yeux du hibou bleu s'arrondirent ; je l'impressionnais, je crois.

Je mis fin à mon spectacle. Les oiseaux chantèrent de plus belle, car ils en voulaient davantage, mais je me rassis dans l'herbe. La lueur brillante de l'arbre eut l'air de redescendre dans la terre. Mes compagnons ailés quittèrent les branches, un à un, jusqu'au point où il ne resta que le hibou bleu. Son éclat disparut également.

Il y eut un silence étouffant. Puis, j'entendis la stridulation d'un grillon, le vent dans l'herbe et un roulement de tonnerre, au loin…

— Alégracia, c'est toi ? Alégracia !

C'était la voix de Daneruké. Il se trouvait non loin derrière moi. Je fus étonnée de ne pas avoir senti sa présence.

— Je suis là.

— Que fais-tu si loin du convoi ? Pourquoi n'es-tu pas venue me voir après le spectacle, comme je te l'avais demandé ?

— Je croyais que je serais de trop. Vous m'avez aidée à atteindre Pur-Dufonio, mais maintenant je n'ai plus rien à faire avec vous. Je n'ai plus rien à faire nulle part. Je ne sais pas quoi faire, Daneruké.

Je fondis en larmes. Daneruké vint s'asseoir près de moi, il me serra dans ses bras. Ma tristesse était telle que rien, même son geste réconfortant, ne semblait pouvoir l'apaiser.

— Je suis fatiguée de toujours devoir abandonner ceux que j'aime. D'aller d'endroit en endroit. Je voudrais tant que tout redevienne comme avant.

— Alégracia, croyais-tu vraiment que j'allais t'abandonner ?

— Non, mais je n'ai pas ma place parmi vous. Je le sais. Il n'y a que des artistes talentueux dans la troupe et je n'en suis pas une. Je n'en peux plus d'être un fardeau.

— Allons, tu es loin d'être un fardeau à mes yeux Tu es douce, agréable… et tu danses si bien !

— Quoi ? Tu m'as vue danser ?

— Eh bien, peu après le spectacle, j'ai voulu aller te rejoindre sur la roulotte. Au lieu de t'y trouver, j'ai découvert un hibou tout bleu. Il m'a regardé et il s'est envolé au ras du sol vers les limites de la ville. Je t'ai cherchée un moment, mais j'ai vite compris que l'oiseau me lançait un message. Je l'ai suivi et je t'ai aperçue, par miracle. Je t'ai vue danser, entourée d'oiseaux multicolores qui ne chantaient que pour toi.

— J'ai toujours dansé avec les oiseaux. Ils m'inspirent, et je crois les inspirer aussi.

— Tes mouvements sont magiques. J'aimerais tant que tu acceptes de les exécuter en spectacle avec moi.

— Vraiment ? Mais Samocure ?

— Oublions Samocure, veux-tu ? Il est là pour la seule et unique raison que ses parents ont payé Okliarre fort cher pour qu'on le prenne avec nous. Ce petit danse aussi bien qu'un ours et je dois l'endurer jour après jour. Si Okliarre pouvait voir ton talent, je suis convaincu qu'il te donnerait sa place. Toi et moi, nous pourrions monter un grand numéro. Le plus grand des numéros !

« Mais je ne te forcerai pas, Alégracia. Je te fais une offre. Libre à toi de l'accepter ou de la refuser. »

Chapitre VI

Une nouvelle famille

— La scène doit être démontée bientôt ! cria Okliarre aux membres de la troupe qui étaient assis en cercle devant les roulottes. Où sont ces fainéants de Croll Smithen et de Bulgaboom ? Pourquoi ne font-ils pas leur travail ? Ils devraient avoir terminé à l'heure qu'il est !

— Ils sont partis par là, indiqua Daneruké. Sans doute pour faire les dernières emplettes avant le départ. Mais pourquoi sommes-nous si pressés ? Le prochain spectacle est dans cinq jours…

— Ce n'est pas ce délai qui m'inquiète, Lorcana. La duchesse m'a ordonné de libérer la place centrale, car notre scène cache une partie de la fontaine aux touristes. Si nous ne plions pas bagage au plus vite, nous aurons une amende.

Daneruké demeura silencieux un instant avant de reprendre la parole.

— Comment Samocure prend-il la nouvelle ?

— Pas si mal. Après tout, je lui ai donné le rôle d'annonceur, ce qui ne l'exclut pas de la troupe. Je tiens donc mes engagements auprès du duc. Je sais que Samocure aurait souhaité continuer à danser en ta compagnie, mais il fallait bien se rendre à l'évidence : le petit est un artiste médiocre.

« N'oublie pas que tu dois préparer un nouveau numéro avec la petite pour le prochain spectacle à Siuron. Je veux que ce soit épatant. Il devra être à la hauteur de ce que tu me prédis, sans quoi elle ne pourra garder sa place. Il ne reste que deux représentations avant le Festival de l'Automne à Holbus. Ce spectacle sera le plus grand auquel nous aurons jamais participé. Un échec serait intolérable.

— Alégracia sera prête, je le promets. Je compte l'entraîner dès aujourd'hui et les musiciens ont accepté de me donner un coup de main. Je m'en vais justement la chercher.

• • •

Je dormis comme un bébé dans mon nouveau lit. La veille, c'était encore de celui de Samocure, mais depuis que Daneruké m'avait offert de le remplacer, le garçon avait dû s'installer dans le fourgon d'Okliarre et des conteurs. Quand on lui avait appris la nouvelle, son visage s'était durci. Évidemment, il n'avait pas manqué de m'insulter et de me traiter de « petite idiote qui ne connaît rien à la danse ».

Ses paroles méprisantes m'avaient laissée indifférente, cette fois. Daneruké m'avait appris que Samocure venait de la famille Moranoir, la même que celle du beau-père de Mosarie, cet homme égoïste qui méprisait l'art. J'avais un problème identique à celui de ma mère : un Moranoir égocentrique s'en prenait à moi et, comme ma mère, j'allais demeurer forte devant cet adversaire.

Daneruké entra dans la roulotte.

— Alégracia, les musiciens sont dehors et ils t'attendent. Viens et montre-leur de quoi tu es capable. Enfile ta nouvelle tenue !

Il s'agissait d'une robe courte, orangée et jaune, serrée aux hanches. Daneruké me l'avait achetée le matin même, dans une boutique luxueuse de la ville. Elle m'allait à merveille.

— Je t'attends dehors.

Je ressentais un peu de gêne à l'idée de m'exhiber devant un public « humain », étant plus habituée à le faire devant les oiseaux. Mais j'étais prête à tout pour me joindre à cette troupe qui allait devenir ma nouvelle famille.

De la fenêtre, je voyais les musiciens assis en cercle près du convoi : Pirie, la joueuse de pipeau, Juno qui accordait son luth, Lanine, derrière les instruments à percussion et Sandra avec sa flûte à bec. Daneruké et Okliarre m'attendaient derrière eux, les bras croisés.

— Te voilà enfin, Alégracia, me dit Okliarre en me voyant sortir. Daneruké m'a assuré de ton talent et j'aimerais que tu montres à la troupe ce que tu sais faire. Est-ce que tu es prête ?

— Ce serait difficile de l'être davantage.

Okliarre fit alors signe à Lanine de commencer avec un rythme lent. Les musiciens improvisèrent alors un air qui ressemblait à celui qu'ils avaient joué la veille. J'avançai au centre et j'exécutai une courte danse qui se mariait bien aux notes qu'on m'offrait. Croyant avoir contenté mon auditoire, je m'arrêtai après seulement une minute.

— C'était bien, déclara le chef de la troupe, mais ce ne sera pas suffisant pour impressionner la foule d'Holbus. Les pas sont coordonnés, mais le style est pauvre.

— Essayons sur un autre air, proposa Daneruké. Peut-être seras-tu plus performante sur une musique rapide ?

J'acceptai la suggestion et les musiciens reprirent avec une mélodie plus énergique. Je m'efforçais de faire mieux que la première fois, sans

y parvenir. Okliarre et Daneruké ne semblaient pas satisfaits.

— C'est bien, mais ce n'est pas extraordinaire, ajouta Okliarre. Ça ne correspond pas à ce que Daneruké m'a dit de toi ce matin.

— Qu'est-ce qu'il a dit de moi ?

Daneruké me regardait d'un air songeur.

— Tu semblais plus naturelle hier soir, lorsque tu étais seule. Tu ne te laissais pas simplement emporter par la musique, tu lui dictais son rythme. Peut-être l'ambiance n'est-elle pas assez douce pour toi ? Pirie, pourrais-tu changer ton pipeau pour un instrument plus clair, comme l'ocarina ? Juno, tu joueras un peu plus lentement et n'hésite pas à laisser de grands écarts dans les tonalités. Quant à toi, Sandra, tu seras plus sobre. Lanine, laisse tomber tes tambours. Utilise des sons cristallins comme des clochettes.

Dociles, les musiciens changèrent leurs instruments sans protester.

— Ne commencez pas à jouer tout de suite, continua Daneruké. Attendez qu'Alégracia commence à danser.

— À danser ? Seule ? Mais je ne peux pas le faire sans musique !

— Hier, avec les oiseaux, c'est toi qui dirigeais la musique. Voyons si tu peux faire la même chose avec de vrais musiciens.

Les artistes s'observèrent les uns les autres.

— Vous commencerez à jouer lorsqu'elle dansera, pas avant.

Daneruké se tut, il recula d'un pas et croisa à nouveau les bras.

Je me retrouvai seule au milieu des membres de la troupe, qui me contemplaient en silence. Ma gêne empirait. Je plaçai mes pieds dans différentes positions sans savoir comment débuter.

— Je n'y arriverai pas. Je ne suis pas à l'aise.

— Qu'est-ce que nous pourrions faire pour que tu te sentes bien ?

— Je ne sais pas. En général, je n'arrive à danser que lorsque je suis seule avec la nature. Quand des gens me fixent, j'ai de la difficulté à me concentrer.

— Pourtant hier, près de l'étang, à la limite de la ville, tu t'es laissée aller alors que je t'observais.

— Je ne t'avais pas entendu. Je me croyais seule.

Daneruké fronça les sourcils et scruta les alentours. Son regard s'arrêta sur la grande fontaine de Pur-Dufonio.

— La nature t'inspire… Peut-être que si nous nous approchons de la fontaine, le son de l'eau pourra t'apaiser ?

Okliarre s'objecta.

— Nous avons eu l'ordre formel de libérer le centre-ville. Si nous envahissons la place et exécutons des numéros de danse devant le public, l'amende qu'on nous imposera pourrait bien annuler nos gains d'hier, ou même les dépasser !

— Ce sera bref, Okliarre. Je veux seulement vous prouver qu'Alégracia a bien plus de talent qu'il n'en faut pour se joindre à la

troupe.

Le chef réfléchit un moment.

— Je le répète, je ne veux pas d'embêtements à cause de la fille. Nous irons près de la fontaine, mais si la duchesse se présente, tout le monde revient ici sans discuter.

Chacun approuva et nous nous approchâmes du bassin, sous les énormes statues de Zarakis et d'Athore.

Je me retrouvai de nouveau au centre des musiciens, cette fois-ci dans l'ombre de la fontaine, sous le son de l'eau.

— Tu devrais fermer les yeux et laisser le calme s'installer en toi, suggéra Daneruké. Oublie que tu es entourée. Imagine que tu es seule dans un endroit agréable.

Je lui obéis et gardai les paupières closes. Je portai la main à mon cou et je serrai mon pendentif argenté en respirant profondément, comme je le faisais sur le balcon de ma maison, alors que le soleil se levait au-dessus de la mer. L'air que je respirais s'emplit d'un parfum floral. Je pouvais imaginer des pétales tourbillonner autour de moi.

Lentement, je commençai à bouger. Tour à tour, les musiciens jouèrent et, au fur et à mesure que je dansais, les sons des instruments se marièrent pour former une mélodie entraînante. Le souffle du vent sur mon visage ainsi que le ruissellement de l'eau nourrissaient mon inspiration. Je ne pouvais plus m'arrêter.

Okliarre et Daneruké ne prononçaient pas un mot. Je continuai à danser avec davantage d'ardeur, les musiciens suivant parfaitement mon rythme. La mélodie devint si belle qu'elle semblait émaner d'instruments divins.

Au bout de quelques minutes, je ralentis. La musique s'adoucit, puis s'interrompit en même temps que moi. Il y eut un moment de silence. Je gardai les yeux fermés pour savourer ce moment de paix.

Je fus ensevelie sous une vague d'applaudissements et d'acclamations. Bien plus de gens que les membres de la troupe avaient assisté à ma danse. J'ouvris un œil et je rougis de gêne : près d'une cinquantaine de touristes s'étaient rassemblés pour m'observer. Mon auditoire, satisfait, en redemandait encore et encore.

— Alors, convaincu ? demanda Daneruké à son patron.

Avant que ce dernier ne répondît, je vis une dame âgée vêtue d'une robe avec des rayures cramoisies s'avancer vers nous.

— Qui est cette jeune fille ?

Okliarre sursauta.

— Madame la duchesse !

Il parut énervé.

— Je suis désolé, nous devions libérer le centre-ville. Nous plions bagage à l'instant. Dans une heure, nous serons partis. Promis !

— J'ai bien aimé la danse de cette petite. Pourquoi n'a-t-elle pas

exécuté son numéro dans votre spectacle d'hier ?

— Je l'ai recrutée ce matin même.

— Bonne décision, fit-elle en me pointant du doigt. L'avenir promet de grandes choses à cette petite. Elle éblouira Holbus avec ses prouesses.

— J'en suis persuadé, oui !

— Souhaitez-lui bonne chance de ma part.

La duchesse s'éloigna et Okliarre poussa un énorme soupir de soulagement. La foule commençait à se disperser. Je reçus d'innombrables éloges pour ma prestation, et à travers le bruit ambiant, j'entendis le chef de la troupe souffler à Daneruké :

— Je voyais déjà nos coffres vides. Cette dame est habituellement d'une sévérité hors du commun. Alégracia a vraiment dû l'impressionner pour qu'elle en oublie son amende.

Après m'avoir observée du coin de l'œil, Daneruké lui répondit :

— Il y a quelque chose de magique dans sa danse.

— De magique ? Tu veux dire magique dans le sens d'*impressionnant* ou dans le sens de… *magique* ?

— As-tu remarqué que Pirie a réussi à jouer parfaitement le saut de notes pour lequel elle s'exerce depuis des mois? Et as-tu déjà entendu Juno jouer du luth aussi vite sans faire la moindre fausse note ? Vraiment, je crois qu'elle a charmé la foule et les musiciens en même temps, sans oublier la duchesse.

— Cette enfant est une vraie mine de verdars.

— Elle vaut bien mieux que cela. Alors, comment la trouves-tu ? Est-elle digne d'avoir une place dans la troupe ?

— Tu parles ! Entraîne-la convenablement. Je veux qu'elle offre au public d'Holbus quelque chose d'incroyable.

Daneruké s'approcha et me confirma la bonne nouvelle. Je lui sautai dans les bras.

— Même la duchesse de Pur-Dufonio a assisté à ton numéro de danse. Elle voulait te souhaiter bonne chance. Okliarre n'en a pas été moins convaincu. Je crois que toute la troupe t'a déjà adoptée.

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Je ne pourrai jamais assez te remercier, lui dis-je.

L'Arcaporal Smithen et Bulgaboom arrivèrent des ruelles et Okliarre ne manqua pas d'aller les accabler de reproches.

— Mais que faisiez-vous ? Vous deviez démonter la scène avant le dîner ! Vous avez une heure de retard à rattraper maintenant !

— On est allé s'acheter une p'tite bouteille de Sabrion, m'sieur, répondit l'Arcaporal. Je commençais à trouver ça bizarre : j'avalais et ça goûtait pas l'alcool…

— Ivrognes ! Par chance que vous faites du bon boulot, car vous seriez congédiés depuis belle lurette vous deux !

— Faites-moi confiance, le travail s'ra fini dans moins de deux heures, promesse d'Arcaporal !

• • •

Peu après l'heure du dîner, notre convoi quittait déjà la belle ville de Pur-Dufonio. Je faisais officiellement partie de la Troupe d'Okliarre et je siégeais pour de bon dans la roulotte de Daneruké à la place de Samocure.

— Je suis très heureux de t'avoir à mes côtés, Alégracia. J'ai laissé Lanine conduire le fourgon, car je souhaitais parler un peu avec toi. Tu as l'air d'aimer mon fauteuil de velours ! Sois à ton aise… Désormais, tout ce qui se trouve ici t'appartient aussi. Aimerais-tu savourer un bon chocolat chaud ?

Je ne pouvais refuser cette offre. Daneruké se déplaça vers les armoires et il sortit tout le matériel nécessaire pour concocter la délicieuse boisson. En ouvrant le pot qui recelait la fameuse poudre brune, il me dit :

— Il reste assez de chocolat pour cette fois, mais je devrai demander à mon fournisseur de m'en rapporter bientôt. Le contenant est presque vide.

— Ton fournisseur ?

— Monsieur Moveïf. C'est un charmant marchand qui vient du Drakanitt. Il en garde toujours dans sa remorque.

Moveïf ! Ce nom me disait quelque chose. Moveïf… Moveïf… Je me souvenais que Mosarie prononçait quelquefois ce nom. Elle l'utilisait parfois lorsqu'elle parlait de… Kakimi !

— Kakimi Moveïf ? lui demandai-je.

— Tu le connais ?

— Oui ! Lorsque j'habitais avec ma mère, il nous livrait de la nourriture et des cadeaux tous les mois. C'était mon meilleur ami. Si Shnar ne nous avait pas emmenées, ma sœur et moi, nous serions partis avec lui.

Daneruké me tendit une tasse pleine.

— Kakimi est également mon ami, un ami de longue date. Dans ma jeunesse, il y a un peu plus de trente ans de cela, j'ai combattu pour la Vallée-Rouge à ses côtés. Nous étions alors de fiers soldats et de loin les meilleurs.

« Kakimi, comme la plupart des guerriers originaires du Drakanitt, savait se défendre sans arme. Nous avons mené plusieurs combats au cours de la Grande Libération contre la Contrée-Bleue, et avant même la fin de ce conflit, nous avons tous deux décidé de nous retirer du champ de bataille pour devenir des officiers. Ces postes ne nous convenaient pas, nous le savions. Une fois la guerre terminée, nous

avons pris une retraite bien méritée.

« Pour ma part, j'ai choisi de me consacrer à la vie d'artiste. Quant à Kakimi, il a continué à vivre ses aventures, seul, à travers le Continent-Coloré et le Drakanitt. La chasse aux trésors est devenue son dada. Il s'y est adonné pendant des années. Une décision fructueuse ! Dans les ruines anciennes où personne n'osait aller, il dénichait des objets rares et magiques.

« Après en avoir ramassé assez pour ne plus savoir où les entasser, Kakimi s'est initié au commerce. Il n'a jamais eu de difficulté à trouver ses clients parmi les hommes les plus riches des deux continents. Il savait entretenir ses contacts, et il réussissait à payer un prix minimal pour des objets très précieux grâce à ses talents de négociateur. Puis, un jour, il a cessé les voyages périlleux. Il est devenu commerçant à temps plein. Tout le monde connaît l'existence de ce célèbre marchand de merveilles. Il est devenu une légende au Continent-Coloré.

— Savez-vous où il habite ?

— Personne ne sait vraiment s'il possède une habitation permanente. Moveïf est un nomade. Sa roulotte enchantée doit être sa seule résidence.

— Sa roulotte enchantée ? Elle est donc magique ?

— Bien sûr ! Comment crois-tu que Kakimi arrive à transporter toute cette marchandise dans un si petit fourgon ? Tu sais, je ne suis jamais entré à l'intérieur, mais il semblerait que lorsqu'on en franchit les portes, on croirait entrer dans une vaste boutique regorgeant d'objets rares et magiques, qui s'étend sur deux étages ! Kakimi peut même utiliser son véhicule pour franchir plusieurs kilomètres en quelques secondes. Pour lui, ce serait aussi facile que de claquer des doigts. La façon dont il s'y prend reste un mystère pour tous.

Sa révélation me fascina. Je restai là, muette, m'imaginant tout ce que Kakimi pouvait transporter avec lui, à travers le monde.

Je montrai le cadeau qu'il m'avait donné.

— Tu vois le pendentif argenté que je porte au cou ? C'est un présent qu'il m'a offert avant mon départ de la maison.

— Il est splendide.

Je l'ouvris et je regardai la flèche à l'intérieur. Elle pointait dans la direction contraire à celle que suivait notre convoi.

— Je m'éloigne de chez moi…

— Mais tu es maintenant ici chez toi, Alégracia. Tu fais partie de la troupe.

— Je sais, mais j'ai peur que rien ne puisse remplacer mon ancienne maison.

— Inutile de regarder vers l'arrière, Alégracia. Tourne-toi plutôt vers l'avant et tu ne seras plus triste. Ta plus grande peur est d'être seule, tu ne l'es plus désormais. Je veillerai sur toi. Comme un père.

— Tu me le promets ?

— Bien sûr.

Je lui sautai dans les bras.

— Tu me rends si heureuse ! Est-ce que je peux t'appeler papa ?

— Alégracia ! À mon âge, tu pourrais m'appeler grand-père. Mais si tu veux, Dan ferait l'affaire.

— D'accord, Dan. Pour moi, tu peux dire Aly.

• • •

« Nous sommes presque arrivés à Siuron. Notre spectacle aura lieu dans deux jours. Nous profiterons de ce temps pour monter notre numéro. »

Voilà ce que Daneruké m'avait dit avant la nuit, à la fin du troisième jour de route. Le convoi n'avait pas encore franchi les limites de la ville. Il ne nous restait qu'une heure à parcourir le lendemain, tout au plus.

Pour une raison inconnue, je n'avais pas le trac. Peut-être les gens de Pur-Dufonio avaient-ils réussi à me donner confiance.

Daneruké dormait sur le lit juste au-dessous de moi. La toiture de la roulotte craquait sous la force des vents. Je dormais, bien enroulée dans mes couvertures, la tête plongée dans un oreiller douillet. Pendant mon sommeil, je ne restais jamais longtemps du même côté, je changeais sans cesse de position pour être plus à l'aise. Heureusement qu'il y avait des bordures pour m'empêcher de tomber.

C'était tout le contraire pour Daneruké. Le soir, il se couchait bien droit, les bras au-dessus des couvertures et alignés le long de son corps. Le matin, il se réveillait exactement dans la même position. Il dormait d'ailleurs très profondément : même mes mouvements incessants, qui faisaient grincer les supports de bois, ne le perturbaient pas.

Au cours de cette nuit-là, j'ouvris les yeux. Une douleur atroce me pinçait la poitrine. Je sentais mon cœur palpiter comme s'il voulait exploser. Le visage crispé, j'essayais de respirer, mais mon ventre se contractait tellement que j'étais incapable de reprendre mon souffle. Impossible également de crier. Un frisson intense m'envahit, puis la douleur cessa. À genoux sur mon matelas, je tentai de reprendre mes esprits. Minuit devait à peine être passé.

Je descendis du lit et je fis quelques pas dans la roulotte. L'évidence me frappa : je compris pourquoi j'avais été secouée de la sorte.

Un intrus rôdait dehors.

Je ne le voyais pas, mais je le sentais. Je croyais pouvoir dire où il se trouvait : près du dernier fourgon du convoi, celui d'Okliarre et des

conteurs. Daneruké dormait toujours, il n'avait eu conscience de rien. Devais-je le réveiller et risquer de l'embêter ? Nous avions un spectacle le lendemain. Il devait être en pleine forme, il pourrait m'en vouloir de le déranger ainsi. Moi, j'étais déjà réveillée.

En silence, je sortis et me retrouvai dehors, à la merci des grands vents. Je me faufilai vers la dernière roulotte.

La lumière blafarde du croissant de lune me permettait de voir où je posais les pieds. Le dos appuyé contre l'avant-dernier véhicule, je constatai que mon malaise était fondé : quelqu'un était effectivement penché sur la serrure du fourgon d'Okliarre et y insérait des petites tiges de métal. J'entendis un déclic. Il rangea ses outils dans une poche accrochée à sa ceinture. Lentement, il s'infiltra à l'intérieur du véhicule en laissant la porte entrebâillée.

Je m'approchai à pas de loup et jetai un coup d'œil dans la remorque. Je distinguai alors l'intrus devant le lit d'Okliarre. Il ouvrit un deuxième sac attaché à sa cuisse et en extirpa une pincée de poudre orangée qu'il saupoudra sur le visage endormi du chef.

Il passa ensuite à Jaquot et il lui jeta la même poudre au visage.

Pendant ce temps, j'entrai discrètement dans la roulotte.

De ma position, je vis qu'il s'agissait d'une femme habillée de vêtements serrés, d'une couleur que je devinai être bleu foncé. Elle portait un voile qui recouvrait la moitié inférieure de son visage. Ses longs cheveux noirs descendaient jusqu'au milieu de son dos.

Samocure, Paul et Wecto reçurent également leur dose de poudre. L'inconnue referma son petit sachet et elle fouilla sous le lit de Wecto. Elle y agrippa un grand baluchon qu'elle ouvrit rapidement pour y plonger les deux mains.

Je m'avançai encore, pour observer ce qu'elle cherchait. Le sac contenait presque uniquement des livres, vieux et neufs. Elle en sortait un, lisait le titre, puis le remettait à sa place pour en prendre un autre. Le dernier sembla l'intéresser davantage que les autres. Au lieu de le poser, elle le feuilleta à la hâte.

L'intruse s'arrêta sur une page décorée d'une illustration qui représentait une épée bleue et luisante. Elle déchira la feuille, la roula et l'introduisit dans un petit tube de cuir.

J'étais restée là trop longtemps. Je reculai doucement vers la sortie, mais après un seul pas, le plancher craqua. La femme se retourna en vitesse. J'entendis un sifflement métallique, puis une sensation de douleur explosa sur mon bras.

Elle m'avait entaillé la chair avec un coutelas.

La voleuse me tordit le poignet tout en me couvrant la bouche. Je tirai sur sa main pour tenter de me libérer, sans réussir. Elle portait des gants minces et je perçus le relief d'une bague sous le cuir.

— Une enfant, souffla-t-elle.

Du sang coulait le long de mon bras. Je me crispais sous la torture. L'inconnue observa ma plaie.

— Le sang noir des démons… Considère-toi chanceuse de n'être qu'une enfant. Je ne les tue pas, ça me rend malade. Mais nous nous reverrons un jour, c'est une promesse.

Soudain, elle me lâcha et elle s'enfuit en faisant claquer la porte. La blessure qu'elle m'avait infligée me faisait horriblement souffrir et je me mis à crier. Je saignais pour la première fois de ma vie. Le liquide qui s'échappait de moi me paraissait noir et goudronneux. Le sang noir des démons…

La douleur s'intensifiait, je n'avais jamais eu aussi mal de toute ma vie. Je pleurais, couchée sur le plancher froid. Les quatre occupants de la roulotte ne se réveillaient pas. La poudre orangée dont on les avait saupoudrés les obligeait-elle à dormir ?

Il fallut quelques minutes pour que Smithen vienne à mon secours.

— Qu'est-ce qui s'passe icitte ? cria-t-il de l'extérieur.

J'appelais à l'aide en sanglotant.

— On arrive ! me répondit-il en donnant un vigoureux coup d'épaule dans la porte, ce qui arracha le verrou.

Bulgaboom l'accompagnait, comme toujours, et il tenait une lanterne allumée à bout de bras.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? C'toute une blessure, ça ! me dit-il en voyant la plaie, sans toutefois remarquer la couleur du sang dans l'obscurité.

Il n'hésita pas à déchirer une partie de sa chemise pour me faire un bandage très serré au bras.

— Ça va moins saigner avec ça. Mais pourquoi t'es là ? C'est pas ta roulotte ! Et pourquoi les autres se réveillent pas, hein ? Comment tu t'es blessée ? J'comprends pu rien !

— Bulgaboom !

• • •

Smithen et Bulgaboom me ramenèrent dans mon véhicule et ils réveillèrent Daneruké. Je pleurais toujours et mon bras blessé se noircissait de sang.

— Que se passe-t-il ? bredouilla mon mentor alors que la lanterne de Bulgaboom l'aveuglait.

— On a trouvé la fille dans l'fourgon d'Okliarre, expliqua l'Arcaporal. Elle a une vilaine blessure au bras, faut la soigner rapidement !

— Prête-moi ta lanterne, Bulgaboom, s'il te plaît.

Il la prit et il m'amena devant la table en coin, près des armoires. Je m'y assis en sanglotant.

— Tout va bien, vous pouvez nous laisser seuls, ordonna Daneruké en constatant les dégâts.

— On va aller essayer de réveiller les autres en attendant, répondit Smithen. C'est bizarre… Les cris de la fille ont pas réussi à les faire bouger d'un poil.

Ils partirent en courant. Daneruké défit mon bandage et observa la plaie à la lumière de la lanterne. La couleur de mon sang lui apparut alors, clairement.

— Ça alors…

Après avoir attrapé des serviettes et des bandages dans son armoire, il m'essuya le bras et il me fit un nouveau pansement. Il me demanda :

— Comment t'es-tu blessée comme ça ?

— Il y avait quelqu'un dehors, m'efforçai-je de répondre. Elle ne faisait pas partie de la troupe. C'était une voleuse ! Elle est entrée dans le fourgon d'Okliarre, elle a ensorcelé tout le monde et… et… elle s'est emparée d'une page d'un des livres de Wecto. Elle m'a ensuite vue et elle m'a coupée avant de s'enfuir.

— Mais qu'est-ce que tu faisais dans le fourgon d'Okliarre ?

— Quand je l'ai aperçue, je l'ai suivie. Je ne voulais pas te réveiller, Dan. Je…

— La suivre ? Mais à quoi pensais-tu ? C'est Smithen et Bulgaboom qui s'occupent de la sécurité durant les voyages. Ne sors plus jamais seule la nuit désormais, compris ?

— D'accord…

Il noua un nouveau bandage par-dessus le premier.

— Et pour ta blessure, mieux vaut n'en parler à personne. On garde cela entre nous, d'accord ?

— Pourquoi mon sang est-il noir ? Il devrait être rouge, non ? Quand ma mère se coupait dans la cuisine, c'était rouge !

— Il n'est pas noir, bredouilla-t-il. C'est seulement l'éclairage qui le fait paraître de cette couleur.

— Daneruké… je suis un démon, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui va m'arriver ?

— Tu n'en es pas un ! Le mal n'est pas en toi. C'est impossible, tu comprends ? Je ne veux plus qu'on en parle. Oublie tout ceci et tâche de rester à l'intérieur pendant la nuit.

Il alla chercher sa gourde accrochée au mur, près de la porte, et prit une bonne gorgée d'eau. Bulgaboom et Smithen revinrent nous voir et ils confirmèrent à Daneruké qu'aucun occupant du fourgon d'Okliarre ne voulait ouvrir l'œil. Ils l'avertirent également de la présence d'une mystérieuse poudre orangée sur leur visage.

— Cette poudre est sans doute de l'extrait d'ayotta, répondit Daneruké. Les guérisseurs l'utilisent sur leurs patients pour combattre

l'insomnie. Ils se réveilleront demain en pleine forme. Vous devriez maintenant retourner à votre poste. Tâchez d'ouvrir l'œil cette fois. Et conseil d'ami : n'alertez pas les autres membres de la troupe inutilement. Étouffez cette affaire. Si Okliarre apprend que vous avez laissé un voleur entrer dans les remorques, vous n'êtes pas mieux que congédiés. Inventez une histoire, ce serait mieux pour vous.

Tout de même, Daneruké sortit pour vérifier si cette substance était bien de l'ayotta comme il l'avançait, et non un poison plus dangereux. Lorsqu'il revint auprès de moi, nous regagnâmes nos lits respectifs.

— Pourquoi tu as demandé à Smithen de mentir ? lui demandai-je en me penchant sur le bord de ma couchette.

— C'est un incident insignifiant. Une route sans voleurs, c'est comme un champ sans ivraie. On n'en fera pas tout un plat.

— Tu ne veux pas qu'on sache que je suis un démon, c'est ça ?

Il ne répondit pas, exaspéré.

Et moi, je m'endormis en pleurant, sans faire de bruit.

• • •

Le lendemain, j'émergeai du sommeil quand les rayons du soleil se posèrent sur moi, à partir des fenêtres. À moitié aveuglée, je descendis du lit, j'enfilai des vêtements chauds et je sortis profiter de la brise automnale. Les quatre véhicules du convoi baignaient dans un silence parfait. Tous les membres de la troupe dormaient encore.

Nous étions installés au sommet d'une petite colline. Pour atteindre la ville de Siuron, il ne restait qu'à passer dans une vallée boisée, traversée par une rivière étincelante.

Siuron semblait moins peuplée que Pur-Dufonio. C'était une agglomération de maisons et de terres cultivables dispersées sur environ quatre kilomètres. On voyait de la fumée sortir des cheminées, signe que les temps froids étaient arrivés.

— Bonjour, Alégracia !

C'était Pirie. Elle était entièrement habillée de blanc.

— Tu aimes profiter du matin, toi aussi ? demanda-t-elle.

— Oui. J'adore me réveiller en même temps que les oiseaux.

— Moi, je viens chercher le souffle dont j'ai besoin pour jouer de mes instruments. Tout est dans l'air du matin. C'est comme si je conservais cette fraîcheur à l'intérieur de mes poumons pendant toute la journée pour l'expulser seulement durant les spectacles. J'ai l'impression que cet air produit le meilleur des sons.

— Je crois que vous avez raison. Vous jouez si bien !

— Et toi, tu danses encore mieux que quiconque, crois-moi. Où as-tu appris ?

— Sur la berge d'une rivière près de l'endroit où j'ai grandi. Je

tirais mon énergie du chant des oiseaux.

— Et maintenant que tu danses avec une troupe, d'où puiseras-tu cette énergie ?

— De ton ocarina. Lorsque j'entends ce son, je ferme les yeux et j'ai l'impression de me retrouver chez moi. Et je crois aussi que la brise du matin produit un meilleur son.

— J'ai hâte de te voir au prochain spectacle. Avez-vous l'intention de vous exercer aujourd'hui, Daneruké et toi ?

— C'est ce que nous avons prévu de faire si ma blessure au bras va mieux.

Heureusement, la douleur s'était apaisée. Je n'avais rien ressenti depuis mon réveil.

— Ta blessure ? demanda Pirie. Mais quelle blessure ?

— Euh… je suis tombée dans la roulotte hier alors qu'une des roues a heurté un trou. Mais ce n'est rien de grave.

— Est-ce que je peux voir ?

— Non ! dis-je en reculant d'un pas. Ce n'est vraiment rien d'important, c'est sûrement déjà guéri.

— Allons, laisse-moi seulement y jeter un coup d'œil, je pourrai peut-être te donner des médicaments qui t'aideront à te remettre plus vite.

Sans que j'aie eu le temps de protester, Pirie prit ma main. Elle retroussa ma manche et elle souleva le pansement que Daneruké m'avait enroulé autour du bras. J'avalai ma salive. Elle allait forcément voir que ma blessure n'avait rien à voir avec celle occasionnée par une chute ordinaire. Et la couleur du sang la ferait paniquer.

— Ça semble guéri. Je ne vois aucune contusion ni cicatrice, et ton bandage est blanc comme neige.

Elle appuya ses doigts à l'endroit où se situait ma blessure, la veille.

— Est-ce que tu ressens de la douleur ?

Je lui répondis que non. L'entaille avait-elle vraiment disparu durant la nuit ? Cela me semblait improbable, compte tenu de son importance. J'avais eu peur d'être incapable de danser pendant une semaine.

Pirie déchira les attaches du bandage et elle l'enleva complètement.

— C'est un pansement militaire. Ce doit être Daneruké qui te l'a appliqué. C'est étrange, il n'a pas l'habitude de les gaspiller pour des plaies sans importance.

Puis, elle se tut pour observer l'horizon et elle prit de grandes respirations.

— Je vais aller déjeuner, m'informa-t-elle. Les autres ne tarderont

pas à sortir du lit. Profite des quelques minutes de silence qu'il te reste.

Elle se retrancha dans son fourgon et elle laissa la porte ouverte pour l'aération.

Alors que les oiseaux chantaient encore et que personne ne me regardait, j'exécutai quelques brefs pas de danse pour me préparer à ma répétition d'aujourd'hui.

• • •

— Ah ! Quelle merveilleuse journée qui s'annonce !

Wecto chantonnait en descendant les deux marches de sa remorque. Il portait, comme toujours, son grand chapeau à plume. Il n'avait pas remarqué, à sa porte, la nouvelle poignée que Smithen avait installée avant l'aurore.

— J'ai passé une nuit remarquable, comme celles que l'on décrit dans les fables ! Les rêves, bien qu'indéchiffrables, m'ont présenté des beautés ineffables !

J'imaginais qu'il s'adressait à moi puisque j'étais seule à l'extérieur.

— Bonjour, Wecto ! J'espérais qu'un de vous se réveillerait bientôt. Je commençais à m'inquiéter.

— Mais pourquoi vous inquiétiez-vous, jeune Alégracia ?

— Eh bien…

Je me sentais incapable de garder le secret concernant la voleuse. Comment Wecto avait-il pu ne se rendre compte d'absolument rien ? Je ne voyais aucune trace de poudre orangée sur son visage. Smithen avait dû l'essuyer pendant qu'il rangeait l'intérieur de la roulotte pour camoufler les traces laissées par l'intruse.

— Je suppose qu'aucun d'entre vous n'a eu conscience qu'une personne s'est infiltrée dans votre fourgon durant la nuit ?

— Non, mais c'est insensé. La porte était verrouillée et nous nous en serions certainement aperçus. Mon ami Jaquot a d'ailleurs un sommeil plus léger qu'une souris.

— Bon… eh bien, si je vous avoue quelque chose, allez-vous rester discret à ce sujet ? Promis ?

— Je serai muet comme une carpe.

J'entraînai Wecto un peu plus loin du sentier, dans la zone rocailleuse en bas du talus. Personne ne pouvait nous entendre de là.

— Ce que je vais vous dire, il n'y a que Daneruké, Bulgaboom, Smithen et moi-même qui le sachons. S'il vous plaît, Daneruké voulait garder le secret, mais je tiens à vous le dire. Durant la nuit, j'ai aperçu une ombre s'infiltrer dans votre véhicule et je l'ai suivie. C'était une femme. Elle vous a plongés, vous et vos compagnons, dans un sommeil profond avec une poudre orangée. Puis, elle s'est intéressée à un de

vos livres.

— Ma foi ! fit-il en se frottant le nez. Et dites-moi : pourquoi Daneruké voulait-il cacher cet incident ? Ce n'est certes pas anodin !

— Il avait peur que Smithen et Bulgaboom se fassent renvoyer.

— En quoi cela serait-il une si mauvaise chose ? Mais bon, j'ai promis, alors je tiendrai ma parole. Sauf que je n'exclus pas la possibilité de cuisiner ce cher Daneruké pour savoir ce qui s'est réellement passé, d'accord ? Nos vies ont été en danger ! Okliarre devra resserrer la sécurité sans plus attendre.

— Je suis désolée.

— Et vous dites que cette personne a ouvert un de mes livres. Savez-vous lequel ?

— Je n'ai pas pu voir. Elle a arraché une page et lorsqu'elle m'a vue, elle s'est enfuie.

— Mes livres contiennent des informations qui valent leur pesant d'or. Il n'est pas surprenant que certains tentent de se les approprier par la ruse plutôt que d'en payer le juste prix. Mais je suis encore heureux que cette intruse ne s'en soit pas prise à nos vies ! J'aimerais cependant savoir quelle page a piqué la curiosité de cette voleuse.

— J'ai cru y voir…

— Vérifions cela ensemble, voulez-vous ? me coupa-t-il. Attendez-moi ici.

Wecto remonta le talus. Il entra dans son fourgon pour prendre son sac et il redescendit me rejoindre. Il examina les livres un à un.

— Mes volumes sur les légendes anciennes sont restés intacts, ainsi que mes journaux personnels. Voyons si cette voleuse s'intéresse aux objets rares…

Wecto prit un ouvrage usé avec une couverture bleu marine. Son titre, *Artefacts du Drakanitt oriental et du Continent-Coloré*, y était inscrit en lettres argentées.

— Ce livre est l'un de mes plus précieux. Au Plateau-Doré, je fais habituellement payer les gens des dizaines d'orangearres pour leur laisser en lire quelques pages.

Il le feuilleta.

— Une page a bel et bien été déchirée, ici. Si ma mémoire est bonne, c'est celle qui décrivait l'Envolée Céleste.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une épée unique dont la lame est bleue, transparente et en forme de plume. Elle tue les démons instantanément, d'un seul coup, même les plus résistants. Toutefois, lorsqu'on frappe un démon avec cette épée, la lame se brise à coup sûr. Elle devient inutilisable. La magie du pommeau fait repousser la plume. C'est un processus qui prend plusieurs années à s'accomplir.

— À qui appartient cette épée ?

— Jadis, elle était entre les mains de Zarakis le Solarius. C'est avec cette arme qu'il a tué le démon Athore, mais encore là, très peu de gens sont au courant de ce secret. Il a enfoncé l'Envolée Céleste droit dans son cœur, et puis la lame s'est brisée. Sa mission accomplie, il a quitté ce monde, cachant derrière lui sa précieuse Envolée Céleste et le maléfique Serpent d'Argent.

— Pourquoi la voleuse aurait-elle risqué de se faire prendre pour venir arracher cette page, d'après vous ?

— J'y ai retranscrit quelques notes et énigmes qui pourraient révéler l'endroit où l'épée est cachée. Il suffit de tout déchiffrer. Ce serait un motif valable.

Je feuilletai le vieux livre.

— Est-ce que vous avez dans ce bouquin un passage sur le Serpent d'Argent ?

— Évidemment ! Je ne pourrais avoir de l'information sur l'Envolée Céleste sans en posséder aussi sur le Serpent d'Argent.

Wecto ouvrit l'ouvrage sur une illustration défraîchie qui représentait un long bâton ondulé, de couleur argent, avec une tête de serpent à son extrémité. Un des yeux du serpent reluisait de bleu, tandis que l'autre était noir et creux.

— Le Serpent d'Argent, lut Wecto, l'arme favorite du plus puissant kajuvâr qui ait jamais foulé notre monde : le redoutable Athore. Ce bâton, doté d'un poids d'impact inégalable, pourrait venir à bout de tout adversaire en un seul coup. Pas une armure ne serait assez solide pour y résister. La légende raconte également qu'Athore utilisait les pouvoirs du Serpent pour voler l'âme de ses ennemis, de façon à nourrir les Ténèbres avec l'essence vitale des victimes.

Les yeux de Wecto quittèrent l'ouvrage et il me dit :

— Après avoir entendu maintes histoires, j'ai ajouté une note au bas de cette page.

Il reprit sa lecture :

— Au tout début, les *deux* pupilles du Serpent d'Argent brillaient d'une même lueur bleutée. Toutefois, le jour où un œil de la même couleur est apparu au front d'Athore, un des yeux du Serpent d'Argent s'est éteint.

Il referma son livre.

— Vous croyez, demandai-je, que c'est l'œil du Serpent d'Argent que ce démon avait au front ?

— C'est possible. Les historiens comme moi croient qu'Athore le lui avait arraché pour absorber son pouvoir. Cela expliquerait pourquoi la puissance d'Athore surpassait celle de tous les autres démons de son espèce et qu'il était si… unique.

Wecto rangea le livre dans son sac et en boucla les attaches de fer.

— Mais en ce qui concerne cette voleuse, j'ignore pourquoi elle a

déchiré la page de l'Envolée Céleste. Soit elle veut la trouver et la garder pour elle, ce qui serait très plausible, soit elle souhaite faire disparaître les énigmes qui pourraient mener à sa découverte.

— De toute évidence, cette personne savait déjà ce que renfermait votre livre. À qui l'avez-vous montré dernièrement ?

— Habituellement, je réserve ce privilège à ceux qui paient, et très peu de gens sont prêts à le faire. Un vieux marchand de Pur-Dufonio s'y est intéressé récemment. Il m'a offert une vingtaine de verdars simplement pour le feuilleter quelques minutes.

— Est-ce que, par hasard, ce marchand vendait des souvenirs de la fontaine ?

— Je crois bien l'avoir vu rentrer dans une boutique qui offrait ce type de marchandise. Pourquoi ?

À ce moment, je me rappelai la bague gravée des lettres *AT*, au doigt de l'homme qui nous avait instruits au sujet des kajuvârs et des anges. La voleuse en portait également une sous son gant, autour du majeur droit. Ce devait être de ce fameux sigle de famille.

— Copico Artis'Téming…, murmurai-je, le chasseur de démons à la retraite. La voleuse doit avoir subtilisé la page pour cet homme. Il serait logique qu'un chasseur de démons s'intéresse à l'Envolée Céleste, une arme capable de les vaincre.

— Vous venez de dire qu'il est à la retraite. Cette arme ne lui serait d'aucune utilité.

— Pas pour lui, mais il est le descendant d'une longue lignée de chasseurs de démons et, durant une conversation, il a laissé entendre qu'il avait une fille. Il est zélé, il l'a sûrement initiée à l'art de ses ancêtres.

— Vous en venez plutôt vite aux conclusions, petite ! Comment expliquez-vous ce raisonnement ?

Je faillis répondre à Wecto, mais je me retins juste à temps. Avant hier, personne n'avait réussi à me blesser. Il fallait savoir où et comment frapper pour réussir à déchirer ma peau… ou encore utiliser les armes appropriées. Et cette bague… La voleuse ne pouvait être qu'une chasseuse de démons, la fille de Copico Artis'Téming.

Dévoiler ma pensée à Wecto aurait révélé ma nature au grand jour. Daneruké avait raison de vouloir garder le secret, je m'en rendais bien compte. Je commençais également à croire que quelque chose de noir somnolait en moi, que j'étais peut-être ce que je ne souhaitais pas être.

— Simple supposition, lui répondis-je d'un ton incertain. Mais n'en parlons plus, allons plutôt voir si les autres sont réveillés.

• • •

Après l'heure du dîner, le soleil se cacha derrière quelques nuages

gris et bouillonnants. Il ne pleuvait pas encore.

Ce jour-là était consacré au repos de la troupe. Les fourgons resteraient en place jusqu'au lendemain, comme l'avait annoncé Okliarre en se réveillant vers les onze heures, tout comme les autres occupants de sa roulotte, à part Wecto.

Pour souper, le chef Bulgaboom ferait cuire un porc sur la broche. Ce repas, qui avait lieu une fois entre chaque village, restait une tradition, un moment privilégié pour se réunir, rire et manger copieusement.

Je m'entraînais depuis trois heures avec Daneruké en vue de notre prestation du lendemain.

— Il ne sera pas utile de chorégraphier tous nos mouvements, m'avoua-t-il entre deux sessions. Tu sembles à l'aise autant que moi avec l'improvisation. Nous n'aurons qu'à travailler l'entrée ainsi que la sortie. Pour le reste, je crois que ça ira.

Ce matin-là, il avait examiné mon bras et il n'avait pas semblé surpris de voir que la plaie avait disparu durant la nuit. Nous étions donc sortis pour nous exercer sans plus attendre.

Durant la répétition, je me surpris moi-même. Avec Daneruké, j'arrivais à danser de façon rythmée sans l'aide d'aucun accompagnement musical. Il me suffisait de le regarder faire quelques pas et l'inspiration venait d'elle-même. Nous pouvions virevolter pendant plusieurs minutes, de façon très complice, avec notre instinct comme seul guide.

Au milieu de l'après-midi, les quatre musiciens vinrent nous rejoindre et nous proposèrent plusieurs choix de musique pour Siuron. Daneruké et moi optâmes pour un style rapide, mais cette fois encore, mon mentor leur demanda d'attendre que je commence à danser avant de jouer. Je souhaitais aussi que Pirie soufflât quelques notes de son ocarina avant que nous entrions en scène.

Toute la période d'entraînement se déroula merveilleusement bien. Je me sentais prête à satisfaire mon auditoire.

Dans son coin, Samocure me toisait d'un œil noir. Je lui avais volé sa place, il n'était plus que l'annonceur de numéros. Ce nouveau rôle ne semblait pas lui plaire, mais il récitait tout de même ses textes avec Okliarre. J'essayais d'éviter son regard.

Alors que je retournais à la roulotte pour me reposer, il vint me trouver.

— Je t'ai observée danser tout à l'heure. Ton numéro sera un échec ; tu n'as pas le talent requis. À ta place, j'abandonnerais aujourd'hui même pour éviter l'humiliation demain, à Siuron.

— Laisse-moi tranquille. Et pousse-toi de mon chemin ! Je ne me ferai pas insulter par une loque de Moranoir comme toi !

Je refermai aussitôt la bouche, stupéfaite, ayant l'impression

qu'une autre personne venait de parler à ma place. Le jeune Samocure, blessé au plus profond de son orgueil, grinça des dents.

— Une loque ? me cracha-t-il, son visage collé contre le mien. Tu sauras, petite idiote, que personne ne souillera le nom des Moranoir en ma présence. La famille ducale est l'une des plus respectées et des plus riches de tout le Continent-Colo…

Je coupai court à son discours en lui envoyant un cri strident, presque inhumain, droit au visage. Il fut si surpris qu'il en tomba à la renverse. Au lieu de m'enfuir en pleurnichant, je le fixai d'un œil menaçant.

J'eus l'impression que mes dents chauffèrent, elles se mirent à me brûler les gencives. Samocure se releva en braquant son regard sur le mien, me communiquant ainsi qu'il aurait bientôt sa revanche. Il secoua ses vêtements et battit en retraite dans sa roulotte. Quant à moi, je courus dans celle de Daneruké et je bus tout le contenu d'une de ses gourdes pour apaiser les brûlements dans ma bouche.

• • •

J'avais eu le temps de me calmer avant l'heure du repas. Ce devait être parce que je n'avais pas revu Samocure. Ce dernier se cachait dans son fourgon depuis notre dispute. Il n'avait même pas osé sortir pour le souper. Je présumai qu'il préparait sa vengeance.

Durant l'après-midi, Bulgaboom avait allumé un grand feu pour faire rôtir le porc, et les membres de la troupe s'étaient réunis autour en début de soirée pour discuter et pour se réchauffer. J'avais pris place entre mon mentor et Okliarre.

Une fois tout le monde arrivé, ce dernier se leva et il s'adressa à nous :

— Mes amis, le grand jour approche. Demain, nous enchanterons Siuron, et la semaine prochaine, ce sera le tour de la ville de Lyrmentt. Puis enfin viendra le moment du *vrai* spectacle, le *seul* spectacle : le Festival de l'Automne de la cité d'Holbus !

« Cette année, contrairement aux précédentes, nous aurons une personnalité de haut prestige dans l'assistance. Et vous savez de qui il s'agit ? »

Okliarre attendit qu'on émette des suppositions, mais personne n'osa s'avancer.

— Cette année, Izmalt sera de la partie ! confirma-t-il. Et il viendra nous voir.

— Tu dis n'importe quoi, répliqua Pirie. Izmalt déteste ce festival. Il l'organise pour les touristes.

— Je vous l'assure. C'est vrai !

— Cette information provient de quelle source ? demanda Jaquot

en caressant sa moustache.

— D'Hallion Grand-Bec lui-même, fit-il en brandissant un papier plié en trois. Une lettre signée de sa main m'attendait à Pur-Dufonio. Hallion voulait confirmer qu'il nous accueillerait demain à Siuron. Une belle attention de sa part. Mais il m'a aussi appris qu'un citoyen de la capitale est passé récemment à son établissement, et ce bon monsieur lui aurait appris que des loges royales avaient été construites devant la scène principale, à Holbus. Des loges royales, je dis ! Izmalt va venir nous applaudir.

— Tu veux nous mettre de la pression sur le dos ? ajouta Pirie, peu enthousiaste. Et pourquoi avoir attendu si longtemps pour nous annoncer cette nouvelle ?

— Ah ! que vous êtes désenchantés !

— Eh bien, moi, je suis heureux que tu nous en avertisses, dit Wecto. J'ai des blagues à censurer.

— J'espère que tu les aurais censurées de toute façon. C'est la capitale, diantre !

— Mais je trouve mes numéros de bon goût. Par contre, j'ai de la difficulté à personnifier quelqu'un qui m'observe dans les yeux.

Bulgaboom retira la généreuse pièce de porc du feu et il la badigeonna d'une sauce qui dégageait des arômes sucrés d'orange. La viande semblait cuite juste à point.

— J'ignorais que Bulgaboom possédait des talents de cuisinier, murmurai-je à Daneruké.

— Ce n'est pas vraiment la cuisine qui l'intéresse. C'est seulement qu'il a une attirance hors du commun pour tout ce qui brûle.

Avec un sourire hypnotique, le petit bonhomme barbu trancha des morceaux de porc et les servit dans des assiettes de porcelaine que Smithen distribua aux membres de la troupe. L'Arcaporal se délectait.

— Enfin d'la bonne viande ! Bulgaboom, t'es l'meilleur ami que j'peux pas avoir ! Y'a de quoi rassasier deux carnivores comme moi avec c't'animal-là ! Et avec d'la p'tite sauce orangée, t'aurais pas pu choisir mieux ! La bave m'en coule ! Oh… et pis on va s'ouvrir notre p'tit Sabrion et boire ça comme des grands !

En général, la viande me répugnait. Mais après quelques bouchées de ce succulent festin, impossible de m'arrêter. C'était un pur délice, tellement que j'en redemandai. Bulgaboom semblait ravi que j'apprécie sa cuisine à ce point.

Le début du repas se déroula dans le silence, puis on relança les discussions qui avaient commencé avant le service. Je me contentais d'écouter sans jamais commenter, puisque je ne connaissais pas grand-chose, après tout, sur la situation économique de la Contrée-Bleue ou les merveilles architecturales de Kærine au Plateau-Doré, que Wecto louangeait entre chaque pause. Mais les échanges devinrent plus

intéressants quand Pirie amena un nouveau sujet.

— Suis-je la seule à avoir entendu cette rumeur ? demanda-t-elle au groupe.

— De quoi parles-tu ? lui dit Okliarre.

— Il paraît qu'ils auraient retrouvé Riuth.

— Quoi ? Riuth le prince ?

— Est-ce que tu en connais d'autres ?

— Bien sûr que non. Mais si c'était vrai, ça aurait été la nouvelle du siècle. Jaquot l'aurait su avant nous. Pas vrai ?

— La rumeur m'a frôlé l'oreille, confirma l'historien. Mais ce sont des racontars. Avant que j'accepte de partager une information de cette envergure, il me faudra des preuves.

— Je pensais qu'il s'était exilé au Drakanitt ! s'écria Okliarre. Pourquoi serait-il revenu après toutes ces années ? On l'avait condamné à mort, il me semble.

Avec sa voix frêle, Pirie avait du mal à se faire entendre. Elle leva le doigt pour placer un mot.

— Je suis d'accord. Mais des gens à Pur-Dufonio prétendent qu'ils ont vu un convoi, sur la route, à l'extérieur de la ville. Trois personnes ont reconnu Riuth dans l'une des voitures.

— Ridicule, dit Okliarre. Ils l'auraient caché durant le voyage. On parle de Riuth, bon sang !

— Tu as sans doute raison. Mais ragots ou pas, on m'a quand même rapporté cette histoire.

Okliarre but le fond de son verre, puis observa le feu, comme fasciné par la danse des flammes.

— Riuth a porté de graves accusations contre le roi, en public, rappela le chef. Izmalt l'a condamné à mort. Le jeune s'est sauvé, et il reviendrait une quinzaine d'années plus tard ? Tu imagines l'impact de cette nouvelle ?

Il lança une roche dans le feu, puis ajouta :

— Si Izmalt a retrouvé son fils, ce sera catastrophique pour nous. Plus personne n'aura d'intérêt pour le Festival de l'Automne.

— Ou au contraire, s'opposa Wecto, Riuth pourrait attirer les foules à Holbus.

— Ça reste à voir.

Le repas se poursuivit parmi les rires et les chansons. Wecto, Paul et Jaquot, assis un peu à l'écart, acceptèrent de nous apprendre les airs entraînants du Plateau-Doré, leur province natale. Ils donnaient le rythme en claquant des doigts et ils encensaient la beauté du soleil et la splendeur de Kærine sous la lumière matinale.

— Le repas est terminé pour moi, dit mon mentor en se levant. Je ne veux pas souffrir de crampes demain. Tu devrais faire la même chose, Alégracia.

Suivant son judicieux conseil, je déposai mon assiette. J'avais déjà mangé trois portions de viande. J'allai féliciter l'artisan de ce festin, qui me répondit d'un « Bulgaboom ! » jovial. Alors que tout le monde rentrait se coucher, je le vis éteindre le feu à contrecœur, alors que Smithen ramassait les derniers déchets.

• • •

Le lendemain, les nuages annonçaient un orage.

— Le spectacle ne sera pas annulé, nous avisa le chef de la troupe. Rappelez-vous que nous présentons nos numéros sous le toit de l'auberge d'Hallion Grand-Bec. Tout est arrangé.

Notre convoi venait de franchir les limites du village paisible de Siuron. J'avais tellement hâte de me retrouver sur scène, je ne pouvais plus attendre. Daneruké relaxait dans son fauteuil de velours. Il lisait un livre qui semblait minuscule entre ses gros doigts de guerrier. Okliarre avait exigé que Samocure conduise notre roulotte, car mon compagnon et moi devions être détendus pour le spectacle. Daneruké leva les yeux un moment pour me dire :

— Tu es restée rivée à ce carreau toute la journée, tu vas finir par avoir mal au cou.

— Je veux simplement voir les gens du village. Ce sont *eux* qui vont venir nous applaudir !

Il soupira :

— C'est vrai que les premières fois, c'est très excitant de faire des spectacles ! Mais on s'habitue vite et, à la longue, ça devient davantage un travail.

— J'aimerais leur crier : « Venez voir le spectacle de la Troupe d'Okliarre ! » Je veux une salle pleine à craquer !

— Si nous avons le même succès qu'à Pur-Dufonio, elle le sera. D'autant plus que le mauvais temps incitera les gens à se réfugier à l'intérieur.

Je demeurai le nez collé à la fenêtre, les jambes tremblantes d'excitation.

Le convoi s'arrêta devant un grand bâtiment de bois à trois étages avec, sur la façade avant, des fenêtres géantes plus larges que hautes. Un chemin pavée menait jusqu'à la porte principale, maintenue ouverte à l'aide d'un crochet. Il s'agissait de l'auberge d'Hallion Grand-Bec, une vieille construction d'apparence modeste mais chaleureuse.

Nous sortîmes de nos véhicules pour aller nous réchauffer à l'intérieur. Le grand hall du rez-de-chaussée s'étendait sur tout l'étage. On y retrouvait des dizaines de tables carrées toutes identiques, disposées autour d'une scène spacieuse surélevée d'un demi-mètre.

C'était là qu'allait se tenir notre spectacle. Dans l'auberge, il faisait presque aussi clair que dehors.

Okliarre alla rencontrer un gros homme barbu, vêtu d'une veste noire, qui servait des clients derrière un bar. Il se présenta et lui annonça que sa troupe commencerait les préparatifs.

— Je vous attendais justement ! Soyez à votre aise, entrez votre matériel. J'ai annoncé au village que la représentation commencerait tout de suite après le grand souper de la semaine.

— Nous serons prêts à temps. Et merci pour la lettre.

— De rien. Allez ! J'ai hâte de vous revoir à l'œuvre. Je me suis ennuyé de vous depuis l'an passé.

Okliarre lui adressa un sourire et il nous rejoignit. Il nous demanda d'aider Smithen et Bulgaboom à déplacer le matériel derrière la scène.

— Pas de feu d'artifice pour ce soir non plus, évidemment, dit le chef à Smithen. Ça en fera plus pour le Festival de l'Automne.

— Bulgaboom et moi, on a justement élaboré des nouvelles poudres pour Holbus. Ça explose et ça fait plein de bruit et de couleurs. Z'allez être impressionné, promesse d'Arcaporal.

Nous prîmes presque une heure pour tout transporter dans les coulisses. Pendant que les autres déplaçaient les objets lourds, je m'affairais à trimbaler les accessoires plus légers comme les costumes et des petites sections du décor.

— Allez manger, dit Okliarre. Et dans une heure, je veux vous voir derrière la scène.

Il jeta un coup d'œil à la fenêtre située à gauche du bar et il continua :

— Il pleut. Les gens commencent à entrer. La salle sera pleine d'ici peu, l'audience sera bonne.

Tout semblait parfait. Daneruké et moi mangeâmes ensemble des pains grillés trempés dans un coulis de bleuets et agrémentés de fromage fondu.

La salle continua à se remplir jusqu'au point où tous les sièges furent occupés. L'atmosphère se chargea des cliquetis d'ustensiles et du brouhaha des villageois. Daneruké m'expliqua que cette auberge était l'endroit où les habitants se réunissaient chaque semaine pour savourer les plats du chef Grand-Bec et pour assister aux prestations d'artistes invités. Ce soir, c'était notre tour.

Daneruké ne resta pas plus longtemps sur sa chaise.

— Allons rejoindre les autres. Okliarre déteste les retards.

Il me prit la main et il m'escorta derrière la scène, où les autres étaient rassemblés.

Samocure tenait un long papier dans ses mains et il répétait ses lignes. Les musiciens nettoyaient une dernière fois leurs instruments, et les trois conteurs fumaient tranquillement leur pipe en pestant

contre l'odeur ambiante qu'ils jugeaient nauséabonde. Quant à Daneruké et à moi, nous répétions les exercices d'étirement qu'il m'avait enseignés durant notre escale.

Le chef arriva à la hâte.

— Les gens ont fini le dernier service. Il est temps de commencer. Samocure, tu ouvriras le spectacle. Tu as bien appris ton texte ?

— Par cœur, l'assura le jeune Moranoir avec fierté.

— Parfait, alors entre en scène, c'est à toi !

J'espérais au plus profond de moi-même que Samocure posséderait davantage d'éloquence que de talent en danse. Je ne voulais pas qu'il gâche le spectacle. Placée derrière le rideau qui nous séparait de la foule, je l'observai s'avancer devant la scène. Samocure commença alors son allocution :

— Mes chers amis, cet été a été l'un des plus chauds et beaux des dix dernières années…

Il continua sur cette lancée, répétant les mêmes mots qu'Okliarre avait prononcés à la représentation de Pur-Dufonio.

Avant la fin du discours, les musiciens entrèrent et se mirent à jouer une douce mélodie, inspirée de la culture des vagabonds aux manches blanches de la Contrée-Bleue. La foule se tut, tous les regards étaient rivés sur le spectacle.

Samocure laissa place à Wecto, qui chanta en solo. Daneruké mit alors sa main sur mon épaule en me disant :

— Après lui, ce sera à notre tour. Nous monterons sur scène et nous attendrons les premières notes de Pirie. Tu te souviens des principaux pas ?

— Bien sûr, Dan. Nous les avons répétés pendant des heures, hier.

Pendant ce temps, Okliarre félicitait Samocure :

— Tu as bien récité ton texte ! Bravo ! Mais ne t'éloigne pas, tu iras présenter Daneruké et Alégracia à la foule avant qu'ils n'entrent en scène.

— Est-ce que je pourrai recommencer à danser après ce soir ?

— Non, Samocure, pour la dernière fois, non ! Tu es meilleur présentateur que danseur. C'est désormais Alégracia qui sera avec Daneruké.

Le jeune homme se rapprocha des coulisses. Quand Wecto revint derrière le rideau, Okliarre siffla au garçon :

— C'est à toi maintenant !

Samocure retourna sur la scène et il prit la parole :

— Et maintenant, pour enchanter vos yeux autant que vos oreilles, nos talentueux musiciens accompagneront les pas des danseurs Daneruké et Alégracia !

La foule applaudit à tout rompre. L'heure était venue de prouver mon talent à tous.

Daneruké saisit ma main et il m'accompagna sur scène. L'auberge était pleine à craquer, j'estimais l'assistance à deux cents spectateurs, au minimum.

Les musiciens réunis derrière nous se préparaient à jouer. Daneruké et moi, placés dos à dos, tête baissée, attendions la première note.

Pirie joua un air mélodieux qui me rappelait celui des oiseaux. Cet air était d'une beauté sublime, il était évident qu'elle utilisait l'air matinal qu'elle avait accumulé depuis Pur-Dufonio. Une énergie vive me monta droit au cœur. J'en ressentis des picotements dans mes bras et mes jambes. La musique de l'ocarina s'éleva au-dessus de tout, puis elle coula lentement sur les mesures pour finalement s'éteindre. Notre danse commençait à ce moment. Je me mis à bouger et la musique explosa aussitôt.

J'hypnotisais les musiciens par mes mouvements, tout comme le faisait mon partenaire. Nous virevoltions avec grâce sur un rythme toujours grandissant. Nos pas improvisés variaient selon la cadence. Parfois, nous dansions indépendamment l'un de l'autre et, d'autres fois, nous nous tenions par la main et nous changions de position sur scène. Nous parvenions à synchroniser des séries de mouvements complexes de façon parfaite. Un lien magique m'unissait à Daneruké, créant la meilleure des chimies. Tout était impeccable, la foule était béate d'admiration avant même la fin de notre numéro.

Nous fûmes noyés sous une vague d'applaudissements. Nous saluâmes la foule avant de retourner derrière le rideau pour laisser place aux conteurs.

— C'était parfait ! me déclara Daneruké.

Il prit un mouchoir et épongea la sueur sur mon visage. Peu après, alors que les chants commençaient, Okliarre vint nous féliciter.

— La foule en redemande. Splendide ! Tu as bien choisi ta partenaire, Lorcana. Continuez dans cette voie.

Lorsque Paul, Jaquot et Wecto sortirent de scène, Samocure prononça ses dernières lignes et nous montâmes tous sur scène pour saluer l'auditoire. La foule nous acclamait et moi, je souriais, comblée de bonheur devant ce succès.

Okliarre demanda à nous voir en coulisses tout de suite après.

— C'était un spectacle magnifique ! On ne pourrait demander mieux. Tout le monde était à sa place. Je vous félicite, vraiment… Je veux *cette* qualité à Holbus dans deux semaines et tout sera parfait. Et en attendant, voici votre dû.

Il distribua une poignée de pièces vertes et ovales à tous les membres de la troupe. J'en reçus six avec le nombre « 10 » gravé sur chacune d'entre elles.

— Heureuse de ta première paie ? me demanda mon mentor avec

un sourire espiègle. Cela fait soixante verdars. Tout est à toi. Tu es libre de le dépenser comme il te plaira.

Ma première paie… j'en étais ravie. Cependant, je ne savais guère comment en profiter. Je courus ranger les pièces dans la roulotte et revint dans l'auberge sans perdre une minute.

Smithen et Bulgaboom démontaient déjà le matériel scénique et les autres membres de la troupe se mêlèrent à la population pour célébrer leur succès.

Sous la lumière des candélabres, les gens chantaient, jouaient au double-tiarba – un jeu de cartes – et bavardaient devant une bière ou une coupe de vin. Plusieurs me félicitèrent pour ma performance et j'en étonnai plus d'un en avouant que je n'avais que douze ans. Parmi eux, une vieille dame, assise seule à une table, attira mon attention. Du doigt, elle m'invitait à aller la rejoindre.

— Tu peux t'asseoir à mes côtés si tu le veux, me proposa-t-elle d'une voix qui me rappelait celle d'un enfant.

Puisque personne ne rôdait autour d'elle, je pris la chaise qu'elle me présentait. Cette dame ne portait aucun maquillage. Sa chevelure chenue n'avait d'ailleurs sans doute jamais profité des caresses d'un peigne. Elle me souriait malgré tout, et éprouvait de la difficulté à me regarder dans les yeux.

— Tu danses bien, jeune fille. Un talent comme le tien, c'est rare. Je m'excuse d'être arrivée en retard, mais je n'ai pas bien entendu ton nom, tout à l'heure…

— Je suis Alégracia.

— Alégracia ! répéta-t-elle, éblouie, comme si elle venait de trouver un trésor perdu depuis cent ans. Tu as un très joli nom ! Est-ce que tu sais ce qu'il signifie ?

— Pas du tout, répondis-je. Vous le savez, vous ?

— C'est un composé de mots du dialecte angélique, une langue complexe que très peu de gens comprennent. L'expression *Alégra'Cia* signifie : *les yeux d'un ange*.

— Que c'est beau… Personne avant vous ne m'en avait jamais parlé. Pourtant, ma mère devait savoir…

— C'est un nom bien inspiré. Tu as un regard splendide. Je ne peux me tromper. Mon père m'a patiemment appris les bases de cette langue alors que j'étais toute jeune. C'est une tradition dans la famille d'apprendre le dialecte des anges, car nous avons de leur sang en nous.

— Vous dites ?… Vous êtes un ange ?

— Ah ! pas trop. Juste un peu.

Devant mon hébétude, elle m'expliqua :

— Un de mes ancêtres appartenait à la race des akdathes, des anges qui ont dû s'exiler du Drakanitt, il y a longtemps. Ces créatures

sont aveugles et muettes. En revanche, ils peuvent voir et communiquer avec leur âme. Moi-même, je suis incapable de parler. La voix que tu entends résonne uniquement dans ton esprit. Je remue les lèvres pour éviter de t'effrayer.

— C'est fascinant !

— Ne t'emballe pas. Mon sang d'ange s'est dilué avec les métissages humains. Mes autres pouvoirs se sont effrités…

Captivée malgré tout par cette discussion, je lui demandai en quoi consistaient ces pouvoirs.

— Disons que j'ai quelques dons de voyance. Je peux en apprendre sur le passé des gens ou leur état d'âme. Pour cela, je n'ai besoin que de toucher leur peau.

Elle retira son gant blanc et me présenta sa main décharnée. Je frôlai le bout de ses doigts, hésitante, comme si c'étaient des braises rouges.

— Fais-moi confiance. Je ne te veux aucun mal. Après t'avoir vue à l'œuvre, je suis… curieuse.

Je l'étais autant qu'elle. J'observai les tables autour de nous. Wecto et Paul s'amusaient avec les joueurs de cartes tandis que Smithen s'occupait de transporter les décors et les pièces d'équipement vers les fourgons.

La proximité de mes amis me rassurait.

J'acceptai donc d'enrouler ma main dans la sienne. Satisfaite, la dame resserra ses lèvres et se concentra.

— Hmm… Tu es bien spéciale, Alégracia. Heureuse et triste à la fois.

— Je suis au comble du bonheur. Je ne suis pas triste.

— C'est faux, me lança-t-elle avec conviction. Il existe de la tristesse en toi, mais tu l'as refoulée si profondément que tu crois l'avoir oubliée. Je parle bien sûr de ta mère, de ta sœur, d'un sympathique marchand, d'une maison en rondins, de centaines de fleurs… bref, de ton ancienne vie.

« Il y a tant de peines enfouies en toi, tant de regrets cachés tout au fond d'un gouffre. Tu es comme un volcan qui entrera bientôt en irruption. Tout cela pourrait être évité si tu affrontais ton passé, Alégracia, mais tu préfères l'oublier pour qu'il cesse de te perturber. »

Des souvenirs surgirent tout à coup dans mon esprit.

— J'aimerais savoir si ma mère va bien aujourd'hui. Pouvez-vous m'apprendre quelque chose sur elle ?

— Je peux lire les états d'âme de personnes de ta famille proche ou d'amis de longue date. Je peux donc essayer pour ta mère.

Elle se concentra de nouveau tout en serrant ma main.

— Je ne suis pas capable d'entrer en contact avec l'âme de ta mère. Elle doit se trouver loin d'ici.

— Mosarie vit maintenant sur le Drakanitt.

— Ah ! Il est normal que je ne puisse pas la retrouver. Ta mère est physiquement trop éloignée. Une akdathe de sang pur y serait parvenue, mais moi…

— Et ma sœur, Sintara ?

— C'est étrange, me révéla-t-elle après un moment. Je la perçois davantage comme une amie que comme un membre de ta famille. Ma vision est floue, mais je peux distinguer de somptueux vêtements, la compagnie de gens de la haute société et un splendide château.

— Elle est sous la garde du prince Shnar, sans doute entourée du luxe de la royauté.

La vieillesse n'avait enlevé aucun charme à cette dame. Elle semblait sereine, les yeux fermés, souriant à peine.

— Y a-t-il une dernière personne que je pourrais sonder pour toi ?

Je levai mon regard au plafond pour réfléchir. Il existait bel et bien quelqu'un d'autre.

— Voilà plusieurs jours déjà, j'ai fait la connaissance d'un ange aux ailes multicolores. Il m'avait donné rendez-vous à Pur-Dufonio, mais il ne s'y est pas présenté. J'aimerais savoir où il se trouve aujourd'hui.

— Un ange aux ailes multicolores ? Tu as sans doute rencontré l'Ange Arc-en-Ciel.

— Vous savez qui c'est ?

— Je connais l'essentiel. Très peu de gens sur le Continent-Coloré ont eu la chance d'admirer cet ange. Les histoires le décrivent comme un justicier invincible qui n'œuvre pour le compte de personne. Quand on demande : *Où se trouve l'Ange Arc-en-Ciel ?*, les lucides répondent : *Là où les valeurs des six sont en danger.*

Elle ferma les yeux à nouveau et demeura immobile pendant une longue minute.

— C'est encore flou comme vision. Difficile à sonder. J'ai cru entrevoir les ténèbres des profondeurs, la souffrance du fouet, des chaînes et des barreaux de fer. La prison, peut-être… Mais qui souhaiterait emprisonner un ange ?

— Quand je l'ai quitté, l'Ange Arc-en-Ciel se battait avec le second de Shnar. Je ne suis pas restée assez longtemps pour savoir qui a gagné. Ils l'ont peut-être capturé. Et moi qui me suis enfuie au lieu de l'aider !

— Tu es bien trop jeune pour te mêler à ces conflits. Tu ne connais pas la violence. Restes-en loin : ton âme est encore pure.

— Un jour, j'apprendrai à me battre ! Ce genre de situation n'arrivera plus.

— Prends garde, jeune fille. Apprends la nuance entre te battre et te défendre. Un des deux arts peut réveiller des monstres qui sommeillent en toi. Cette nuance est vitale, ma chérie, ne l'oublie

jamais.

Près de la porte, Daneruké me fit signe de le rejoindre. Je dus faire mes salutations à la gentille dame.

— Je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance. Comment vous appelez-vous, au juste ?

— Je suis Majora Castter. Tu peux m'appeler Majora.

Je lui adressai un sourire auquel elle répondit de la même manière.

— Je dois aller retrouver mes compagnons, dis-je. Peut-être va-t-on se revoir bientôt ?

— J'en serais ravie. Tu sais, je passe la majorité de mes vendredis dans cette auberge. Tu m'as éblouie ce soir, ma chère. Si tu reviens à Siuron, tu pourras me croiser ici.

Je la saluai une dernière fois et je m'apprêtais à la quitter lorsqu'elle se leva et me saisit le bras. Elle ficha ses yeux vides dans les miens.

— Un dernier conseil, Alégracia : lorsque tu verras le soldat, achète-lui un billet…

J'acquiesçai et elle me relâcha. Je gardai cette phrase bien en mémoire.

Je m'empressai de rejoindre Daneruké à l'extérieur.

— Il se fait tard, me dit-il. Nous devrions aller dormir. Un voyage de deux jours pour Lyrmentt nous attend dès demain. Ensuite, nous devrons passer près d'une semaine sur la route pour atteindre Holbus.

Il m'escorta vers le convoi en continuant :

— Alors, comment as-tu trouvé ton expérience ?

— J'ai adoré ! C'est si motivant de danser et de voir les gens nous applaudir !

— Tu mérites tous ces éloges, Alégracia. Tu as été excellente. Vraiment.

Je sautillai de joie.

— J'ai déjà hâte aux prochaines représentations. Je veux faire ce métier toute ma vie.

— Tu sais, c'est la décision que j'ai moi-même prise, il y a bien des années. J'ai abandonné ma vie militaire pour devenir danseur et, crois-le ou non, je ne connais la paix intérieure que depuis que j'ai adhéré à cette troupe.

Une fois dans la roulotte, mon mentor me borda dans mon lit.

— Passe une bonne nuit, me murmura-t-il à l'oreille.

— Toi aussi, Dan, répondis-je à moitié endormie. Je suis si heureuse d'être ici, avec vous tous. Je vous en remercie.

Chapitre VII

En route vers Holbus

— Nous venons de franchir la limite qui sépare la région des Bois-Verts de celle d'Holbus, m'annonça Daneruké en contemplant l'étendue du lac Diamant à l'ouest.

Dehors, le soleil brillait de tous ses feux et une chaleur étouffante s'accumulait dans la roulotte. C'est pourquoi j'en avais profité pour venir m'asseoir sur le siège du cocher, aux côtés de Daneruké. N'eût été du feuillage orangé des arbres, nous nous serions crus en plein été.

— J'adore ces paysages, ces grands espaces et cette eau claire qui reluit sous le soleil. Chaque année, je prends soin de ne rien manquer. Et toi, Alégracia, quel endroit préfères-tu ?

— Moi ?

Je ne pouvais pas répondre à cette question, sans doute parce que je ne voyageais que depuis quelques jours.

— Eh bien… rien ne pourra remplacer la vue de la mer du haut de mes champs de fleurs. Les vagues qui se brisent sur le sable fin, l'arôme envoûtant de mes rosiers, le ciel sous un coucher de soleil ardent… et ma maison…

Dame Majora Castter avait raison. Même si j'avais tenté d'oublier mon paradis natal, il somnolait toujours en moi. Jamais il n'allait disparaître.

Ma boussole à la main, je n'arrivais plus à quitter des yeux l'aiguille qui indiquait la direction opposée à celle vers laquelle nous avancions. Les paroles de Kakimi me revinrent à l'esprit : « Ce n'est pas une boussole ordinaire, non ! Car elle pointera toujours dans la direction où ton cœur s'est senti le plus épanoui, le plus libre et rempli de bonheur. Et cet endroit, c'est sans aucun doute chez toi. » Il l'avait deviné, il savait que rien n'allait remplacer la terre de mon enfance.

Se pourrait-il qu'un jour, mon cœur élise un autre lieu ? pensai-je en levant le regard vers la route. *Se pourrait-il que je trouve le bonheur ailleurs que dans cette maison qui est maintenant si loin ? Lorsque ce moment arrivera, je suppose que l'aiguille de la boussole désignera une*

autre direction. Mais elle ne montre toujours pas cette roulotte. Attristée, je refermai mon pendentif.

• • •

Nous approchions de Lyrmentt, un village de pêcheurs situé sur la côte du lac Diamant. Ces hameaux tranquilles regroupaient des maisonnettes isolées sur des collines buissonneuses. Une douzaine d'embarcations voguaient au large sans trop s'éloigner des quais, où des chaloupiers attrapaient du poisson avec leurs filets. Plusieurs habitants travaillaient à l'extérieur pour entretenir leur domaine, d'autres transportaient du bois pour se préparer à affronter l'hiver. Quelques-uns étaient penchés dans leur jardin pour ramasser des légumes.

— J'espère que tu n'as pas l'odorat sensible, m'avertit Daneruké, les mains sur les rênes. Ce soir, les lieux vont sentir le poisson.

Quand nous entrâmes dans le village, les paysans m'envoyèrent la main en m'apercevant. Je les saluai en retour, ravie par leur accueil.

— Ce peuple est unique, me dit mon mentor. Des travailleurs et des pêcheurs qui apprécient le raffinement des arts. La proximité d'Holbus doit expliquer le phénomène. Mais n'oublions jamais que ces gens sont très pauvres.

Nous nous stationnâmes dans un espace ouvert entouré d'arbres. Au centre, le sol était couvert de pierres aux tons nuancés : la scène serait montée à cet endroit.

Nous étions garés à proximité d'un restaurant d'apparence sympathique nommé L'Arrêt des Voyageurs. Daneruké m'expliqua que plusieurs caravanes de marchandises en provenance des Bois-Verts et de la Contrée-Bleue devaient faire escale à Lyrmentt avant d'atteindre la grande cité d'Holbus. Cette auberge avait été construite pour accueillir ce type de voyageurs.

Des employés s'apprêtaient déjà à nourrir et à brosser nos chevaux.

— J'adore cette ville, me déclara Daneruké. Les gens sont hospitaliers et généreux, on s'y sent toujours comme chez soi. Viens avec moi, nous allons manger.

Quelque chose attira mon regard. J'arrêtai mon mentor :

— Dan, pourquoi y a-t-il deux voitures isolées, là-bas ?

Toutes les remorques étaient stationnées en ligne près des arbres, à proximité des palefreniers. Toutes, sauf ces deux-là, qui étaient garées à presque deux cents mètres des autres. Elles semblaient être totalement constituées de métal. L'équipement frontal permettait d'y harnacher six chevaux. Étrangement, on avait recouvert le côté droit des voitures avec d'épais rideaux rouges.

— Je ne les avais pas remarquées, répondit Daneruké. Ce doit des

chars pour transporter des animaux. Vu leur taille, je dirais qu'ils accueillent de gros bœufs.

— Pouvons-nous aller voir ? demandai-je pour satisfaire ma curiosité.

— D'accord, mais pas longtemps. Je doute que le conducteur serait heureux d'apprendre qu'on épie sa marchandise.

Excitée, je suivis mon mentor jusqu'à ces remorques. Derrière les pans d'étoffe, le son d'une respiration profonde était parfaitement audible.

— Une très grosse bête, dit Daneruké.

Il empoigna le premier rideau rouge et il le tira vers sa gauche. Il sursauta :

— Des ours-épics ! Mais qui donc peut bien avoir besoin de ces sales bêtes ?

Il tassa le rideau un peu plus pour me permettre de voir.

Derrière d'énormes barreaux noirs, une bête gigantesque dormait, couchée sur le ventre. Elle ressemblait aux ours géants qui illustraient mes livres de contes, mais son dos et le dessus de ses membres étaient recouverts d'épines marbrées. Des reflets roux miroitaient sur le duvet brun de sa tête.

À chaque inspiration, la bête écartait les lèvres pour dévoiler ses crocs gigantesques. Elle m'aurait broyée d'une seule bouchée.

— Cette bête doit être sous l'effet de potions tranquillisantes, déduisit Daneruké, sinon elle aurait tenté de nous dévorer tout crus. Les ours-épics ont l'ouïe et l'odorat très fins. Celui-là n'aurait pas manqué de se réveiller à notre approche.

Les motifs sur les épines de la créature ravivèrent un de mes souvenirs. Quand je m'étais enfuie du manoir de Shnar et que je traversais les Bois-Verts, j'étais tombée sur le squelette d'un chasseur. Une épine identique à celles-ci émergeait de sa cage thoracique.

— Ces ours-épics… ils vivent dans les Bois-Verts ?

— Il y en a, mais ils sont rares. Je me souviens qu'à l'époque où je servais dans l'armée, nos ennemis de la Contrée-Bleue en capturaient, là-bas. Durant les batailles, ils relâchaient des hordes d'ours-épics en furie sur nos troupes. Nous avons perdu beaucoup d'hommes à cause d'eux.

Il me désigna l'abdomen de l'animal, soit la seule partie de son corps qui était recouverte de fourrure blanche.

— Heureusement, ces bêtes ont un point faible. Un bon coup de poing juste en dessous du menton, et la chair enfle. La créature doit alors s'arrêter pour bien respirer.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? On achève le travail en visant le cœur, le cou ou les yeux. Si tu n'as pas d'arme, tu peux lui arracher une épine et la lui

enfoncer dans la gorge. C'est assez efficace.

— C'est dégoûtant.

— Dans le feu de l'action, tu n'y penses pas, Alégracia.

Quelque chose en moi me disait que Daneruké avait été témoin des pires horreurs imaginables. Je le sentais chaque fois qu'il me parlait de sa carrière militaire. Cela se traduisait par un tressaillement dans la voix, une main qui tremblait, une hésitation.

— Laissons cette bête tranquille. Il ne faudrait pas la réveiller.

Nous retournâmes à l'auberge. Au comptoir, on me servit une bouillie de navet et un poisson fraîchement pêché. On avait gardé la tête de l'animal en place. Je crus qu'il me fixait avec ses grands yeux dégonflés.

Je le tâtai du bout de ma fourchette.

Par chance, j'avais faim.

• • •

Le spectacle remporta encore un vif succès. Nous avions compté un peu plus de deux cents spectateurs.

À la fin de la représentation, Bulgaboom et Smithen nous éblouirent en nous donnant un bref aperçu des grands feux d'artifice qu'ils préparaient pour le Festival de l'Automne, à Holbus. La foule en vit de toutes les couleurs.

Pendant que nous rangions le matériel dans les roulottes, les gens du village riaient de bon cœur et buvaient sur la terrasse de L'Arrêt des Voyageurs.

Je pris une pause et demandai un verre d'eau au comptoir. Me désaltérer me fit le plus grand bien.

Wecto se trouvait non loin de là, il discutait avec les pêcheurs de la région.

— Vous pourriez raconter ça dans vos histoires ! dit l'un d'eux.

— Et pourquoi le ferais-je ? Mes propos sur les mœurs et la géographie sont véridiques, je vous l'assure. Ce n'est pas aujourd'hui que je compte introduire des faussetés dans mon numéro.

— Mais j'vous le dis que c'est vrai !

— Moi aussi, enchaîna un autre, plus âgé. Cet été, je pêchais sur le lac, et puis j'ai entendu des bruits comme si y'avait quelqu'un qui donnait des coups de marteau sur des clous. Des clous au milieu du lac ! Ouais… Il y avait aussi des voix.

— Et vous pensez que ce sont des esprits ? demanda Wecto, incrédule.

— Pas des esprits, sacrebleu ! Des fantômes !

— N'est-ce pas la même chose ?

— Z'avez déjà vu des esprits qui cognent des clous ?

Daneruké vint s'assoir sur le siège à côté de moi. Il commanda une chope d'ash, mais le tenancier l'informa que ses barils étaient vides. Ne pouvant jouir de sa boisson favorite, mon mentor demanda un verre de vin.

Pendant ce temps, le débat entre les pêcheurs et Wecto continuait. Le conteur, sceptique, avait rassemblé une demi-douzaine de buveurs autour de lui, qui essayaient de le convaincre.

— Moi aussi, mais c'tait v'là deux ans. Ze pêssais et z'ai vu des lumières au-d'sus du lac.

— Quelqu'un peut me traduire les zézaiements de votre cher compagnon ? dit Wecto.

— Y'a vu des lumières, confirma un autre.

— Ça r'ssemblait à des ssandelles. Mais des ssandelles qui volent comme ça, là. Comme ça.

— Et y'avait les voix ! Ouaip. Les voix. On les entend quand on s'éloigne du rivage.

— Je vais vous poser une question à tous, et je vous demande d'y répondre avec franchise. Quand vous allez pêcher sur le lac Diamant, est-ce que vous trimballez vos barriques de bière avec vous ?

— Eh bien ouais ! Y fait soif sur le lac.

— C'est ce que je croyais.

Durant la soirée, l'ambiance festive fut perturbée par l'arrivée d'un cavalier en armure. Casqué d'un heaume gris, il portait une longue cape rouge aux bordures noires. Il s'agissait d'un soldat royal d'Holbus, dépêché pour livrer un message aux habitants de Lyrmentt.

Le soldat débarqua de sa monture et se mit à crier à tue-tête.

— Grande annonce ! Grande annonce ! Cette année, comme les précédentes, le roi Izmalt vous invite à prendre part au grand Festival de l'Automne qui aura lieu samedi prochain dans la capitale du Continent-Coloré ! Des centaines d'activités vous y attendent. À l'horaire : visite de la périphérie du palais royal sur les chevaux de l'écurie de notre glorieuse armée, théâtre historique montrant l'héritage culturel du Continent-Coloré, kiosques comprenant un centre de jeux de hasard, spectacles en soirée avec Les Lutins Verts, la Troupe des Six Couleurs, Les Clochards Riches et la Troupe d'Okliarre… et bien plus encore.

« Nous vous rappelons que l'entrée est gratuite pour les citoyens du Continent-Coloré.

« De plus, cette année, une attraction spéciale vous est offerte. Comme de nombreuses rumeurs circulent quant au retour du prince Riuth, nous le confirmons. Le prince est bel et bien entre les mains du roi Izmalt et ce dernier profitera du Festival de l'Automne pour lui intenter un procès devant public, à la Grande Arène. Un billet est nécessaire pour assister au procès, qui se tiendra de dix heures à midi.

Le prix est fixé à soixante-dix verdars pour un achat immédiat et s'élèvera à quatre-vingts verdars le jour du festival. Y a-t-il des intéressés parmi vous ? »

Il leva le bras et il montra une série de billets destinés à la vente immédiate. La plupart des habitants l'avaient écouté, mais ils s'en désintéressèrent après l'annonce du prix des billets. Personne n'avait vraiment les moyens de s'offrir ce genre de sortie.

Tout de même, nos trois conteurs s'empressèrent de se procurer les précieux billets.

— En tant que conteurs professionnels, dit Wecto à ses compagnons, il est de notre devoir de rester à l'affût des événements qui vont marquer le Continent-Coloré. Un procès devant la foule… voilà une procédure inhabituelle. Cette recette fera jaser longtemps.

Je me demandais si je devais en faire autant. Je fouillai dans ma bourse et je pris toutes les pièces que j'avais en ma possession. Ma fortune s'élevait à quatre-vingt-dix verdars, la somme de mes deux premières paies. Si j'achetais un billet, il ne me resterait que vingt verdars pour une semaine entière. Cela importait peu puisque, de toute façon, Okliarre nous fournissait nourriture, logis et vêtements.

Je me souvins alors des paroles de dame Majora Castter : « Un dernier conseil, Alégracia : lorsque tu verras le soldat, achète-lui un billet… »

Mais pourquoi voulait-elle que j'aille au procès de Riuth ? me demandai-je. *C'est insensé !*

Cette dame m'en avait appris beaucoup sur moi-même et sur mes proches. Sa sagesse était précieuse et, même si elle était aveugle, elle voyait plus de choses que je ne le pouvais avec mes propres yeux. J'allai voir Wecto et lui demandai si je pouvais les accompagner au procès.

— Aucun problème, me répondit-il, heureux de constater que des événements aussi sérieux m'intéressaient. Mais vous devez acheter votre droit d'entrer avant que le soldat ne reparte. Faites vite !

J'accourus aussitôt devant l'homme en armure et je lui tendis les soixante-dix verdars.

— Je veux un billet, moi aussi…

Il compta soigneusement les pièces et me tendit un bout de carton en répétant :

— Samedi à dix heures, à la Grande Arène.

Je cachai le billet dans ma nouvelle bourse.

Daneruké ne vit aucun problème à ce que j'assiste à l'événement. Notre représentation ne devait pas commencer avant sept heures du soir et nous avions tout l'après-midi pour répéter.

• • •

Nous venions à peine d'arriver à Lyrmentt que déjà, il fallait repartir. « C'est ça, la vie d'artiste ! » me répétaient mes compagnons alors que je me plaignais des conditions de la route. Mais je m'y faisais tant bien que mal. Même s'ils paraissaient longs, les voyages restaient toujours agréables auprès de Daneruké. Il prenait plaisir à me raconter ses hauts faits d'armes et ses aventures avec Kakimi. Je l'enviais. Daneruké avait vécu tant d'expériences extraordinaires qu'il était facile de comprendre pourquoi il voulait se reposer au sein de cette troupe.

— Mais toi, me demanda-t-il, que comptes-tu faire de ta vie ? Voudras-tu toujours danser ou aspires-tu à autre chose ?

— Autre chose ? Tu veux dire un métier ou une passion ?

— Un peu des deux.

— Je ne sais pas. Je compte rester dans la troupe encore bien longtemps, mais pour le reste, je n'en ai pas la moindre idée.

Que pouvait réserver l'avenir à une jeune fille omme moi, en quête du vrai bonheur, sans véritable famille, convoitée par un prince aux intentions douteuses ?

— C'est normal qu'à ton âge ces questions demeurent sans réponse, me rassura-t-il. C'est seulement en examinant notre âme qu'on peut deviner notre avenir. Jeune, j'étais du type bagarreur et téméraire. Mon rêve consistait à joindre l'armée.

« Une fois mon entraînement terminé, je suis devenu un des meilleurs soldats de la Vallée-Rouge. Mais pour réussir, j'ai dû ignorer une partie de moi-même qui recherchait la paix.

« Tout ce qu'on refoule finit par ressurgir tôt ou tard, qu'on le veuille ou non. À l'époque, toute mon existence gravitait autour de la Grande Libération. Je savais que j'allais quitter l'armée lorsque cette guerre serait terminée, même si la plupart de mes compagnons voulaient y rester. Seulement, Kakimi s'est retiré en même temps que moi. Tous les autres soldats en sont restés bouche bée : les combattants les plus décorés quittaient alors qu'ils étaient au sommet de la gloire. Je suis devenu artiste et Kakimi est parti seul de son côté, à la recherche de trésors. Aurais-je pu prédire ce dénouement lorsque j'avais ton âge ?

— Non, certainement pas.

— Eh bien ! tu as tort. Nous pouvons tous connaître notre destin si nous regardons en nous-mêmes. Si j'avais pris le temps de comprendre qu'au fond de mon âme se cachait un profond désir de paix, j'aurais su que mon service dans l'armée n'aurait pu durer. Mais non ! J'ai préféré l'ignorer et je me suis jeté à l'aveuglette dans la mauvaise direction.

Il s'appuya plus confortablement contre le dossier de sa chaise de velours rouge et il continua :

— Il ne faut pas fermer les yeux sur ce que nous sommes, Alégracia, car lorsque nous atteignons un âge où nous pouvons sonder notre âme et y découvrir nos vraies valeurs, nous ne changeons plus. Ça, c'est une promesse et un conseil à la fois… Mais avant d'en arriver là, on peut faire de bien mauvais choix.

Étais-je réellement la petite fille tranquille et aimable que j'avais toujours cru être ? N'y avait-il pas quelque chose de dissimulé au plus profond de moi ? Quelque chose de noir, que l'on refusait tous deux de voir… Quel était le véritable sens de ce que Daneruké venait de me dire ?

Je n'y voyais plus clair. Mon esprit s'embrouillait chaque fois que je pensais à mon avenir. Le présent dominait ma vie. J'avançais vers mon destin comme une caravane sur la route. Seulement, le paysage défilait drôlement vite.

• • •

— Réveille-toi, Alégracia ! me lança Daneruké. Le palais d'Holbus est bien visible d'ici. Ne manque pas une telle occasion !

J'ouvris les yeux, un à la fois, sans quitter la chaleur de mes couvertures. Le jour était levé depuis peu et notre convoi roulait depuis près d'une demi-heure déjà. Les rayons du soleil traversaient les carreaux et projetaient des formes étincelantes sur le mur. Daneruké se tenait debout devant la fenêtre, les bras croisés. Il devait avoir demandé à Lanine de conduire notre véhicule, comme il le faisait lorsqu'il avait des choses importantes à me dire.

Je repoussai mes couvertures d'un coup et je sortis du lit. Vêtue de ma nuisette blanche, j'avançai près d'une vitre. La lumière m'éblouit. Le temps de m'y habituer, je remarquai que nous longions un ravin. Il n'y avait toujours pas de château à l'horizon.

— Je ne vois rien, dis-je, déçue, avec une voix rauque.

— Observe encore, ne lâche pas des yeux ces montagnes.

Notre caravane contournait ces grands reliefs. Personne n'avait été assez fou pour construire un chemin qui passait à travers ces obstacles vertigineux.

— Je crois que ça y est, me dit mon mentor. Regarde…

L'intensité du soleil diminua lorsqu'il se retrouva caché derrière une construction très haute et majestueuse. C'était le palais d'Holbus, dont les tours s'étiraient vers le ciel comme de petites mains qui voulaient toucher les nuages. Il apparaissait déjà magnifique sur le tableau de Mosarie, mais, avec l'effet du soleil et l'ombrage des montagnes, il était encore plus sublime.

— C'est beau, non ?

— Autrefois, je n'aurais jamais pensé pouvoir le contempler de mes

propres yeux. Ma mère l'a peint, il y a bien des années. Je comprends maintenant pourquoi.

Le palais d'Holbus. Le voilà, avec ses murailles laiteuses et ses centaines de drapeaux battant aux grands vents de l'est. Je commençais tout juste à l'admirer lorsque le soleil monta au-dessus du bâtiment; sa lumière trop vive le masqua à nouveau.

— Allons-nous y entrer ?

— Certainement pas. Les artistes de rue ne sont pas invités à pénétrer dans le palais d'Holbus. Mais nous ne nous ennuierons pas ! Tu verras, la cité qui l'entoure est immense, bien qu'elle ne soit pas visible d'ici. Il y a tant de choses à faire et à voir à Holbus.

— Quand allons-nous arriver ?

— Pas avant demain. Ne t'en fais pas, tu y seras à temps pour ton procès.

— Nous accompagneras-tu ?

Au lieu de répondre, Daneruké émit un rire moqueur, l'air de se demander pourquoi j'avais gaspillé mon argent ainsi. Peut-être aurais-je dû lui révéler le conseil que Majora Castter m'avait donné.

Encore engourdie, je regagnai mon lit et je tirai les couvertures toujours chaudes jusqu'à mon menton. Le confort me retint encore quelques heures sous la couette.

• • •

Nous passâmes la nuit à moins de deux heures de route d'Holbus. De là, le château s'élevait dans toute sa splendeur, même si un brouillard d'humidité ternissait ses splendides couleurs.

L'écho des activités qui s'y tenaient retentissait à travers les montagnes. Je voyais le palais grandir, puis il m'apparut exactement comme sur la toile de Mosarie. Elle était sans doute déjà venue dans la capitale par ce chemin ; je marchais sur ses traces.

La vaste cité d'Holbus s'étendait tout autour. La ville comportait autant de maisons compactes que d'énormes structures en pierre. Les plus prestigieux bâtiments étaient décorés de banderoles tricolores représentant les teintes que prenaient les arbres à la venue de l'automne.

Daneruké m'expliqua que les touristes qui affluaient dans les ruelles provenaient des quatre coins du Continent-Coloré. Autant les enfants que les adultes avaient envahi la place pour profiter des attractions. Chacun y trouvait son compte.

— Il est tôt et c'est déjà bondé, marmonna-t-il. Ce n'est pas normal. Espérons que les rues du centre-ville sont encore accessibles.

Le convoi s'arrêta aux limites de la cité, où trois gardes nous accueillirent. Okliarre sortit de son fourgon pour aller leur montrer

des papiers qu'ils lurent avec attention, avant de nous laisser circuler dans la zone urbaine.

Au sein de la capitale, l'action était au rendez-vous. Chaque coin de rue me réservait une surprise. Par ici, des troubadours présentaient des spectacles avec un chapeau à moitié rempli de pièces, et par là, un groupe de musiciens essayaient de faire entendre leurs compositions à travers le brouhaha d'une foule qui se densifiait à chaque instant.

À droite, des enfants dansaient et chantaient. Plusieurs d'entre eux avaient des feuilles d'automne dessinées sur le visage.

Même ralentis par les touristes, nous atteignîmes notre destination à l'heure prévue. Des soldats contrôlaient les allées et venues des artistes pour désengorger la zone. Une vaste scène était montée près des remparts, prête à nous accueillir. Elle était quatre fois plus large que celle d'Hallion Grand-Bec et, devant ce plateau immense, des gradins s'élevaient, encore et encore, jusqu'à des hauteurs vertigineuses. Un millier de spectateurs pourraient admirer nos performances.

J'en tremblai.

Comme nous l'avait annoncé Okliarre, des loges royales surplombaient les rangées de bancs. On avait décoré cet espace avec des banderoles ainsi qu'avec des fauteuils haut de gamme pour convenir aux exigences de la monarchie. Izmalt allait donc contempler la scène de là-haut.

Alors que je sortais de la roulotte, les trois conteurs vinrent nous rejoindre.

— Vous allez devoir nous prêter votre protégée pendant quelques heures, Lorcana, dit Wecto à Daneruké. Le procès du prince Riuth commencera bientôt.

— Je vous la laisse, mais vous devez me la ramener après le dîner, car nous avons du travail à faire.

— Elle y sera.

Wecto souleva son chapeau à plume pour le saluer, après quoi il m'invita à les suivre. Nous partîmes pour la Grande Arène. Ce bâtiment dépassait tous les autres dans le voisinage.

Nous arrivâmes aux portes principales et nous attendîmes en file avant de pouvoir entrer. Un à un, les gens remettaient leur billet aux portiers habillés des trois couleurs de l'automne, puis ils se faisaient désigner leur place.

La Grande Arène m'impressionna bien davantage vue de l'intérieur. Ses gradins de pierre formaient un cercle parfait autour d'une surface de sable à ciel ouvert. Pour atteindre nos places, il nous fallait monter un escalier très long, mais de cette position, la vue serait parfaite.

Il faisait chaud pour une journée d'octobre. Le soleil brillait dans

un ciel sans nuage, les bancs de pierre me brûlaient les cuisses à travers ma robe. Sur le sable de l'arène passaient les ombres de quelques oiseaux.

En fin de compte, les places n'avaient pas toutes été vendues. Il en restait encore des centaines de libres quand on ferma les portes principales. Toutefois, l'événement n'avait pas manqué d'attirer quelques milliers de curieux.

— Le prince doit avoir changé depuis tout ce temps, dit Paul, visiblement excité. Quand il est disparu, il n'était encore qu'un adolescent.

— Les escapades au Drakanitt, répondit Jaquot en se frottant la moustache, même celles de courte durée, arriveraient à transformer n'importe qui.

— Je parlais de son apparence physique…

Toute l'assistance se tut soudainement. Un individu portant une couronne et vêtu d'une cape bordée de fourrure blanche apparut sur le balcon royal. Ce devait être le souverain du pays, Izmalt.

Le monarque contempla la foule, puis frotta sa barbiche noire, ayant l'air de réfléchir. Il finit par s'asseoir sur un trône rustique qui devait certainement lui procurer un meilleur confort que nos bancs.

Une deuxième personne, que Wecto désigna comme étant le magistrat royal, arriva sur le balcon. Il leva la main.

— Cher peuple d'Holbus, du Continent-Coloré et du Drakanitt, commença-t-il d'une voix qui portait loin.

Alors qu'il s'adressait aux spectateurs, j'entendis des battements d'ailes derrière moi. Je me retournai et vis trois oiseaux se percher sur un mât qui soutenait une banderole : un cardinal vert, une hirondelle jaune et un colibri orange. Je fus la seule de nous quatre à remarquer leur présence.

Des xayiris. J'avais déjà rencontré deux de ces trois visiteurs : le cardinal et le colibri, quand Shnar me gardait sous sa tutelle, peu avant que l'Ange Arc-en-Ciel ne soit venu l'affronter. Mais que faisaient-ils ici ?

Le magistrat continua son discours :

— En l'an deux cent quatre-vingt-huit, un événement des plus sombres bouleverse notre pays. Une tache apparaît et s'incruste sur notre monarchie. Je me désole de rappeler ces faits : Riuth, alors prince bien-aimé, trahit Izmalt, son père, le souverain suprême du Continent-Coloré, en répandant de fausses allégations parmi le peuple, des allégations extrêmement graves, au sujet de la famille royale. Il commet ainsi un acte de trahison envers la Couronne.

Sa voix me faisait frissonner.

— Après un procès d'un mois présidé par le très honorable Talbert Tonoon, Riuth est jugé coupable. Sa sentence est la peine de mort. La

date de pendaison est fixée pour le vingt-huit février de la même année.

— Correct, approuva Jaquot, comme si c'était un réflexe d'historien.

— Mais le vingt-sept février, soit la veille de l'exécution, Riuth s'enfuit de prison avec le concours de l'infâme Bachior Arioo. Le royaume vit un grand tourment. La peur se répand ! Le roi envoie une expédition composée de ses meilleurs soldats pour traquer les fugitifs. Une chasse à l'homme effrénée conduit nos braves justiciers à Atorstatte, où Riuth et Bachior sont portés disparus. On soupçonne que, tels des lâches, ils se sont introduits dans un bateau de manière clandestine pour fuir au Drakanitt.

— Clandestine… ou pas, spécifia Jaquot. C'est bien connu : Riuth avait des partisans dans la Contrée-Bleue.

La foule commença à émettre des commentaires, mais le magistrat dressa la main pour réclamer le silence.

— Aujourd'hui, nous avons retrouvé Riuth. Cette fois, il n'échappera pas à la loi. Nous sommes réunis pour que justice soit faite sur ce crime qui, devons-nous le rappeler, est resté impuni depuis trop longtemps.

Le monarque quitta son trône pour se rapprocher de la rambarde. Il parla avec une voix aussi puissante que celle de son officier :

— Et je vous promets une belle surprise ! Amenez l'accusé devant moi.

Les grandes portes grises s'ouvrirent en grinçant. Quatre gardes royaux escortèrent un jeune homme enchaîné au centre de l'arène et l'y laissèrent seul. Le poids de ses chaînes semblait l'épuiser. Ses cheveux d'un blanc sale étaient collés sur son front par la sueur.

Outre la couleur de ses cheveux, Riuth avait l'air plutôt jeune : il ne semblait pas avoir plus de vingt ans. Son visage était d'une pâleur épouvantable. Il devait voir la lumière du soleil pour la première fois depuis longtemps.

— Le temps lui a été favorable, remarqua Jaquot en examinant le jeune prince. Il n'a pas changé du tout, sauf peut-être la longueur des cheveux.

Les soldats devaient maintenir leur prisonnier par les bras pour qu'il parvienne à rester debout.

— Mon très cher fils ! cria le souverain non sans sarcasme. Te revoilà parmi nous.

Riuth gardait la tête basse, évitant d'observer Izmalt dans les yeux. Les gardes lui pressèrent le dessus des épaules pour l'obliger à s'agenouiller.

Le roi poursuivit :

— Avant d'appliquer ta sentence, jeune traître, serais-tu prêt à

avouer tes crimes ?

L'accusé demeura silencieux

— C'est ce que je croyais. Tu n'oses pas admettre devant tous ces gens que tu as été soudoyé par les rebelles des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Tu n'oses pas leur dire que tu as annoncé à Holbus que moi, le roi, ton père, je m'apprêtais à me retourner contre mon peuple et à détruire mon royaume ! Quelle folie ! Même aujourd'hui, tu n'as aucune preuve pour appuyer tes affirmations. Les rebelles t'ont-ils aveuglé à ce point ?

Le roi attendait une réplique de son fils, mais le jeune prince resta muet.

— Les rebelles des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Ce groupe de dégénérés, mené par une illuminée. Ils véhiculent des idées insensées pour des gens insensés. Ce sont des traîtres ! N'es-tu pas d'accord ? N'êtes-vous pas tous d'accord ?

Quelques personnes applaudirent, mais la plupart attendaient la suite en silence. Derrière moi, les trois oiseaux s'affolèrent, puis ils redevinrent calmes quand ils me virent. Riuth ne répondait toujours pas aux accusations de son père.

Paul fit une remarque :

— Drôle de façon d'exécuter un procès. Pas d'avocats, pas de témoins… seulement un juge et un accusé. Cette scène ressemble davantage à une exécution publique.

— Je partage cette impression, lui avoua Jaquot.

Devant le silence de son fils, Izmalt reprit la parole :

— Peut-être serait-il temps d'apprendre la vérité au peuple du Continent-Coloré sur quelque chose qui te concerne, non ?

Il s'adressa alors à tous les spectateurs :

— Il y a des histoires qui se propagent depuis quelques années. Des histoires qui concernent des démons et des anges. De nouvelles générations de Zarakis et d'Athore qui courent les rues.

Devant cette déclaration inusitée, la foule se mit à émettre des commentaires, mais le roi les coupa net.

— Silence ! Il y a certainement plusieurs d'entre vous qui ont entendu parler d'un être qu'on appelle l'Ange Arc-en-Ciel.

Les trois oiseaux s'affolèrent de nouveau.

— On en dit beaucoup de bien. Les légendes racontent qu'il parcourt le continent en solitaire, accomplissant nombre d'actes héroïques sur son passage. Laissez-moi vous narrer une de ses prouesses, si vous le permettez !

« Il y a environ deux semaines, alors que mon fils Shnar revenait de sa longue expédition au Drakanitt, l'Ange Arc-en-Ciel a croisé son chemin. Cette ignoble créature s'est attaquée au prince et à toute sa garde personnelle. Il a tenté de les assassiner jusqu'au dernier. »

J'étais scandalisée : le roi mentait. L'Ange Arc-en-Ciel n'avait pas affronté Shnar pendant qu'il se rendait à Holbus, il l'avait fait au fond des mines alors que Shnar essayait de retrouver le Serpent d'Argent. Et ce n'était pas pour tuer le prince que l'ange était intervenu, mais bien pour nous sauver, ma sœur et moi. Et Shnar m'avait lui-même avoué qu'il n'avait jamais été au Drakanitt. Tout ce procès n'était qu'un pur mensonge !

— La garde personnelle de Shnar a réussi à maîtriser l'Ange Arc-en-Ciel et mon fils me l'a livré, à ma plus grande joie. Mais quelle surprise j'ai eue en découvrant la véritable identité de l'ange !

Les murmures dans la foule reprirent de plus belle. Izmalt exigea de nouveau le silence.

— Alors, Riuth, ne voudrais-tu pas avouer à tous que tu es bel et bien celui que l'on appelle l'Ange Arc-en-Ciel ? Ne veux-tu pas admettre que tu as tenté d'assassiner ton frère et une dizaine de nos honorables gardes royaux ?

Izmalt n'attendait plus de réponse de sa part. Il savait que son fils ne prononcerait pas un seul mot.

Derrière moi, les oiseaux restaient figés comme des statues, les yeux rivés sur la scène. Ils attendaient la suite.

Le roi se remit à crier du balcon :

— Pourquoi ne profites-tu pas de ce moment pour montrer à tout le monde qui tu es vraiment ?

Près de moi, Paul s'agita. Il demanda aux deux autres :

— C'est impossible. Si Riuth est un ange, comment se fait-il qu'Izmalt n'en soit pas un ? Nous savons tous que le sang d'un ange ou d'un démon se transmet de père en fils. Serait-il possible qu'il soit devenu un ange par lui-même ?

Riuth ne s'était toujours pas relevé. Il gardait la tête baissée en signe d'impuissance. Son père le regarda du haut de son balcon.

— Tu ne veux pas coopérer ? Peut-être aurais-tu besoin d'un peu de motivation ? J'ai justement en ma possession quelques bêtes féroces qu'aucun homme ne peut espérer vaincre. Tu ne me donnes pas le choix, mon fils.

Les gardes retirèrent les nombreux liens de métal qui entravaient Riuth avec leurs clés. L'opération dura cinq minutes. Quand le prince fut libéré, son corps athlétique m'apparut dans toute sa splendeur. Les éclats du soleil se reflétaient sur sa peau humide et dessinaient le contour de ses muscles.

Après avoir ramassé les chaînes, les soldats fuirent l'arène comme s'ils craignaient d'être frappés par la foudre.

Le magistrat n'avait plus prononcé un mot. Riuth était laissé seul avec lui-même au milieu d'une foule qui, peu à peu, reprenait vie.

Les portes grises s'ouvrirent une nouvelle fois. Un rugissement

lugubre, d'une puissance à rendre sourd, fit vibrer la pierre sur laquelle j'étais assise. Le condamné se figea et les membres de l'auditoire se turent, prêts à savourer le spectacle.

Une bête sortit de l'espace ombragé, suivie d'une autre. Je reconnus les créatures en voyant leurs épines acérées. C'étaient des ours-épics. Et ils écumaient de rage.

Je compris à l'instant pourquoi on avait transporté ces monstres jusqu'ici.

Ils montraient leurs crocs et hérissaient leurs grands pics dorsaux pour paraître encore plus impressionnants. La foule s'enflamma, satisfaite de la qualité du combat qui s'annonçait.

— Une exécution publique avec des ours-épics ! lança Wecto. Cela faisait longtemps que l'on n'avait pas assisté à un tel événement !

— Ce n'est jamais arrivé auparavant, à ce qu'il me semble, répliqua Jaquot. Pas avec des créatures de cette envergure. Avec des lions et des tigres, oui, mais un seul à la fois. Et des obstacles. Le public avait alors droit à une longue représentation, puisqu'il fallait du temps pour que les bêtes parviennent à atteindre le combattant. Et encore, on armait le condamné d'un espadon. Aujourd'hui, Riuth n'a aucune arme !

« Un ours-épic fait vingt fois le poids d'un lion. Ces deux-là n'en feront qu'une bouchée. Le combat ne durera pas plus d'une minute. »

Dans l'arène, Riuth se tenait aux aguets devant les deux créatures qui rugissaient furieusement à une quinzaine de mètres devant lui. Le prince demeurait parfaitement immobile. Il savait que s'il se mettait à courir, les bêtes se jetteraient sur lui et le cloueraient au sol pour le dévorer. La foule ne l'aidait pas : elle criait et hurlait pour provoquer un carnage.

Les conteurs, les trois oiseaux et moi restions muets devant ce spectacle horrifiant.

— Un ours-épic s'avance, dit Wecto aux deux autres. Je crois que cela signifie la fin du prince…

Même si je trouvais la scène effrayante et morbide, mes yeux ne pouvaient se détacher de l'arène. Riuth avait indéniablement besoin d'énergie positive.

Une des bêtes paniqua sous les cris stridents de la foule. Elle s'ébroua en tout sens et secoua sa tête comme si elle voulait chasser le bruit. Elle hérissa davantage ses longs pics, qui semblaient maintenant plus longs que des javelots de guerre, et elle fit face au prince. Riuth tourna la tête pour trouver un endroit où se cacher, mais l'arène était conçue pour laisser les combattants vulnérables. Maintenant que l'ours-épic l'avait vu, il lui était impossible de s'échapper.

La bête gronda. Elle s'élança vers Riuth avec tant d'ardeur qu'un nuage de poussière se souleva derrière elle. Derrière moi, les trois

oiseaux piaillèrent et battirent frénétiquement des ailes afin d'encourager le prince. Riuth ne bougeait pas, la créature gagnait du terrain. À quelques mètres de lui, l'ours-épic bondit dans les airs en déployant ses griffes acérées. Une seconde avant d'être frappé, le fils d'Izmalt roula sur le côté et esquiva l'attaque.

L'ours-épic ne se laissa pas berner par une manœuvre aussi prévisible. Il hérissa à nouveau ses pics et se projeta sur le dos. Il tomba lourdement sur le prince qui était accroupi.

Je criai d'horreur.

Je ne voyais plus Riuth, il devait être écrasé sous le poids de la bête, empalé par au moins une dizaine de ses épines. Son bras dépassait sous le flanc de l'ours-épic, il semblait inanimé. La foule se tut. Le roi se leva de son siège et cria :

— Voilà ce qui arrive aux traîtres !

En bas, l'ours-épic se remit sur quatre pattes. Le condamné gisait sur le sol. Sa peau était écorchée et ses pantalons, en lambeaux. Le monstre renifla sa proie, intrigué, puis lui donna des coups de museau en rugissant.

— Le combat serait-il déjà terminé ? ironisa le roi. Mon fils aurait-il été vaincu sans avoir utilisé ses pouvoirs ?

Nous eûmes la réponse très rapidement. La bête s'approcha une fois de trop et reçut un coup de poing dans l'œil.

Riuth bondit sur ses pieds. Il ne souffrait plus d'aucune blessure. La foule hurlait de satisfaction, l'adrénaline montait à son maximum. Le prince évitait les assauts de l'ours-épic et il lui assénait de violents coups sur le crâne.

L'autre ours-épic, qui était resté à l'écart depuis le début, rugit et fonça sur Riuth. Celui-ci fit une roulade habile pour éviter l'offensive. Il croisa les bras devant sa poitrine. Sa peau devint noire et émit des miroitements bleutés. Une aura fantomatique l'enveloppa, puis de gigantesques ailes multicolores se déployèrent dans son dos.

Ses yeux brillaient comme des flammes et abandonnaient une traînée de couleurs lorsqu'ils bougeaient. Je reconnaissais ce combattant. C'était bien lui, l'Ange Arc-en-Ciel.

La foule devint complètement folle. Je n'arrivais plus à entendre les commentaires de Wecto.

La seconde créature revint à l'assaut. Rapidement, le prince s'accroupit et étendit ses ailes à la diagonale comme pour former une rampe.

Au lieu de piétiner le condamné, l'ours-épic rebondit contre les plumes translucides qui étaient aussi solides que les remparts d'une forteresse. D'un seul coup d'aile, Riuth catapulta son adversaire dans les airs. L'animal se hérissa, puis atterrit sur son congénère en lui offrant autant d'épines que de blessures mortelles.

Mutilée, la bête qui avait été percutée s'effondra sur le coup.

Celle qui avait survécu à l'impact devint hystérique. L'odeur du sang raviva ses instincts sauvages. Elle grognait en montrant ses crocs tandis que Riuth déployait ses ailes en éventail pour effrayer son ennemi. Une manœuvre vaine, car l'ours-épic revint à la charge.

Le fils d'Izmalt replia ses plumes autour de son corps comme pour se protéger dans un cocon translucide. Il attendait son adversaire.

Quand le monstre fut sur lui, l'ange le gifla avec tant de puissance qu'il le renversa sur le dos. Nous perdîmes la créature sous un nuage de poussière et de sable. Les trois oiseaux piaillaient de joie devant la victoire imminente de l'Ange Arc-en-Ciel.

Embarrassé, le roi chuchota quelques mots à l'oreille de son magistrat et ce dernier disparut dans un couloir ombragé, derrière le trône.

Riuth se tenait seul au milieu de la place dans les tourbillons de sable qui retombaient lentement autour de lui. On n'entendait plus la bête.

— Quelle puissance ! s'exclama Paul devant les prouesses du prince. Qui aurait pu croire qu'un seul combattant puisse vaincre non pas un, mais deux ours-épics ?

— Certainement pas le roi, répondit Wecto en tournant son regard vers le balcon.

Dans l'arène, Riuth attendait toujours de voir l'état de son adversaire. Il patientait, immobile, battant des ailes pour chasser le sable dans l'air.

Presque une minute passa sans que la créature donne signe de vie. Le monarque se mordit la lèvre inférieure, hésitant à déclarer un vainqueur. Il leva le bras.

Avant qu'il n'ait prononcé un mot, le nuage de sable fut soufflé par l'ours-épic qui en jaillit. Le condamné n'eut pas le temps de réagir. Le crâne du monstre le percuta droit dans les côtes et l'envoya rouler sur une demi-douzaine de mètres.

L'animal se rua sur l'ange et lui mordit la jambe avant de le frapper sauvagement contre le sol. Le prince ne montra plus aucune résistance et la créature le propulsa contre un des murs de l'arène. Une fissure apparut sur les pierres. Les ailes de Riuth se dissipèrent comme une vapeur chassée par le vent. Sa peau redevint pâle. Il respirait avec difficulté et crachait du sang pendant qu'il se hissait debout.

— Il est perdu, dit Paul. Dommage qu'il doive tomber devant une bête aussi grossière.

— C'est loin d'être terminé, lui assura Jaquot, comme s'il savait quelque chose que les autres ignoraient.

Et comme l'avait prédit Jaquot, Riuth se redressa, bien que difficilement, à l'aide de ses mains, sous les acclamations de la foule. Il

semblait enragé. Du sang coulait de sa bouche.

Énervé par les cris, l'ours-épic s'agita de plus belle. Il courait autour de l'arène en gémissant. Riuth ne perdit pas une seconde de plus : il se rua sur le monstre et lui porta une série de crochets sur la tête. La créature n'en fut guère secouée. Son crâne absorbait les impacts.

— Non ! non ! non ! criai-je. Il doit frapper son cou ! Daneruké me l'a dit.

— Ce n'est pas à nous que tu dois apprendre cela, me répondit Wecto en désignant l'affrontement du doigt, mais bien à l'homme qui se bat dans l'arène.

— Il ne m'entendra pas d'ici. Les gens sont beaucoup trop bruyants !

Je réfléchis, mais je devais faire vite. Riuth et l'ours-épic s'échangeaient des coups, mais le prince s'affaiblissait. Ne trouvant rien de mieux, je me levai et hurlai de toutes mes forces : « Au cou ! Visez le cou ! Allez-y ! C'est leur point faible ! *Allez-y* ! Au couuuuuuu ! »

Derrière moi, les trois oiseaux s'envolèrent. Je croyais les avoir effrayés avec ma voix, mais je les vis planer juste au-dessus de moi. Ils descendirent vers l'arène, se perchèrent sur l'un des murets qui bordaient la zone de combat, près du prince, et piaillèrent comme s'ils voulaient lui parler. Riuth leur donnait peu d'attention. Il tourna la tête par mégarde et reçut un coup de patte sur la joue. Du sang gicla. De grands cris de stupeur s'élevèrent dans l'assistance et Riuth mordit le sable à nouveau.

Sur le balcon, le roi se frottait les mains nerveusement. Un sourire de satisfaction réapparut sur son visage.

Les trois oiseaux revinrent se percher à notre hauteur. Ils piaillaient moins, cette fois.

Les spectateurs devinrent silencieux, à part Wecto qui en profita pour glisser un commentaire :

— Serait-ce le coup final ?

— Il respire encore, lui fit remarquer Paul.

Le colossal ours-épic poussa Riuth du bout du museau à deux reprises. Sa proie n'eut aucune réaction, elle semblait avoir perdu connaissance. La bête s'en réjouit. Un bon plat gisait droit devant sa gueule béante. Elle l'ouvrit, prête à lui administrer une morsure à l'abdomen.

Comme par miracle, Riuth recommença à bouger avec une rapidité prodigieuse, presque impossible compte tenu des attaques qu'il avait subies. Il saisit les oreilles de la bête et il les tira de toutes ses forces. L'ours-épic hissa son adversaire au-dessus du sol. Le monstre ne sembla pas apprécier la plaisanterie : il secoua hargneusement la tête

pour se dégager. D'un coup de patte, il faucha le prince et le fit basculer sur le dos.

La créature ouvrit la gueule. Avant d'être décapité vivant, Riuth referma son poing ; il asséna un crochet directement sous le menton du monstre et roula sur le côté pour éviter d'être écrasé.

La créature s'arrêta et toussa trois fois, la gueule au ras du sol. Riuth était déterminé à en finir. Il se rua sur la bête et lui porta une dizaine de coups successifs, de toutes ses forces, directement sur la fourrure blanche du cou. La bête toussait comme si elle venait d'avaler un bœuf entier.

Riuth marcha jusqu'au cadavre du deuxième animal, arracha une épine de la carcasse, retourna vers le premier et lui enfonça cette arme dans l'œsophage.

Les muscles du colosse se relâchèrent. L'affrontement venait de prendre fin.

La foule resta muette, puis l'arène fut envahie par un déluge d'acclamations et d'applaudissements qui sembla durer plus longtemps encore que le combat lui-même. Le prince passa une main dans ses cheveux gorgés de sueur et de sang.

Izmalt hurlait du balcon, mais personne ne l'entendait. En lisant sur ses lèvres, je devinai qu'il criait : « Taisez-vous ! »

Un quatuor de trompettistes dressa ses instruments. Ils jouèrent un hymne bref mais puissant qui ramena l'ordre dans les estrades.

— Silence ! clama le monarque une dernière fois avant de s'adresser à son fils. Tu es fort, Riuth. Tu nous l'as démontré. Ce qu'on a vu aujourd'hui relève du prodige ! Pas un, mais deux ours-épics vaincus ! Je te félicite. Bravo ! Mais souviens-toi d'une chose : tu es encore coupable d'avoir attaqué un membre de la famille royale et d'en avoir diffamé un autre. Ce sont des crimes impardonnables. Tu es un traître, fils ingrat ! Et on n'acclame pas les traîtres à Holbus !

La déclaration eut son effet ; plus personne n'osait parler.

— Gardes ! Attrapez ce vaurien et emmenez-le au cachot. Le spectacle est terminé.

Izmalt quitta le balcon, suivi de ses subalternes. Les membres de l'auditoire se dirigèrent aussi vers les sorties, quoique plus lentement.

Quatre soldats équipés de chaînes s'engagèrent dans l'arène par la double porte. Le prince attendit leur arrivée, à côté de l'animal abattu.

Quand les hommes du roi se furent assez rapprochés, Riuth retira l'épine qu'il avait enfoncée dans la gorge du monstre et se rua sur eux. Il para un coup d'épée avec son arme improvisée, puis envoya son poing sur le crâne du premier soldat. Des ailes d'ange repoussèrent dans son dos et sa peau se noircit à nouveau.

Riuth redevint l'Ange Arc-en-Ciel.

Il fouetta le sol de son aile multicolore et faucha les jambes de

deux autres gardes. Ceux-ci tombèrent sur leurs omoplates et leur casque roula par terre. Le dernier s'enfuit comme un lâche en abandonnant les chaînes qu'il transportait.

Ayant le champ libre, l'ange se précipita vers les abords de l'arène avec sa longue épine. Il s'en servit comme d'une perche pour se propulser au-dessus du mur qui séparait l'aire de combat des estrades. S'aidant d'un vigoureux battement d'ailes, il atteignit la hauteur nécessaire et retomba de l'autre côté, sur ses pieds.

Le prince courut parmi les spectateurs vers une sortie. Il dissémina la foule à gauche et à droite, comme un loup qui effraie les animaux dans un pâturage. Le peuple l'admirait mais le craignait encore. Ses plumes magiques disparurent lorsqu'il se glissa dans l'ombre d'une issue.

Je n'entendais plus les oiseaux derrière moi, ils étaient partis en silence.

Les trois conteurs se levèrent à leur tour. Wecto s'exclama :

— Quel spectacle ! Je n'en reviens pas. Le roi n'a même pas vu ce coup d'éclat. Oh ! il va fulminer. Une deuxième évasion ! C'est l'humiliation ultime.

— Et tu t'imagines que c'est une bonne chose ? dit Jaquot, qui accueillait mal l'enthousiasme de son ami. Cet événement aura des répercussions politiques importantes. Le roi a été humilié devant son peuple, tu l'as dit toi-même. Tu penses que c'est bon pour un pays ?

— Moi, je ne crois pas que Riuth est un criminel, leur confiai-je.

— Moi non plus, renchérit Paul. Le roi persécute Riuth pour avoir parlé en public. À l'époque, le prince aurait mérité une bonne fessée, pas une exécution. Cette histoire d'agression contre Shnar n'est peut-être qu'un prétexte, ou même une pure invention.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, mais ce n'est pas une invention non plus, précisai-je. L'Ange Arc-en-Ciel a bel et bien affronté son frère. C'est grâce à lui que j'ai réussi à échapper à Shnar et que je me suis retrouvée avec vous. Ma sœur ne m'a pas accompagnée. Elle est restée là-bas, avec Shnar et Bimosar. Ils ont dû capturer Riuth ensemble.

— Bimosar, répondit Wecto. Le second du prince. Cela fait longtemps qu'on ne l'a pas vu dans la capitale, celui-là.

Nous suivîmes la foule encore excitée.

Une fois hors de ces hauts murs de pierres, j'observai les alentours. J'espérais apercevoir Riuth quelque part, mais il avait dû quitter la ville par le chemin le plus court.

• • •

La chaleur du midi allait bientôt m'étouffer. Près des roulottes, Wecto m'avait informée que Daneruké parcourait la ville pour faire

ses emplettes et reviendrait dans une demi-heure. Je rôdai donc dans les environs. À chaque croisée de chemins, des artistes présentaient leurs numéros en espérant recevoir des verdars de la part des touristes. J'avais applaudi un équilibriste qui jonglait avec des couteaux, un vieux barbu qui jouait avec trois flûtes simultanément, des magiciens plus ou moins talentueux et des dresseurs de rats.

Grâce aux horloges qu'on avait construites sur les façades du château, je savais que ma demi-heure de liberté était sur le point d'échoir. Hésitante, j'observai un dernier numéro avant de retourner vers ma roulotte.

Dans un carrefour où se dressait un grand arbre effeuillé, un trio d'artistes produisait une musique dont le style s'apparentait aux compositions de Pirie, mais en beaucoup moins raffiné. L'assistance frappait des mains pour suivre le rythme. Des enfants couraient. Un parfum de joie planait dans ce coin de rue.

Une des spectatrices attira mon attention. Je la remarquai parmi les autres comme si c'était une apparition. Cette fille de mon âge avait des yeux bleus comme un ciel d'été. Ses cheveux ahurissants avaient reçu les soins d'une coiffeuse talentueuse. Je jalousais sa toilette. Elle était vêtue d'une robe de soie qui arborait de discrètes broderies autour de la taille.

Cette demoiselle contempla le spectacle comme s'il s'agissait d'un prodige musical, puis se faufila dans une ruelle pour en trouver un autre, qu'elle observa avec le même émerveillement. Je la suivis en douce, intriguée par sa fascination pour les numéros amateurs.

Nos regards se croisèrent. Elle sembla deviner que je l'épiais. Elle se rapprocha de moi en faisant claquer ses minuscules souliers blancs sur le sol dallé, puis s'arrêta pour me considérer.

Nous nous reconnûmes en même temps.

— Sin ? C'est toi ?

— Alégracia ?

C'était bien ma sœur. Elle avait tant changé ! Jamais elle n'avait pris la peine de se coiffer et, habituellement, les vêtements d'une telle finesse lui donnaient la nausée. Et cet épais fard sur son visage…

— Tu es méconnaissable, m'avoua-t-elle. Tu as toujours eu l'habitude de soigner tes cheveux et de porter tes plus belles robes.

Nous sautâmes dans les bras l'une de l'autre. J'étais si heureuse de l'avoir retrouvée que j'en versai des larmes. Nous parlâmes en même temps :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je répondis en premier :

— J'ai croisé une troupe d'artistes. Ils m'ont engagée pour que je danse avec eux. Nous sommes passés par Pur-Dufonio, Siuron, Lyrmentt… Et tu sais quoi ? Je vais présenter mon numéro au Festival

de l'Automne ce soir, juste après le souper ! C'est fantastique, non ? Et toi ?

Sintara fut tellement ébahie par ma déclaration qu'elle en oublia de répondre.

— Et toi ? répétai-je.

— Eh bien, je suis venue à Holbus avec Shnar. Il voulait rendre visite à son père et profiter du festival. On devrait retourner au manoir dès demain.

J'eus soudainement peur de ce qu'elle insinuait.

— Es-tu en train de dire que Shnar va assister à mon spectacle ?

— Tu vas danser derrière le pavillon Garion ?

— C'est quoi, le pavillon Garion ?

Elle se frotta le front, découragée.

— Est-ce que ça va se dérouler sur une grosse scène en bois ? Avec les estrades et les loges royales ?

Je grognai un juron. J'avais l'impression que les étoiles s'alignaient contre moi.

— Penses-tu que Shnar va réagir s'il me voit sur scène ?

— Alégracia… Il a envoyé des espions partout au Continent-Coloré pour te retrouver. Je le sais, je l'ai entendu transmettre ses ordres à Bimosar. S'il apprend que tu es ici…

— Pourquoi est-ce qu'il ne me laisse pas tranquille ?

— Arrête de dire des sottises. Tu devrais rentrer avec nous. Je parie que la vie royale est bien plus agréable que la tienne. La preuve : regarde-toi. Tu fais pitié.

— Essaies-tu de suggérer que je suis sale ?

— Et tu pues, en plus.

— Eh bien, tant pis ! Je préfère la saleté aux mauvaises fréquentations.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles !

Sintara me saisit par le poignet.

— Reviens, s'il te plaît.

— J'ai pris ma décision, Sin. Je vais rester avec mes amis. Et si je te demandais de m'accompagner, tu répondrais quoi ?

Elle considéra la question.

— Probablement la même chose.

Des cloches sonnèrent du haut d'une des tours du palais. Sintara regarda l'heure.

— Ah ! zut ! J'avais promis à Shnar que je le rejoindrais pour midi. Il est vraiment de mauvaise humeur aujourd'hui. Et il déteste les retards. Je dois partir.

— Attends ! Est-ce qu'on va se revoir bientôt ?

Son silence était révélateur.

— Tu pourrais me faire une faveur ? lui demandai-je. Ne dis rien à

Shnar, d'accord ?

— Tu refuses de revenir ? Tu en es sûre ?

Je secouai la tête, non sans difficulté.

— D'accord, alors. Je vais garder le silence. Mais il va te reconnaître quand tu vas monter sur scène, non ?

— Je vais en parler avec ma troupe. Nous allons trouver une solution.

Je lui envoyai la main. Elle partit avec un trio de gardes qui l'attendaient à l'ombre d'une enceinte. Ces derniers la firent embarquer à l'intérieur d'un carrosse argenté, tiré par de magnifiques chevaux blancs. Le cocher la conduisit derrière la muraille du palais.

Je courus jusqu'à notre convoi et vis Daneruké marcher vers notre fourgon en sifflotant. Comme moi, les cloches l'avaient attiré au point de rendez-vous.

— Alors, ce procès ? me demanda-t-il en riant.

Encore excitée, je lui racontai le combat dans les détails, en commençant par les accusations portées par le magistrat du roi jusqu'à la victoire prodigieuse de l'Ange Arc-en-Ciel.

— Il s'est battu contre les monstres qu'on a vus à Lyrmentt ! Et tu sais quoi ? À la fin, Riuth s'est échappé de l'arène !

Daneruké éclata de rire en constatant le ridicule de la situation. L'incident le préoccupait moins que Jaquot, apparemment.

— Sa fuite ne sera pas évidente. Il va devoir échapper aux patrouilles pour sortir de la ville. Mais qui sait ? S'il est fort et rusé… Après tout, il a vaincu deux ours-épics à lui seul. Je n'ai jamais vu ça de mon vivant.

— Il va réussir.

Nous pénétrâmes dans notre roulotte pour nous rafraîchir, à l'ombre.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour ce soir, lui appris-je.

— Commence par la bonne.

— J'ai vu ma sœur Sintara tout à l'heure. Elle va très bien. Je suis si heureuse !

— C'est vrai ? Tu me la présenteras lorsque tu en auras la chance.

— Je pourrai te la montrer parmi la foule ce soir. Elle viendra assister à notre spectacle. Le seul problème, c'est qu'elle sera accompagnée du prince Shnar. C'est *ça* la mauvaise nouvelle.

Instinctivement, je jetai un coup d'œil à l'extérieur pour observer les passants.

— Sintara m'a dit que Shnar a engagé des espions pour me retrouver. Tu imagines ? S'il me reconnaît sur la scène, nous allons avoir des ennuis.

Mes paroles laissèrent mon compagnon songeur.

— Ta sœur va-t-elle te dénoncer ?

— Elle m'a promis qu'elle garderait le silence.

— Tu es sûre qu'on peut lui faire confiance ?

Je répondis par l'affirmative, sous l'œil incertain de Daneruké.

— Alors, il reste deux possibilités. Soit tu passes la soirée dans la roulotte et je fais le numéro seul pour cette fois…

— C'est hors de question ! Depuis le temps qu'on me parle du Festival de l'Automne.

— Attends, je n'ai pas fini. Nous avons cette solution, ou nous pouvons te déguiser. Je sais que Pirie possède quelques pots de teinture pour les cheveux. Et peut-être que Smithen a un masque en réserve. Je peux lui demander de vérifier.

— Un masque ?

Je commençai à réfléchir. J'avais peur qu'un masque nuise à ma vision durant ma performance. Mais à bien y penser, je dansais les yeux fermés la plupart du temps en compagnie des oiseaux…

L'idée me paraissait bonne, et j'acquiesçai.

— Je vais aller voir Smithen. Il vaut mieux aussi avertir Samocure de modifier son texte de présentation. Il ne faudrait pas qu'il te nomme avant le numéro.

Sans plus attendre, mon mentor partit exécuter ces deux commissions.

Je profitai de son absence pour m'hydrater tout en observant le centre-ville par le carreau du fourgon.

Les espions de Shnar…

J'en avais peut-être croisé quelque part, à Lyrmentt, Siuron ou Pur-Dufonio sans le savoir. Pourquoi le prince voulait-il tant me ravoir ? Étais-je si importante à ses yeux ?

L'aiguille des minutes sur l'horloge du château franchit un quart d'heure. Daneruké revint les mains vides.

— J'ai prévenu Samocure. Pour le masque, je suis désolé. Smithen n'a rien en réserve, mais il m'a promis qu'il en achèterait un cet après-midi.

— Tant mieux. Je meurs de faim, pas toi ?

— Viens avec moi, ce ne sont pas les restaurants qui manquent. Nous mangerons à l'intérieur même s'il fait beau. Il faut éviter que Shnar te voie.

• • •

L'après-midi fut consacré à l'entraînement. Smithen n'avait toujours pas réussi à me trouver un masque.

Après l'heure du souper, Pirie me colora les cheveux en noir vec une teinture qu'elle utilisait à l'époque où elle gardait les siens courts.

Toute la troupe avait appris que j'essayais de passer incognito, sans toutefois savoir pourquoi.

Okliarre avait revendiqué de sérieuses explications à ce propos, et Daneruké n'avait pas eu d'autre choix que de lui raconter la vérité, du moins en partie.

— Elle n'est pas une criminelle, si c'est ce que tu veux entendre, lui avait-il précisé pendant que je restais muette, incapable d'argumenter.

— Alors, pourquoi est-ce que Shnar la recherche ?

— C'est une longue histoire…

— Et ça devrait me rassurer ? Tu la retires de ton numéro immédiatement.

— C'est impossible. Alégracia dirige la danse, pas moi.

Comme Okliarre avait mis tous ses espoirs sur notre prestation, cette affirmation l'avait obligé à réfléchir. Daneruké et lui s'étaient affrontés pendant quelques minutes encore, puis le chef avait fini par donner raison à son danseur, qui avait accepté de prendre sur ses épaules toute responsabilité en cas de problème.

— Tu sais ce que ça veut dire ? Si le prince arrive ici et m'accuse, je te montre du doigt.

— Je comprends.

— Tu me donnes ta parole ?

— Je te la donne.

Ils se serrèrent la main.

Les festivités principales commenceraient d'une minute à l'autre. Les musiciens répétaient leurs accords, et les conteurs d'histoires buvaient des boissons chaudes avec une touche de miel, pour s'adoucir la gorge. Bulgaboom préparait les feux d'artifice qui, selon Smithen, seraient encore plus impressionnants que ceux qu'on avait lancés à Adyn, après la signature du traité qui avait mis fin à la Grande Libération.

Les gradins de l'aire de spectacle s'emplirent dès l'instant où les barrières furent ouvertes. Des techniciens grimpèrent sur des échelles rétractables pour allumer les torches qui entouraient la zone déjà plongée dans l'obscurité vespérale. L'auditoire, composé d'adultes et d'enfants, attendait le début de la représentation avec fébrilité. Personne ne se trouvait encore dans la loge royale.

Okliarre ordonna un rassemblement durant lequel il réexpliqua le déroulement de l'événement. Il précisa que le spectacle serait exécuté par quatre troupes différentes et que nous serions les derniers à monter sur scène. Nous devions présenter les mêmes numéros que dans les autres villages mais dans un ordre différent. Les musiciens entreraient en premier, suivis de Wecto qui allait interpréter un conte chanté. Ensuite, les conteurs feraient leur démonstration d'imitation, et finalement, Daneruké et moi monterions sur scène à notre tour. Les

feux d'artifice de Bulgaboom nous accompagneraient et clôtureraient la soirée.

— Une danse achevée sous la lumière des feux sera nettement plus appropriée, expliqua Okliarre.

Le son des tambours retentit, suivi d'un hymne joué à la trompette. Le roi venait de prendre place dans sa loge, escorté de ses invités de haut rang : Shnar, Sintara, trois jeunes femmes vêtues d'uniformes ajustés de couleur indigo ainsi qu'un homme musclé, protégé par une lourde armure ornée d'épines de fer dorées. Daneruké m'expliqua que les trois femmes en indigo composaient la garde personnelle du roi qu'on appelait *La Triade* et que l'homme en armure était son conseiller militaire et homme de main, le lieutenant Kazz.

— Peuple d'Holbus et du Continent-Coloré, visiteurs du Drakanitt, cria le roi à la foule qui entourait les loges. Cette année, il me fait plaisir d'assister aux réjouissances du Festival de l'Automne à vos côtés. Vous pouvez constater que mon fils Shnar est également présent. Il est temporairement de retour d'un long voyage diplomatique au Drakanitt.

L'auditoire applaudit, ce qui obligea le roi à interrompre son discours un bref instant. Il recommença peu après :

— Mon fidèle lieutenant Kazz s'est aussi joint à nous. Et comme vous savez tous qu'il est dans l'incapacité de parler, je vous livrerai moi-même son message.

Il déroula un parchemin qu'il lut à voix haute :

— Cher peuple d'Holbus et du… Bon, j'ai déjà dit cela.

Des rires se répandirent, suite à quoi Izmalt récita quelques lignes soporifiques qui traitaient de diplomatie et d'ordre public, puis il arriva à l'essentiel, expliquant que le mouvement rebelle des Collines-aux-Aurores-Pourpres représentait encore un danger pour la population.

— Ce mouvement existe toujours et il ne cesse de gagner de nouveaux partisans. Ses membres s'opposent de plus en plus au pouvoir établi et ils font la promotion du chaos et de l'inconduite, mais je vous assure que, grâce au courage de nos braves soldats, nous les repousserons et nous les détruirons jusqu'au dernier. Vos familles sont en sécurité. De plus, j'ai l'honneur de vous annoncer que notre armée se prépare à rétablir, de façon définitive, l'ordre dans cette province. Votre appui sera primordial dans les prochains mois pour le bon déroulement de ces opérations.

Izmalt termina en spécifiant que de plus amples informations leur seraient transmises dans les prochains jours par le biais du journal de la Vallée-Rouge. Des acclamations fusèrent de toute part. Le monarque, ravi, échangea un sourire complice avec son général.

— Bon spectacle ! lança-t-il avant de regagner son fauteuil.

La Troupe des Lutins Verts monta sur scène. Ils grimpèrent sur des trapèzes, se pendirent par les pieds et jonglèrent avec des balles, des couteaux et des torches tout en se balançant dans les airs et en effectuant quelques acrobaties étourdissantes. J'eus le vertige à les observer. Ils reçurent de nombreux éloges.

La Troupe des Six Couleurs prit la relève. Leur numéro était entièrement musical et chacun des six interprètes jouait d'un instrument différent. Leurs mélodies m'emportaient, mais je préférais de loin celles de Pirie et de ses partenaires. La foule ne manqua pas de les acclamer chaleureusement, eux aussi, à leur sortie.

Ce fut alors le tour des Clochards Riches qui présentèrent un spectacle d'humour enrichi de farces et de blagues.

— C'est bientôt à nous, nous dit Okliarre, très nerveux. Venez, venez.

À ces artistes, le public offrit des applaudissements plus polis qu'enthousiastes. Ils quittèrent la scène, quelque peu déçus.

— Notre spectacle sera le meilleur, rajouta Okliarre. J'en suis convaincu.

Okliarre s'approcha de Samocure et le poussa pratiquement sur scène. Le jeune homme resta stupéfait devant le nombre impressionnant de spectateurs qui le regardaient et, surtout, parce qu'il se retrouvait en face du souverain.

Pourtant, il exprima son discours avec la même éloquence dont il faisait preuve durant ses répétitions.

— C'est parfait ! murmura le chef.

J'entendis derrière moi une respiration saccadée. Je me retournai et je vis Smithen qui arrivait en courant, un sac dans les mains. Okliarre remarqua son entrée et l'apostropha :

— Je pensais que tu préparais les feux d'artifice avec Bulgaboom. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— La p'tite m'a demandé un accessoire pour son numéro. J'en avais pas alors j'suis allé en acheter pas loin. C'est d'la bonne qualité, vous pouvez m'croire !

Il se plaça à mes côtés.

— Voilà, p'tite dame. J'vous ai trouvé un masque bleu. Ça devrait être parfait pour ce soir.

J'introduisis ma main dans l'ouverture du sac et je pris l'objet fait en bois. Les ouvertures pour les yeux étaient très minces.

— Je suppose que ça fera l'affaire, répondis-je malgré tout. Merci !

— Y'a pas d'quoi, ma p'tite dame !

L'Arcaporal retourna à ses affaires. Quant à moi, je profitai du temps qui me restait pour essayer mon masque et constater son inconfort et sa rugosité. Je ne voyais presque rien à travers les orifices.

Dans les coulisses, Okliarre se réjouissait du succès que

remportaient les numéros présentés jusqu'à maintenant. Il nous informa que le roi s'était amusé devant les imitations des conteurs d'histoires. Tout allait bon train. L'heure décisive approchait.

Paul, Jaquot et Wecto revinrent à l'arrière-scène, triomphants. Okliarre renvoya Samocure sur le plateau en lui rappelant :

— N'oublie pas ! Tu ne dois nommer personne cette fois-ci.

Samocure me fixa de ses yeux noirs et il me fit un sourire qui me glaça le sang. Mon cœur fit un bond. Il allait le faire ! C'était évident… il venait de choisir l'heure de sa vengeance. Ce soir lui en donnait l'occasion idéale. Je voulus l'arrêter, mais Okliarre me barra le chemin. Le jeune Moranoir se trouvait déjà devant la foule, le roi et Shnar. Il restait planté là, silencieux, attendant que le brouhaha cesse avant de commencer son discours.

— Il va me nommer ! dis-je à Okliarre, tout énervée. Il va me nommer, c'est certain !

— Samocure m'a toujours obéi à la lettre. Pourquoi serait-ce différent aujourd'hui ?

— Il veut simplement reprendre la place que je lui ai volée ! Il veut que je disparaisse !

Les dernières voix se turent enfin dans les gradins. Samocure leva le bras et cria :

— Et maintenant, pour enchanter vos yeux et vos oreilles, les talentueux musiciens accompagneront les pas des danseurs !

Il s'arrêta là. Je n'en revenais pas. Il n'avait pas prononcé mon nom !

— Tu vois, me dit le chef, tu n'avais rien à craindre. Samocure est un jeune de confiance.

Daneruké posa sa main sur mon épaule et il me rappela qu'il fallait entrer en scène. Je poussai un grand soupir de soulagement et je le suivis.

Nous prîmes nos positions respectives, les musiciens s'assirent sur des bancs, derrière nous. Je suffoquais sous mon masque. Il était lourd et je ne pouvais ressentir la brise caresser ma peau afin d'en tirer mes énergies. Je ne pouvais compter que sur l'ocarina de Pirie pour m'alimenter.

Et pourtant, la musique ne commençait pas comme prévu. Il y avait un problème. Je regardai mon mentor ; il avait les yeux rivés sur le devant de la scène et chuchotait :

— Tu dois descendre maintenant ! Ton tour est terminé.

Je me retournai et je sursautai en voyant par les orifices du masque que Samocure n'avait pas encore quitté la scène.

— Va-t'en, Samocure ! Va-t'en ! répéta Daneruké.

Le jeune homme faisait la sourde oreille.

— Nos talentueux danseurs, cria-t-il à nouveau, Daneruké et

ALÉGRACIA !

J'étais à découvert. Shnar bondit hors de son siège et Sintara mit la main sur sa bouche. Samocure quitta la scène sous le regard meurtrier de Daneruké. J'entendis Pirie jouer son introduction. Je percevais le son de l'ocarina comme un faible écho qui émanait d'un puits sans fond. J'étais figée sur place.

Les instrumentistes guettaient mes premiers pas pour démarrer la musique. Et comme je restais immobile, les percussions commencèrent à battre le rythme sans moi.

— Qu'est-ce que tu attends ? me cria Okliarre des coulisses. Danse !

Impossible ! Mon corps ne répondait plus. Du regard, je suivais Shnar qui contournait la foule pour se rapprocher de nous. Le masque glissa de mon visage et resta suspendu à mon cou grâce à sa ficelle. Je lançai un regard suppliant à Daneruké. Mon mentor ordonna aux musiciens de continuer à jouer, puis il me prit dans ses bras et il m'amena de l'autre côté des rideaux. Okliarre, dans un élan de panique, ordonna l'allumage des feux d'artifice pour sauver le spectacle. Samocure s'enfuit en courant vers sa remorque et il s'y enferma.

Daneruké m'entraîna à l'extérieur des loges, hors de la vue de l'auditoire et du reste de la troupe. Nous courûmes entre les roulottes, à l'ombre des lumières de rues. Un vent frais soufflait. Daneruké me déposa doucement et détacha mon masque en grommelant :

— Shnar sait maintenant que tu es là. Maudit soit ce vaurien de Moranoir ! Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le faire expulser de la troupe.

— J'ai peur, Dan ! Je *sens* que Shnar approche. Il sait où nous sommes.

Daneruké me dit en regardant derrière nous :

— Il est là…

Je me retournai vivement. Le prince approchait en marchant à grands pas entre les roulottes, seul et entièrement recouvert d'ombres.

— Alégracia, vous voilà enfin ! dit-il. Après toutes ces recherches, je vous retrouve à Holbus. Eh bien ! Et moi qui pensais qu'une créature des Bois-Verts vous avait dévorée.

— Je suis toujours vivante, lui répondis-je. J'ai…

Je faillis lui avouer avoir croisé Sintara durant la journée, mais je me retins, ne voulant pas que ma sœur soit punie.

— Pourquoi me cherchez-vous ? demandai-je finalement.

— Parce que vous me revenez de droit. Votre mère vous a confiée à moi. À moi ! Je suis votre unique tuteur. Riuth ne l'a pas compris. Pourquoi l'avez-vous écouté ? Pourquoi avoir fui ? Ne vous ai-je pas traitée comme une reine durant votre séjour ?

— Je lui ai obéi parce que je lui fais confiance.

— Ce n'est pas parce qu'il a des ailes qu'il est nécessairement un ange. C'est un criminel et un traître qui ne mérite que la mort.

Il me sourit et me tendit la main.

— Mais je suis prêt à effacer vos erreurs pour vous accueillir de nouveau dans notre famille. Revenez avec moi, je vous promets que tout redeviendra comme avant.

— Ce serait un cauchemar, répondis-je en m'appuyant contre Daneruké. J'ai une nouvelle famille, je ne compte pas la quitter.

— Mais qui est cet homme derrière vous ? me demanda-t-il en levant les yeux vers mon mentor.

Incertaine, je laissai Daneruké répondre. Il se nomma et ajouta qu'il était un vétéran de la Grande Libération.

— Est-ce que *Daneruké Lorcana* sait qu'il accompagne une fugitive ? Vous, les soldats, on vous entraîne à vous soumettre aux ordres de vos supérieurs, pas vrai ? Puisque je suis votre prince, j'en ai un pour vous : rendez-moi Alégracia immédiatement.

— C'est à elle de choisir où elle ira.

— Elle m'appartient ! Elle me revient de droit !

Shnar essaya de m'agripper le bras, mais Daneruké s'interposa entre nous.

— Elle n'a pas encore répondu. Alégracia, désires-tu retourner vivre avec cet homme ?

— Jamais.

— Vous refusez de m'obéir ? dit Shnar. C'est un acte de trahison ! Je pourrais vous faire enfermer !

Daneruké se montra sceptique :

— J'en doute fort.

— Et pourquoi donc ? La monarchie a l'avantage d'être simple. On respecte la volonté du souverain ou c'est le donjon.

— Vous n'avez aucune autorité en ce lieu. Alégracia n'ira pas avec vous. Partez d'ici.

Les yeux de Shnar s'arrondirent. Daneruké semblait satisfait de son effet.

— Vous êtes venu me rencontrer seul, ajouta le danseur. Je doute qu'Izmalt soit au courant de vos « petites affaires ».

Il se rapprocha de Shnar et rajouta :

— Vous manigancez dans l'ombre, contre la Couronne. Et ne jouez pas l'innocent, vous savez de quoi je parle. Vos recherches secrètes dans les Bois-Verts…

Choqué, le prince nous tourna le dos, puis il détacha sa cape.

— Puisque vous refusez de me la confier, je la prendrai par la force.

Daneruké m'ordonna de reculer.

— Qu'est-ce que tu fais, Dan ?

— Je vais apprendre les bonnes manières à ce prince.

— Mais tu n'as aucune chance, il a une rapière dissimulée dans son dos. Une rapière magique !

— Cela n'a pas d'importance. Maintenant, éloigne-toi.

Shnar dégaina son arme à lame noire, dont le métal reflétait la faible lumière des torches. Daneruké maintint sa garde. Je m'écartai de lui, croisant les doigts pour qu'il ne lui arrive aucun malheur.

— Vous attaqueriez un homme désarmé ? lui demanda mon mentor.

Les feux d'artifice se mirent à éclater dans le ciel. Shnar en profita pour fondre sur Daneruké. Il faucha l'air avec sa rapière, donnant une série de coups qui furent esquivés avec agilité.

— Vous êtes rapide pour un vieillard, se moqua le prince.

Il essaya d'atteindre son opposant avec son arme encore quelques fois, mais il n'y parvint pas.

Comme il avait ouvert sa garde, Daneruké en profita pour lui administrer un crochet dans les côtes. Le prince hurla, il essaya de piquer sa rapière dans la poitrine de mon mentor, mais le coup fut paré. Mon compagnon frappa Shnar au visage ; du sang visqueux éclaboussa le sol.

Daneruké laissa Shnar faire quelques pas vers l'arrière pour lui permettre une retraite.

— Laissez-nous tranquilles, lui lança-t-il. Alégracia ne vous appartient pas. Elle n'appartient à personne.

Le prince crachait encore du sang. Ses yeux brillèrent d'une lumière surnaturelle, puis ses iris disparurent, remplacés par une surface blanche et luisante comme du cristal.

— Ne m'obligez pas à révéler mes vrais pouvoirs, stupide danseur de fanfare.

Imperturbable, son vis-à-vis demeurait en position défensive.

Shnar prit une grande inspiration et revint à la charge en brandissant son arme. Vif comme l'éclair, Daneruké exécuta une roulade et donna un coup de pied entre les omoplates de son adversaire. Des os craquèrent. Shnar tomba au sol, son visage racla le gravier.

— À l'époque où je servais dans l'armée, lui raconta Daneruké, je portais le titre de meilleur soldat de la Vallée-Rouge et, malgré mon âge, je crois que je pourrais le porter encore. Car je connais l'art ancien de la danse magique. Vous n'avez aucune chance contre moi. Abandonnez le combat immédiatement et retournez au château !

Rampant comme un animal blessé, Shnar poussa un rugissement de colère. Ses dents étaient devenues luisantes dans la nuit, elles irradiaient de chaleur. Il se remit sur pied en gardant le dos courbé,

rangea son arme, puis cria :

— Je vais dévorer ton âme, sale humain ! Tu iras au *Kefcheth Heina Lenapoo* et tu y gémiras jusqu'à ce qu'il soit libéré sur ton monde !

Sa peau fonça. Un œil bleu s'ouvrit sur son front, identique à celui qui apparaissait sur la statue d'Athore, à Pur-Dufonio. La lumière qui en jaillit m'éblouit autant que le soleil. Une sensation de froid m'envahit et j'entendis à travers cet œil les lamentations d'une centaine d'êtres qui hurlaient de détresse.

— Ton âme est à moi, dit encore le prince.

Le tourbillon bleu…

Shnar voulut s'approcher de mon mentor, mais son geste fut bloqué par trois personnes vêtues de tenues serrées, qui émergèrent des ombres. Elles sautèrent sur l'héritier pour le neutraliser. L'une d'entre elles lui tordit le bras et lui serra les poignets dans le dos pour l'immobiliser. Elle murmura à son oreille :

— Le roi vous veut dans les loges, mon prince, pas derrière le chapiteau à faire des bêtises.

Cette voix féminine m'était étrangement familière.

L'apparence physique de Shnar redevint normale et son œil bleu disparut.

— Vous allez nous suivre maintenant, lui intima la femme. C'est le roi qui l'exige.

Grâce aux lumières des feux d'artifice, je constatai que ces trois inconnues formaient en fait la garde personnelle d'Izmalt : La Triade. Celle qui parlait avait les cheveux longs et noirs et tout son visage était dissimulé par un voile sombre.

— Je vous ordonne de me lâcher immédiatement ! Vous entendez ? C'est un ordre de votre prince !

À ces paroles, la meneuse de la Triade l'empoigna par les cheveux et elle tira encore plus fort.

— Considérez-vous chanceux d'être prince justement, car je ne les tue pas, ça me rend malade. Je suis sous les ordres du roi, et du roi *seulement*. Ses désirs passent avant les vôtres. Maintenant, vous allez nous suivre. Soit vous marchez avec nous, soit je vous traîne par les pieds pour que vous labouriez la terre avec vos dents.

— Mon père ne vivra pas éternellement, grogna Shnar. Un jour, je serai roi et je vous jure que vous paierez pour vos insolences, Viko.

— Ce jour n'arrivera pas tant qu'Izmalt sera sous notre protection.

Les trois femmes ramenèrent le prince de force vers les loges.

— Je n'en ai pas terminé avec vous, Daneruké. Je vous enlèverai la fille que vous le vouliez ou non ! Votre temps est compté !

• • •

Les feux d'artifice venaient de prendre fin. L'auditoire semblait satisfait de la musique, malgré l'absence du numéro de danse qu'on leur avait promis. On applaudissait avec retenue. Daneruké et moi retournâmes dans les coulisses avec vigilance. Je tremblais encore.

La troupe se réunit pour discuter des événements qui étaient survenus sur le plateau. Okliarre fulminait. Il tournait en rond et s'empoignant les cheveux à deux mains, pestant à tout moment contre n'importe qui et n'importe quoi. Il considérait ce spectacle comme un désastre et rejeta volontiers le blâme sur les artistes.

— Tout est de la faute de Samocure, rétorqua Daneruké. Ne lui avais-tu pas ordonné de préserver notre anonymat pour cette fois ? S'il t'avait obéi, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Je m'en fous, Lorcana ! Maintenant, ils veulent la fille, sans quoi ils nous mettront tous aux arrêts !

— Qui vous a dit cela ? Shnar ?

— Quelqu'un d'autre. Un dénommé Bimosar. Il avait les insignes officiels du roi.

Daneruké se frotta le front. Okliarre poursuivit :

— Je dois leur livrer Alégracia. C'est le seul moyen d'assurer la survie de la troupe.

— Je ne le permettrai jamais ! cria Daneruké en regardant les autres membres. N'as-tu donc aucune pitié ?

— Ma troupe est tout ce qui compte pour moi, c'est ma vie. Cette fille n'en fait déjà plus partie. Point final.

Je commençai à pleurer. Ces mots cruels me blessaient. Je perdais ma nouvelle famille. Les autres m'observaient avec impuissance et compassion. Pirie et les musiciens avaient les larmes aux yeux. Jaquot, Paul et Wecto avaient croisé les et regardaient Okliarre en tapant du pied. Smithen et Bulgaboom mâchaient leurs mots.

Il n'y avait que Samocure qui affichait un sourire victorieux.

— Tout le monde est d'accord. Si tu refuses de te plier à ma décision, je t'expulserai toi aussi, Lorcana.

— Tu n'auras pas à le faire, car je démissionne et j'emmène Alégracia loin des salauds et des lâches de ton genre.

— Bon débarras !

Je suivis mon mentor alors qu'il s'éloignait des coulisses.

• • •

Un silence de mort régnait autour d'Okliarre. Tous les regards étaient rivés sur le chef de la troupe. Des regards accusateurs et méprisants.

— Il n'y avait rien d'autre à faire, souligna celui-ci. Qu'auriez-vous voulu ? Aller en prison pour cette fille ?

Wecto prit la parole :

— Notre contrat de conteurs est terminé. Puisqu'il en est ainsi, Okliarre, nous partons aussi.

— Votre contrat se terminera au printemps prochain ! rectifia le chef.

— Il est terminé *maintenant* ! Et si vous le contestez ou si vous pensez nous poursuivre devant la justice, je me ferai un vilain plaisir de dévoiler au continent entier, à quel point l'antique duchesse de Pur-Dufonio évoque en vous de curieux fantasmes.

— C'est totalement absurde !

— Vous êtes plutôt bavard pendant votre sommeil. Ne l'oubliez pas !

Les trois conteurs rassemblèrent leurs bagages et désertèrent les coulisses à leur tour.

Pirie s'était empourprée :

— Si nous ne réussissons pas à nous serrer les coudes, je préfère quitter moi aussi. Et pour répondre à votre question, non, je ne serais pas allée en prison pour cette fille ; j'aurais été prête à mourir pour elle, ainsi que pour chacun d'entre vous.

Elle sortit, suivie des trois autres musiciens.

Aux côtés du chef, il ne restait plus que Smithen, Bulgaboom et Samocure. Le quatuor resta silencieux, puis Okliarre donna ses ordres :

— Bon, alors qu'est-ce que vous attendez ? Smithen et Bulgaboom, commencez à ramasser le matériel. Dès demain, nous irons recruter d'autres artistes. Il ne sera pas difficile d'en trouver de bien plus lucides que ceux-là.

Le petit bonhomme barbu n'attendit pas plus longtemps pour crier un *Bulgaboom !* en faisant un signe intimidant au chef. Smithen lui cracha aux pieds.

— Y s'passe des choses croches icitte. Moi, je sacre mon camp ! Viens-t'en Bulgaboom !

Et avant qu'Okliarre ne pût réagir, les deux amis montèrent dans la roulotte qui contenait tout le matériel de la troupe et ils partirent à la hâte, en soulevant un nuage de poussière derrière eux.

Le chef comprit qu'il venait de perdre ses artistes ainsi que tout son équipement. Il ne lui restait rien, excepté le jeune Moranoir duquel les parents fortunés sauraient peut-être récompenser la loyauté qu'on portait envers leur fils.

Chapitre VIII

Les demeures des soldats

Holbus se trouvait déjà loin derrière.

J'étais assise avec Daneruké sur un des chevaux qui tiraient notre ancienne roulotte et que nous avions récupéré avant d'abandonner celle-ci. Quand j'avais demandé à mon mentor où nous allions, il m'avait répondu :

— J'ai besoin des conseils d'un vieil ami. Nous allons quelque part où je trouverai le matériel nécessaire pour entrer en contact avec lui.

— Où est-ce ?

— Chez moi.

Je n'aurais jamais pu imaginer qu'un artiste libre et nomade comme Daneruké possédât une maison bien à lui.

— Je ne m'y rends pas souvent, peut-être une fois par année tout au plus. C'est l'armée qui me l'a offerte à ma retraite. Une façon de récompenser un de ses meilleurs combattants…

— Est-ce une belle maison ?

— Pas extraordinaire, mais assez spacieuse. Elle est isolée, à plus de dix kilomètres au sud de la ville d'Adyn. C'est un endroit tranquille.

Nous voyagions depuis deux jours. Contrairement à moi, Daneruké ne semblait pas fatigué. Il m'expliqua que durant sa vie de soldat, il pouvait parcourir le pays pendant des semaines dans des conditions bien pires, durant l'hiver et les temps de famine.

— Tu vas demander de l'aide à Kakimi, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Comment l'as-tu deviné ?

— Ma mère a fait la même chose avant que je ne quitte le toit familial. Lorsqu'elle avait des soucis importants, Kakimi était la seule personne qu'elle consultait.

Daneruké retroussa les manches de son habit à cause de la chaleur.

— Je crois que Moveïf sait des choses importantes.

— À quoi penses-tu ?

— Je parle du sang qui coule dans tes veines.

Ces paroles me laissèrent perplexe. Il ajouta :

— Nous avons posé nos questions à la mauvaise personne. Ce ne sont pas les chasseurs de démons qui peuvent nous apprendre qui tu es réellement, mais bien celui qui connaît tes parents, qui t'a vue grandir et qui s'est même proposé pour te prendre sous sa garde. La seule personne qui a la réponse à nos interrogations, c'est Kakimi Moveïf.

— Je l'ai souvent prié de me parler de mon père, mais il a toujours refusé. Quand je lui demandais pourquoi, il changeait toujours le sujet de la conversation. Ma mère aussi, d'ailleurs…

— Mais pourquoi voudraient-ils te cacher ces informations ?

Il demeura songeur un moment, puis il prit de nouveau la parole.

— Kakimi m'en doit plus d'une. Il me dira la vérité.

• • •

Nous chevauchâmes encore deux jours de plus, ne nous arrêtant que pour manger et dormir. Notre monture semblait avoir hâte de prendre un repos mérité.

— Nous avons quitté la région d'Holbus depuis ce matin, me dit Daneruké. Les terres de la Vallée-Rouge sont droit devant.

— Pourquoi cette région s'appelle-t-elle ainsi ? Elle n'est pas rouge…

— Le nom de ma province natale vient de la beauté de ses couchers de soleil qui enflamment l'horizon.

La route que nous empruntâmes sillonnait à travers des collines de roc.

— Je reconnais cet endroit, me dit Daneruké pour me rassurer. Nous ne sommes plus qu'à quelques minutes de chez moi.

Le sentier monta et je vis un long cours d'eau qui caressait le pied des montagnes, puis qui allait se perdre dans une vallée lointaine. Daneruké m'apprit qu'il s'agissait du fleuve Masaccia. Avec les années et l'érosion, il avait façonné les splendeurs de la Vallée-Rouge.

Un petit boisé apparut à notre droite. Nous fûmes bientôt cernés par les arbres orangés de l'automne. Daneruké ordonna au cheval d'emprunter un chemin étroit, bordé de feuilles sèches, qui déviait de la route principale. Trois cents mètres plus loin, nous arrivâmes à sa demeure.

— On se retrouve encore cette année…

Sa maison, faite de bois, s'élevait sur deux étages. Elle était assiégée par les plantes grimpantes et les hautes herbes. Les fenêtres étaient barricadées avec des planches et des barreaux de fer.

— J'ai l'habitude de venir ici quelques semaines durant l'hiver, pendant la période où la troupe cesse ses activités. Il y a si longtemps

que je n'ai pas vu ma propriété sans la moindre parcelle de neige. Le terrain a vraiment besoin d'entretien.

Daneruké attacha notre cheval à proximité d'un coin de verdure. Il monta les marches avant de s'arrêter devant la porte d'entrée. Il inséra sa main sous le volet d'une des fenêtres et en extirpa une clé qu'il tourna dans la serrure.

L'intérieur baignait dans l'obscurité. L'air était chargé d'humidité. Daneruké s'engouffra dans le noir et s'approcha d'une vieille lampe à l'huile qu'il alluma. J'entrai et je refermai doucement la porte.

L'éclairage de la lampe nous révéla un foyer visiblement laissé à l'abandon depuis des mois. Sous de nombreuses toiles d'araignées, je distinguai le mobilier du salon composé de trois fauteuils de velours, de deux armoires vitrées, d'un grand tapis aux motifs sudistes, de tapisseries exotiques et, finalement, d'armes décoratives placées en éventail au-dessus des fenêtres barricadées.

— Voilà, c'est mon chez-moi, me dit-il un peu gêné de constater l'état des lieux. Mets-toi à l'aise, nous allons rester ici quelques jours. Je crois que j'ai encore un peu de mélange de chocolat chaud dans mes vieux pots. Tu en veux une tasse ?

J'acceptai et Daneruké se retira dans la cuisine pour préparer les boissons. Je l'entendis déplacer des ustensiles et des verres.

En attendant son retour, je pris la lampe et m'approchai d'une des armoires pour examiner son contenu. J'y vis près d'une douzaine de médailles luisantes et propres comme si on venait de les brosser. J'y découvris également des plaques dorées sur lesquelles des éloges étaient tracés dans une écriture difficile à déchiffrer. Mérite, actes de bravoure au combat, succès académique… Vraiment, le passé de mon mentor était riche en prouesses.

Je remarquai trois petits tiroirs sous les panneaux vitrés. Curieuse, j'en ouvris un. Il contenait quatre figurines de bois qui représentaient des soldats. Ceux-ci maniaient une arme – une sorte de hache disproportionnée et taillée de manière grossière – et juste à côté traînaient une pile de pièces ovales et rouges. Elles ressemblaient aux verdars, hormis leur couleur.

Je les comptai en silence. La somme s'élevait à trois cents.

— Tu fouilles dans mes affaires ? me reprocha Daneruké.

Je laissai tomber trois pièces gravées des chiffres « 10 » sur le plancher. Je tentai de m'expliquer :

— Je regardais, c'est tout !

Je disais cela avec les mains pleines de monnaie.

— Allons, Alégracia, je blaguais. Je sais que tu n'es pas une voleuse.

Soulagée, je replaçai l'argent dans le tiroir.

— Elles représentent quoi, ces figurines ?

— Ce sont des soldats de bois que j'ai sculptés moi-même. J'en ai fabriqué un pour chaque…

Il laissa sa phrase en suspens, me passa une tasse de chocolat chaud et s'assit dans son fauteuil.

— J'en ai fabriqué un pour chaque ennemi que j'ai vaincu durant la guerre.

— Vaincu ? Tu veux dire « tué » ?

J'avais besoin de cette précision. J'avais de la difficulté à croire que Daneruké avait été capable d'enlever la vie à quelqu'un, ennemi ou pas. Il était un homme si gentil et si sage.

Pourtant, il hocha la tête pour me signifier que oui.

— Et les trois cents pièces rouges, c'est pourquoi ?

— Eh bien…

Il parut mal à l'aise. J'appréhendais ce qui suivrait.

— Lorsque j'achevais un bon nombre de ces figurines, je les vendais aux gamins d'Adyn pour dix rougearres chacune.

Mon estomac se noua. Devant mon silence, il m'expliqua :

— Tu sais, l'armée nous fait perdre la tête. Kakimi et moi, nous avons laissé une partie de notre âme sur le champ de bataille. Il avait une collection aussi importante que la mienne…

Il se pencha et me regarda dans les yeux.

— J'ai fui cette vie. « Daneruké le soldat » est mort le jour où j'ai fait un choix, le seul choix. J'ai tué trente-quatre personnes durant ma carrière. Cela me semble si loin, maintenant. J'y repense… et j'ai de la difficulté à me rappeler les visages de mes ennemis.

Il prit une grande respiration pour expulser la tension.

— Tu devrais boire pendant que c'est chaud, me dit-il gentiment. Je vais allumer le foyer pour chasser l'humidité.

• • •

Daneruké déposa un cube de cire gris sur la table du salon.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— C'est une chandelle magique. Elle attirera Kakimi ici.

Il prit une longue brindille de bois sec, l'enflamma dans le foyer et posa la flamme naissante sur la mèche, qui se noircit aussitôt. La cire grise fondit doucement le long des rebords, mais aucune flamme n'était visible.

— Elle est difficile à allumer, cette chandelle ! constatai-je, les yeux toujours rivés sur la mèche.

— Détrompe-toi, Alégracia, elle *est* allumée ! Mets ta main juste au-dessus.

— C'est chaud !

— C'est une chandelle avec une flamme invisible. Où qu'il soit,

Kakimi sait qu'elle brûle et il viendra nous rejoindre le plus vite possible, je te l'assure.

— Est-ce qu'il en existe beaucoup, des chandelles comme celle-là ?

— Assez. Kakimi en donne gratuitement à ses amis dignes de confiance, ainsi qu'à ses plus fidèles clients. Je crois qu'il les fabrique lui-même.

— Ce marchand m'impressionnera toujours.

La chaleur du foyer commençait à se propager à l'intérieur de la maison. Nous approchâmes nos fauteuils du feu pour mieux en profiter.

Assis bien à son aise, Daneruké m'avoua :

— J'adore voyager, mais rien ne remplace le confort de son chez-soi.

Il prit sa pipe, l'alluma, puis fuma sans parler. Il savourait chaque seconde.

Soudain, on frappa à la porte.

— Ce doit être lui, dit Daneruké, à peine sorti de sa rêverie. Il répond vite aux appels, ce cher Kakimi. Il a normalement un horaire assez chargé.

On frappa de nouveau. Mon mentor quitta son siège.

— J'arrive, vieil ami !

Daneruké ouvrit la porte. De l'autre côté se trouvait non pas Kakimi comme nous nous y attendions, mais plutôt un individu revêtu d'un plastron métallique, d'une cape et d'un capuchon bleu foncé.

Avant que le danseur n'ait pu identifier la personne qui se tenait sur le seuil, il reçut un puissant coup de matraque sur la mâchoire. Sa tête cogna le mur et il s'écroula sur le plancher comme une statue qu'on renverse.

L'intrus entra d'un pas assuré, suivi de quatre soldats qui arboraient l'emblème d'Holbus.

— Où te caches-tu, sale petite kajuvâre ?

Je reconnus immédiatement cette voix. C'était celle de Bimosar, le second de Shnar qui avait déjà tenté de me tuer aux mines. Il ne m'avait pas repérée et il poursuivit sur un ton plus menaçant :

— J'ai l'ordre de te ramener à mon maître, morte ou vive. Ce serait plus facile morte, je l'avoue.

Je succombai à la panique et rampai jusqu'à la cuisine en tremblant. *Daneruké !* pensai-je, le visage en sueur. *Daneruké, réveille-toi !*

Je me serais bien enfuie par une des fenêtres, mais impossible : elles étaient toutes barricadées.

— Il a été facile de vous suivre jusqu'ici, ajouta-t-il d'une voix grave. Votre cheval puait à des milles à la ronde. Même un débutant aurait pu vous pister.

Mon sixième sens… il n'avait pas fonctionné ! Normalement, j'aurais dû *sentir* la présence de Bimosar bien avant que Daneruké ne lui ait ouvert la porte.

Mon cœur était sur le point d'exploser. Ma vision s'embrouillait. Je me cachai derrière l'arche qui séparait le salon de la cuisine en retenant ma respiration. Mes agresseurs se rapprochaient toujours.

— Viens à moi, petite kajuvâre. Allez, viens…

Je ne voyais plus rien. Mes dents surchauffaient sous mes gencives, comme si je mâchais des braises. La douleur me grimpa jusqu'aux tempes, dans lesquelles je sentais mon cœur pulser. Je crachai des nuages de vapeur rougeâtre.

Ma souffrance devint insupportable. Je dus l'évacuer en hurlant comme une perdue. Mon cri était strident et assourdissant comme celui d'un oiseau de proie.

J'avais changé. Ma peau était maintenant noire et rugueuse, tandis que mes cheveux avaient blanchi. Ils flottaient dans mon dos, comme fouettés par des bourrasques. Mes muscles se contractaient, puis gonflaient. Mon corps entrait en ébullition.

— Elle est par là ! cria Bimosar à ses soldats. Attrapez-la !

Je n'avais plus qu'une pensée en tête. Je devais tuer quelqu'un. Immédiatement. Éliminer mes agresseurs. Leur faire du mal.

Un soldat arriva dans la cuisine avant les autres, une épée à la main. Je bondis sur lui, le frappai contre le mur, l'agrippai par le collet et lui raclai le torse avec mes pieds munis de griffes. Avant qu'il ne puisse appeler à l'aide, je le clouai au sol et lui enfonçai mes dents dans le cou. Sa peau s'enflamma.

Le pauvre homme hurlait de douleur, mais je refusais de lâcher prise. Il se lamentait comme un bébé. Je lui arrachai une bouchée de chair.

Son sang coula dans la cuisine comme si on venait d'en renverser une chaudière.

Tout s'était passé si vite.

Alertés, les trois autres soldats se ruèrent vers moi en bousculant les meubles sur leur passage. Je m'écartai du cadavre en poussant des cris stridents, puis je sautai au plafond et j'y demeurai accrochée grâce à mes nouvelles griffes. Je traversai la pièce tête en bas pour atteindre une trappe un peu plus loin que je défonçai d'un vigoureux coup de patte. Je m'y infiltrai en silence en espérant que mes proies allaient me suivre dans l'obscurité du deuxième étage.

Car là où les ténèbres régnaient, je voyais comme en plein jour.

J'ouvris une porte au hasard et me tapis dans une chambre, à côté d'un mince chandelier en fonte. Je tremblais de frayeur, mais, quelque part en moi, je canalisais cette hantise pour la transformer en quelque chose de noir, de très noir.

Mes ennemis grimpèrent au deuxième étage. Bimosar leur ordonna de me retrouver coûte que coûte.

Je les entendais. Chacun d'eux. L'acuité de mon ouïe s'était multipliée. Je devinai leur position.

J'empoignai le chandelier et, à pas de loup, je sortis de la chambre.

Je tombai en face d'un soldat aveuglé par l'obscurité. Un idiot. Un malhabile. Il s'accrochait les pieds partout, scrutait l'étage et respirait fort, de peur, de panique.

Son regard s'arrêta sur le mien…

Je lui balançai le chandelier contre la poitrine. Son armure de mauvaise qualité craqua comme une coquille d'œuf. Mon adversaire avait perdit son souffle et s'écroula sur une table qui se fracassa sous l'impact. Avant qu'il ne puisse se relever, je lui plantai un débris dans l'œil.

Voilà pour lui.

J'entendais un nouvel ennemi, de l'autre côté du mur. Il courait pour venir aider son confrère. Pas question. Je pris mon élan et défonçai la paroi de bois. J'atterris droit sur lui. Je le plaquai au sol. Le soldat essaya de me piquer avec son épée, mais me rata. Tant pis.

Je lui envoyai deux fois mes griffes au visage. Un morceau de joue s'arracha de sa tête. Je voyais sa langue, ses molaires. Il voulut m'administrer un coup de poing, mais je lui mordis l'avant-bras jusqu'à l'os. Ses vêtements s'enflammèrent. Il hurla.

Une seconde plus tard, je lui avais perforé l'estomac avec sa propre épée.

Ma robe était en lambeaux. Je n'étais plus que souillure et sang.

Le dernier soldat s'aventura dans le couloir. Je lui fauchai les jambes. Il tomba. J'empoignai sa tête, mes griffes pénètrent dans sa chair. Je balançai son crâne contre le mur, puis sur le plancher, puis encore sur le mur. Ses plaintes devinrent des couinements de peur. Lorsque je le lâchai, il tenta de se sauver en rampant. Je lui agrippai les pieds, le retournai et lui arrachai les côtes.

— Sommes-nous enfin seuls ? cria Bimosar, à l'autre bout de l'étage. Pouvons-nous régler nos comptes face à face ?

Je ne pouvais répondre, car j'avais planté mes dents dans le bras de ma dernière victime pour apaiser mes brûlements.

— Sors de ta cachette, kajuvâre. Tu ne m'impressionnes pas. Viens affronter un adversaire à ta mesure !

Il voulait mourir, lui aussi ?

— Sache, petite démone, que je suis comme toi. J'ai du sang de kajuvâr dans les veines. Peut-être pas autant que toi, mais ça suffira.

L'imbécile. Trop occupé à parler. Il n'avait pas eu connaissance que je m'étais glissée derrière lui, prête à lui mordre le cou. Du sang de démon ? Sa chair n'en serait que plus délectable. L'heure de sa mort

approchait. J'en bavais.

— Viens te battre ! Montre que tu es digne de ta race ! Prouve que tu es bel et bien la fille de ton père !

Quoi ? Il connaissait mon père et pas moi ?

J'explosai de rage. Je l'avais fait assez languir. Son heure avait sonné.

Je me propulsai vers lui. Bimosar fit volte-face et me fendit la poitrine avec son épée. Il recula de deux pas pour contempler la blessure qu'il m'avait infligée pendant que je me retranchais contre le mur en geignant.

— C'est trop facile. Tu n'es pas de taille, kajuvâre. Tu n'as pas encore appris à contrôler tes ardeurs. Tant pis.

Mon sang noir se répandait sur le sol comme une cascade. Chaque respiration me donnait des chocs de douleur au creux de l'abdomen.

Bimosar s'avança pour m'administrer le coup fatal. Il prit son élan, mais juste avant qu'il ne m'enfonce son épée dans le cœur, je brisai le métal de son arme d'un vigoureux coup de patte. Les fragments d'acier s'éparpillèrent dans la pièce.

Profitant de sa stupeur, je bondis sur mes pieds et lui griffai le ventre.

J'avais baissé ma garde. Bimosar empoigna une chaise et la fracassa sur mon dos. Je criai de douleur. Mes vertèbres se coincèrent.

Je reculai dans un coin en titubant. Bimosar se terrait à l'autre bout, tentant de reprendre son souffle. Il se releva en premier.

— Bien essayé, kajuvâre. Heureusement que je transporte toujours une deuxième arme sur moi.

Il dégaina un couteau recourbé.

— Laisse-toi faire. Ça fera moins mal.

Il marcha vers moi comme s'il n'avait subi aucune blessure. J'étais étendue sur le sol. Mon dos me faisait horriblement souffrir et une rivière de sang coulait sur mes jambes. Je n'osais plus respirer. Je crus un instant que le combat prendrait fin, que Bimosar avait gagné.

J'étais impuissante.

Les bottes de cuir de mon ennemi se retrouvèrent devant mon nez. Il enroula mes cheveux blancs autour de sa main et me souleva avec force.

Un événement inusité se produisit alors.

Une lumière aveuglante, bleue et froide, envahit la pièce. Surpris, mon agresseur me lâcha. Je me remis sur mes pieds, revigorée par cette énergie étrangère. La lumière se faisait de plus en plus intense, elle m'aveuglait.

Bimosar avait un air d'incrédulité au visage.

— L'œil du Serpent ?

Il se renfrogna :

— Mais ça m'est égal. Tu mourras comme je l'avais prévu. Tu n'es qu'une gamine !

Il fonça sur moi pour m'achever. Mais avant qu'il ne m'atteigne, il y eut un éclair. Un énorme vortex envahit la pièce entière. C'était un tourbillon bleu, le même que ma mère voyait sans cesse dans ses rêves et avait peint.

Bimosar se retrouvait au centre. Je le vis se convulser. Ses mains tremblèrent, il échappa son couteau.

— Le *Kefcheth Heina Lenapoo*, murmura-t-il.

Son capuchon tomba vers l'arrière. Je voyais le visage de Bimosar en entier pour la toute première fois. Ses traits étaient complètement déformés par la terreur. Il grelottait. Ses genoux plièrent. Des cris de détresse nous entourèrent, des douleurs indéfinissables. Une pluie de larmes s'abattit sur moi. Une goutte en particulier me sembla familière. Chaude et froide à la fois. Hormis les miennes, elle avait été la seule à avoir un jour frôlé ma peau.

— Maman ? C'est toi ?

Le tourbillon bleu disparut dans un grondement assourdissant. Bimosar gisait sur le plancher. Un corps sain, nettoyé de toute trace de vie.

• • •

On me caressait les cheveux.

— Pauvre petite… les vêtements en lambeaux, le teint blême, les gencives noircies. Ah ! ça devait arriver un jour. Je suis désolé, Alégracia.

— Kakimi ? râlai-je, à peine capable d'ouvrir la bouche.

— Chut ! Ne parle pas. Je t'emmène dans un endroit sûr.

Daneruké accourut derrière. Je le distinguais à moitié.

— Est-ce qu'elle va bien ? demanda le danseur.

— Elle a subi des blessures graves, mais la plupart se sont refermées. Il y a des cicatrices ici et là. Mais ne crains rien. Alégracia est sous le choc de sa première transformation. Elle va s'en remettre.

— Et les autres ? Les soldats ?

Kakimi ne répondit pas immédiatement. Il hocha la tête avant de dire :

— Dans l'état où ils sont…

— Et Bimosar ?

— Elle lui a réservé une punition bien plus sévère.

Le marchand me prit dans ses bras et me ramena au rez-de-chaussée. En bas, la lumière qui entrait par la porte ouverte me sembla si éblouissante que je préférai garder les paupières closes.

• • •

Kakimi et moi patientâmes pendant que mon mentor parcourait sa maison de pièce en pièce pour rassembler ses affaires. Mon mal de tête ne faisait que s'amplifier. Kakimi s'en rendit vite compte.

— Est-ce que tes bagages sont prêts, Daneruké ?

— J'ai pris quelques vêtements.

— À ta place, j'apporterais des choses irremplaçables, suggéra le marchand en désignant l'armoire vitrée où brillaient des médailles. Des souvenirs, par exemple. S'il te manque quelque chose, je vais m'en occuper.

— Et Alégracia ? Comment va-t-elle ?

Kakimi me déposa sur mes pieds et je fus capable de rester en équilibre quelques secondes.

— Je préfère m'asseoir, leur avouai-je en m'approchant de la première chaise en vue.

Kakimi me prit plutôt par la main :

— Laisse tomber. Je vais t'installer dans ma roulotte.

Le véhicule de Kakimi attendait dehors. Térann et Furon y étaient attelés comme toujours. Le marchand s'approcha de la double porte arrière, sortit une clé de sa manche et la fit tourner dans le loquet. Les portes s'ouvrirent et je vis enfin l'intérieur de la remorque pour la toute première fois. C'était comme Daneruké me l'avait raconté : immensément grand. Un vrai bazar truffé d'objets exotiques. Les tablettes débordaient tellement qu'il m'était impossible de distinguer la couleur des murs.

Bijoux aux gemmes reluisantes, statuettes dorées en forme de créatures diverses, armes de toutes les formes, tapis, épices… Rien n'y manquait.

Kakimi s'engagea dans un escalier à l'extrémité du véhicule pour monter au deuxième étage. Je le suivis, quoique lentement. Nous aboutîmes dans un couloir qui permettait d'accéder à cinq chambres. Le marchand me fit entrer dans celle du fond après l'avoir déverrouillée.

— J'ai déposé des vêtements sur le lit. Tu pourras dormir pendant le voyage.

— Mais je suis encore sale.

Il m'assura que la propreté de ses draps était le dernier de ses soucis.

— Tu vas pouvoir te laver bientôt.

Kakimi sortit, je refermai la porte et enfilai la robe de nuit qu'il m'avait fournie. Quand je finis d'attacher le ruban autour de ma taille, je signalai au marchand qu'il pouvait rentrer. Je m'étendis sur le lit.

Les muscles de mon dos se relâchèrent enfin. Je sentais des

picotements agaçants sur ma peau. Mes blessures s'étaient refermées, sans exception, même celle que Bimosar m'avait infligée à la poitrine.

Daneruké apparut dans le cadre de la porte.

— J'ai toutes mes affaires. On peut partir.

— Tu es sûr ? dit Kakimi. Je n'ai pas l'intention de revenir.

Le danseur acquiesça.

— Alors, assieds-toi pendant que je m'occupe du voyage.

Kakimi contourna le lit et s'approcha d'un grand bureau aux bordures recouvertes de métal doré, où reluisaient les reliefs de quelques gravures sudistes. Il tira un levier. La surface de travail pivota sur elle-même pour révéler une carte géographique, très détaillée, où l'on voyait le Continent-Coloré et une bonne partie du Drakanitt oriental.

Une dizaine de flammes scintillantes apparurent au-dessus de différents points sur la carte. Kakimi les observa soigneusement et murmura :

— Hum… Celle-là, ce doit être madame Rachellien qui désire un nouveau porte-bonheur. Et celle-ci, madame Vrille-de-Barda. C'est vrai, elle a une soirée dans deux semaines. Des bijoux, des bijoux…

— Ce sont les flammes des chandelles grises ? dit Daneruké, en extase devant cette invention.

Sans répondre, Kakimi ouvrit un tiroir de son bureau et en préleva une réplique miniature de son propre véhicule.

— Direction : Collines-aux-Aurores-Pourpres, montagnes de Jovinie.

— Qu'y a-t-il là-bas exactement ? demandai-je au marchand.

— Mon chalet.

Il déposa la réplique à un endroit précis sur la carte. La roulotte se mit à tressauter, puis le calme revint aussitôt.

— Voilà, il ne nous reste que dix kilomètres à parcourir au maximum. Alégracia, ma petite, reste au lit pendant ce temps. Quant à toi, Daneruké, viens avec moi. Il y a des choses dont nous devons discuter.

Ils quittèrent la chambre et fermèrent la porte en me laissant dans le noir. Incertaine, je prononçai :

— *Lumini firina*.

Et comme je l'avais espéré, une magnifique lanterne s'alluma toute seule, dans le coin de la pièce.

Je me détendis sans toutefois dormir, bercée par les secousses du véhicule qui cheminait sur la route.

• • •

Je me sentais bien, sereine. Je n'avais pas songé une seconde au

carnage, comme si une partie de moi refusait de croire que j'étais…

… oui, que j'étais…

… quelque chose *d'autre*.

Et puis, la roulotte s'immobilisa.

Je devais sortir du lit. Mais je ne trouvai pas la force de me lever. Les couvertures soyeuses me retenaient. Si douces, si chaudes, elles prodiguaient mille caresses à mon corps meurtri.

La porte se rouvrit et, en voyant que je refusais de l'accompagner dehors, Kakimi tira sur les draps.

— Allez, viens.

Je lui emboîtai le pas en claudiquant.

Dehors, l'air transportait de doux parfums d'été, le ciel brillait d'un bleu éclatant, l'herbe verdoyait et les montagnes rocheuses aux cimes enneigées cernaient tout l'horizon. Il me fallut un certain temps pour m'accoutumer à ce paysage coloré et lumineux. Je levai la main au-dessus de mes yeux pour les protéger du soleil.

Le vieux marchand nous présenta cet endroit :

— Nous sommes au cœur des montagnes de Jovinie, dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres. Il fait toujours chaud ici, même en hiver. Vous y serez bien.

Le chalet de Kakimi ressemblait drôlement à mon ancienne maison. Il se trouvait en bas d'une pente abrupte et il côtoyait un lac scintillant et de vastes champs fleuris.

— Des fleurs… Ça fait tellement longtemps. Est-ce que je peux aller m'étendre là-bas, un peu ?

— Tu ne voulais pas te laver ?

— J'irai me baigner après.

— Alors, vas-y et repose-toi.

Je sautillai de joie et je descendis la pente au pas de course. Le parfum des fleurs me manquait tant. Quand les premiers pétales me frôlèrent les jambes, mon corps trembla d'extase. Je serrai les bouquets de tiges entre mes bras et je les embrassai.

Depuis que j'avais quitté ma maison, j'étais morte, d'une certaine manière. Mais ce jour-là, quand je me couchai dans les milliers de fleurs, ensanglantée de la tête aux pieds, je me sentis renaître.

• • •

Daneruké profita de ce moment d'intimité avec son ami pour lui parler en privé.

— Regarde-la jouer dans les fleurs. Difficile de croire qu'elle puisse être une kajuvâre…

— Elle en est bien une, Daneruké.

— Et qui peut être son père ?

— Son père ? Il est… il est passé de l'autre côté, fit-il précipitamment. C'est tout ce que tu dois savoir. Ne me pose plus de questions à son sujet, s'il te plaît.

Tous les deux observèrent les jardins.

— Veux-tu entrer chez moi ? dit Kakimi. J'ai de la bière d'ash.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

Ils se dirigèrent vers la maison en évitant d'alerter Alégracia qui s'était assoupie dans le champ de verdure parsemé de couleurs. Kakimi ouvrit la porte de sa demeure et, politesse oblige, invita son ami à entrer en premier.

Contrairement à l'intérieur de la roulotte, un ordre quasi parfait régnait dans l'habitation. Une fraîche odeur de propreté flottait dans l'air. Construite en bois des planchers jusqu'à la toiture, elle dégageait les charmes champêtres typiques des constructions des Collines-aux-Aurores-Pourpres.

Kakimi s'aventura au sous-sol et rapporta un barillet, lourd pour ses vieux bras, qu'il déposa sur la table.

— C'est un tonneau du Sabrion d'il y a deux ans. Deux cent quatre-vingt-dix-neuf. Une bonne année.

Il tendit un verre d'ash au danseur, puis s'en versa un autre, à ras bord.

— Au passé ! dirent-ils en entrechoquant leur récipient.

Daneruké but une gorgée et trouva le breuvage délicieux. Rien à comparer avec le liquide fade que l'on servait dans les auberges au bord des routes. Kakimi ne s'intéressait qu'aux grands crus. C'était un connaisseur.

— Je dois t'avouer quelque chose, Daneruké.

— Quoi donc ?

— Je n'ai pas abandonné la guerre. Cela fait maintenant quelques années que j'aide les rebelles des Collines-aux-Aurores-Pourpres. J'ai confiance en leur chef, maître Éwinga. Elle est une akdathe, un ange de sang pur. Elle peut lire dans les âmes des gens qu'elle touche, ainsi que celles de leurs amis et de leur famille.

— Je croyais que tu avais cessé de t'impliquer dans ce genre de chose.

— Je sais, mais ce conflit nous concerne tous.

Il raconta que ce mouvement avait commencé après qu'Éwinga eut rencontré Riuth pour la première fois, quand il habitait encore au château d'Holbus. L'akdathe avait alors touché le prince et, par ce contact physique, elle avait entrevu le tourbillon bleu : le *Kefcheth Heina Lenapoo*, comme certains l'appellaient, une expression qui signifiait « refuge des âmes perdues ». C'était l'endroit où toutes les âmes volées par un œil du Serpent d'Argent restaient prisonnière et pleuraient pour l'éternité. Éwinga avait compris que le tourbillon bleu

était lié à Izmalt. Pour cette raison, elle avait cru que le roi voulait anéantir son peuple. La rébellion était née ainsi.

— Le *Kefcheth Heina Lenapoo* contient des milliers d'âmes, continua Kakimi. Parmi elles, on compte maintenant celle de Bimosar, qu'Alégracia a volée un plus tôt dans la journée, ainsi que celle de sa pauvre mère, Mosarie.

— Vous voulez dire que…

— Oui. Lorsque je suis passé sur la plage des Bois-Verts pour y récupérer Alégracia et sa sœur tel qu'il avait été convenu, je n'y ai trouvé qu'une maison déserte. Après quelques recherches, j'ai retrouvé le corps de cette pauvre Mosarie, dissimulé sous un amas de roches. Elle ne portait aucune blessure, mais la vie l'avait quittée.

Tous deux restèrent silencieux, par respect. Kakimi reprit ensuite :

— La petite ne doit pas savoir ce qui est arrivé. Elle voudrait venger sa mère. La haine, c'est ce qu'elle doit éviter à tout prix, à défaut de quoi le démon va ressurgir. Tant qu'elle sera sereine, nous ne reverrons pas la kajuvâre.

Par la fenêtre, Kakimi montra l'étendue de son jardin.

— La clé réside dans ces fleurs. Nous l'avons découverte ensemble, Mosarie et moi. Les fleurs sont le produit de la Lumière, la même énergie qui alimente les anges. Une aura bienfaisante accompagne chaque pétale, chaque parfum.

« Lorsqu'elle habitait chez sa mère, Alégracia passait plusieurs heures par jour dans ses jardins, à s'imprégner de ces énergies. Elle aurait fait la même chose à Zinentel, là ou je voulais l'amener. »

Le marchand regardait la colline avec complaisance.

— Et dire qu'elle était presque à l'étape finale pour devenir un ange ! Sa peau était coriace, elle sentait approcher les ennemis et son subconscient la poussait à s'opposer aux Ténèbres. Ce sont des symptômes qui habitent les jeunes anges.

« Mais le simple fait d'avoir quitté ses fleurs et son havre de paix a flétri cette énergie, et chaque jour, le démon en elle est devenu de plus en plus puissant. La panique de ce matin l'a complètement libéré. C'était déjà arrivé autrefois à sa sœur, Sintara.

— Sa sœur s'était déjà métamorphosée en démon ?

— Cela s'est produit à leur maison. Sintara et sa mère marchaient sur la plage pour cueillir des balbales, la denrée qui fait saliver tous les démons.

« Sintara ressentait de l'inquiétude cette journée-là. Comme Alégracia, elle se rapprochait de l'âge adulte. Elle commençait à se poser des questions sur elle-même, sur ses origines, sur les raisons de son isolation du reste du monde. Pour elle, ce n'était pas normal. Elle avait demandé à Mosarie de lui expliquer une fois pour toutes, mais sa mère refusait toujours de lui parler. Sintara a alors piqué une crise et

elle s'est transformée en démon devant les yeux horrifiés de sa pauvre mère.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Mosarie s'est cachée à l'intérieur de la maison en pleurant. Elle savait trop bien que ce jour arriverait. C'était inévitable. Mais elle n'était pas prête. Aucune mère ne peut être préparée à voir son enfant devenir un kajuvâr. Heureusement pour elle, Sintara ne l'a pas suivie. Elle a hurlé un moment sur la plage, puis elle s'est retranchée dans une caverne étroite où elle est redevenue humaine après quelques minutes, blottie dans l'obscurité. Mosarie m'a tout raconté lorsqu'elle m'a fait venir chez elle.

— Sintara est avec Shnar maintenant, précisa Daneruké.

— Je sais déjà tout ça, répondit Kakimi avec inquiétude. Je suis très bien informé. Autant que l'est désormais ce prince maléfique. Car oui… Mosarie lui a tout avoué. Tout !

Les deux compagnons observaient encore par la fenêtre.

— La tâche que tu voulais me proposer, demanda Daneruké, de quoi s'agit-il ?

— Je voudrais que tu restes ici, à mon chalet, pour t'occuper d'Alégracia. Je l'aurais fait moi-même, mais la rébellion a besoin de moi plus que jamais. Une guerre se prépare.

— Je dois veiller sur elle, c'est tout ?

— Non…

Kakimi baissa la tête et murmura :

— Je veux aussi que tu lui apprennes à se battre.

— Pas question ! objecta Daneruké. La guerre a déjà sali mon âme, je ne voudrais pas corrompre Alégracia de la même manière.

— Je comprends ta réaction, Daneruké. Mais elle devra apprendre à se défendre, tôt ou tard, et à ne plus craindre le danger. Si tu ne l'entraînes pas, la prochaine fois qu'elle sera menacée, elle se transformera en démon. Nous avons vu le résultat aujourd'hui. Rappelle-toi que Shnar est encore à ses trousses.

Le marchand savait comment négocier. Daneruké finit par abdiquer, à contrecœur. En retour, Alégracia et lui pourraient rester aussi longtemps qu'ils le souhaiteraient dans ce havre de paix, à l'abri de leurs ennemis.

— Enseigne-lui les danses magiques. C'est l'art secret qui a fait de nous les héros de la Grande Libération, tu te souviens ? Avec cette discipline, Alégracia pourra tenir tête à Shnar et à ses hommes.

— Kakimi, n'en parlons plus, s'il te plaît.

Daneruké ouvrit la fenêtre et laissa la brise agiter ses cheveux noirs. Il ferma les yeux et profita de la chaleur du soleil. Il inspira une bonne dose d'air pur.

— Plus de violence, plus de guerre, plus de morts pour

aujourd'hui. Je t'en prie. Ne laisse que le vent s'exprimer.

Et ainsi, pendant un trop court instant, ils se laissèrent bercer par les parfums du dehors.

Quatre ans plus tard

En arrivant dans le bureau de madame Rachellien, Kakimi ne déplaça aucune poussière. L'endroit était impeccable, comme toujours. La table de travail – un meuble en merisier d'une rare finesse – était rangée au fond, devant une fenêtre qui donnait une vue magnifique sur le lac.

Tout s'avançant vers sa cliente qui restait assise, le marchand admirait les vastes bibliothèques qui cachaient entièrement la surface des murs. Oh ! ce qu'elle avait lu dans sa vie, madame Rachellien ! Et elle avait aussi beaucoup écrit. Une trentaine d'ouvrages dans cette pièce exhibaient son nom en caractères d'impression dorés.

— Un thé ? offrit la septuagénaire en soulevant une théière d'argent, d'une main tremblante.

— S'il vous plaît.

Elle versa le liquide fumant dans une tasse en porcelaine, qu'elle poussa sur la surface de travail jusqu'au marchand. Kakimi s'installa devant elle. Il prit le récipient par l'anse, souffla la vapeur et avala une gorgée.

— Vous avez l'air inquiète, dit-il.

— Moi ? Oh ! ne vous faites pas d'idées.

Elle se servit à son tour.

— Je réfléchis beaucoup, précisa-t-elle. Le temps passe et ne revient pas. À votre âge, vous savez de quoi je parle.

— L'horloge est la roue de la vieillesse.

Ils levèrent leur tasse en signe d'amitié et burent.

— Votre fille se porte bien ?

— Elle est toujours à Roc-du-Cap, répondit la femme. Le fonctionnariat… Une voie différente de celle de sa mère, n'est-ce pas ?

— Vous la voyez souvent ?

— Pas comme je le voudrais. J'attends qu'elle revienne pour m'annoncer que je serai grand-mère.

Ils rirent.

Du haut de ses soixante-dix ans, madame Rachellien passait la majeure partie de son temps à écrire et espérait maintenant une dernière chose de la vie : serrer un petit-fils ou une petite-fille dans ses bras.

Elle en parlait depuis des années.

Kakimi était bien placé pour la comprendre. Lui-même n'avait jamais eu d'enfant. Aucune femme n'avait été assez téméraire pour s'engager avec un nomade comme lui.

— Je prends ma retraite, vous savez.

Elle l'annonçait comme si c'était une surprise. Kakimi l'attendait depuis longtemps, celle-là.

— Vos lecteurs seront tristes de l'apprendre.

— J'en suis consciente. Mais personne ne va pleurer. Ils se rabattront bien sur les romans de Philo Zurin. J'y pense… Je devrais lui rendre visite avant qu'elle ne parte au Continent-Coloré. Ah ! Philo… Une grande voyageuse ! Comme vous !

Kakimi observa la chandelle grise, placée au milieu du bureau. Des gouttes de cire fraîches y coulaient toujours.

Remarquant que l'attention du marchand s'était déplacée sur cette chandelle, madame Rachellien souffla la flamme invisible qu'elle avait allumée ce matin.

— Votre horaire est chargé…

— Oui, madame.

— Je ne vous ai pas fait venir pour rien.

Elle se leva, marcha derrière son fauteuil et déposa ses mains frêles sur le dossier.

— Je voudrais que vous ayez ceci.

Kakimi croyait avoir mal entendu. Il savait que ce fauteuil appartenait à la famille Rachellien depuis deux siècles. Son squelette était composé d'or massif et l'objet avait bénéficié d'un puissant envoûtement magique. Quiconque s'assoyait dessus était assuré d'avoir de l'inspiration tant qu'il y resterait, peu importe les projets qu'il entreprenait.

Madame Rachellien devait une partie de ses succès littéraires à ce meuble. C'était une antiquité inestimable

— Je ne peux accepter…

— J'insiste, Kakimi.

Elle caressa l'or qui scintillait sur le dossier.

— J'ai passé tellement d'heures entre ces deux accoudoirs. Ah ! écrire. Ce siège me faisait oublier tout le reste. Je m'assoyais et les tracas s'envolaient. Je noircissais mes feuilles du matin jusqu'au soir.

Une pâle lueur brillait dans ses yeux.

— J'y ai vécu mes plus grands bonheurs. La création à l'état brut. Vous savez ce que c'est.

— Vous pourriez le donner à votre fille. C'est ce que votre mère aurait souhaité. La tradition…

— Allons ! Ma fille n'a rien à faire d'un tel objet. À part le ranger dans son grenier. Non. Je préfère que vous l'ayez, mon cher.

Kakimi avait un code d'éthique très strict, mais il n'était pas idiot

pour autant. On ne refusait pas un trésor si chaudement offert.

— Je suis prête à vous le laisser, dit-elle. Mais à une seule condition.

— Laquelle ?

— Je veux que vous le gardiez précieusement, chez vous. Mais pas dans cette vieille roulotte garée dehors. Je parle d'une vraie maison. Vous en avez une, n'est-ce pas ?

Voilà une clause inhabituelle, mais pas étonnante pour autant. Kakimi comprenait la demande de cette noble dame ; elle se départissait d'un bien d'une grande valeur sentimentale. Le fauteuil devait continuer à vivre au chaud, chez une personne digne de confiance.

Kakimi et elle se connaissaient depuis tellement d'années…

— Combien ?

— Mais je vous le donne, Kakimi.

— Je dois vous offrir quelque chose. Une somme symbolique.

— Que diriez-vous de soixante classies d'or, alors ? Ça paiera mon prochain voyage à Roc-du-Cap.

Il ouvrit sa bourse et compta les pièces, qu'il empila sur le bureau.

— Ce n'est pas un siège que vous m'offrez, mais un grand honneur, déclara-t-il. Le fauteuil des Rachellien…

— Tout le plaisir est pour moi.

Kakimi contourna la table de travail et souleva le meuble massif.

— Prenez-en soin.

Le marchand remercia l'écrivaine et lui souhaita la meilleure des retraites, mais surtout beaucoup de repos.

Il quitta la pièce en évitant de heurter les murs avec son fardeau.

• • •

Madame Rachellien se tourna vers la fenêtre. Dehors, une famille de cygnes nageait sur le lac.

Tout en bas, près de la futaie qui jalonnait la route, Kakimi déposa son nouveau trésor à l'intérieur de son fourgon enchanté.

Après avoir repris sa place sur le siège du cocher, il s'éloigna sur le chemin. Sa roulotte disparut derrière la colline.

Voilà…

Madame Rachellien essuya une larme.

Elle tira une vieille chaise qui reposait dans un coin sombre. Elle la déplaça devant son bureau et s'y assit, en tremblant.

Son thé avait tiédi.

— J'ai fait ce que vous vouliez, murmura-t-elle. Laissez ma fille tranquille.

Des bruits de pas retentirent. Une ombre se glissa dans la pièce, à

partir de la chambre attenante.

— Vous avez été convaincante, dit un homme à la voix rauque. Félicitations.

— Allez-vous-en.

— J'aimerais bien. Mais il reste quelques étapes à compléter… Votre tranquillité devra attendre, je le crains.

Madame Rachellien se doutait bien que son malheur ne finirait pas aussi facilement. La vie lui avait été trop favorable. Elle songea que c'était un juste retour des choses.

L'homme fouilla dans la poche de son veston et en sortit une chaînette munie d'un pendentif en forme de rondelle. Il s'avança avec un air menaçant. Les traits du prince Shnar apparurent alors à la lumière du jour.

— Vous allez porter ceci.

Il déposa le bijou sur le bureau.

— Votre fauteuil, énonça-t-il, c'est la source de votre bonheur. Vous l'avez dit vous-même.

Elle observa le pendentif et reconnut là un Mora-Enoë, ces boussoles qui s'orientaient vers les lieux chéris des gens.

— Portez-le.

La main de madame Rachellien tremblait toujours. Elle n'avait pas le choix. Elle devait obéir pour sauver sa fille.

Elle passa la chaînette autour de son cou. Shnar se rapprocha. Il souleva la rondelle et l'ouvrit pour regarder l'aiguille à l'intérieur qui pointait vers la route de terre battue, puis qui pivota vers le nord après une minute.

Paraissant ravi, le prince murmura pour lui-même :

— On se reverra bientôt, ami de Mosarie.

Biographie

Dominic Bellavance est un écrivain qui compte une dizaine de romans à son actif. Son premier livre de fantasy, *Alégracia et le Serpent d'Argent*, a remporté, en 2006, le Prix Aurora décerné par L'Association Canadienne de la science-fiction et du fantastique. *Alégracia et les Xayiris volume II* a été finaliste pour le même prix en 2008.

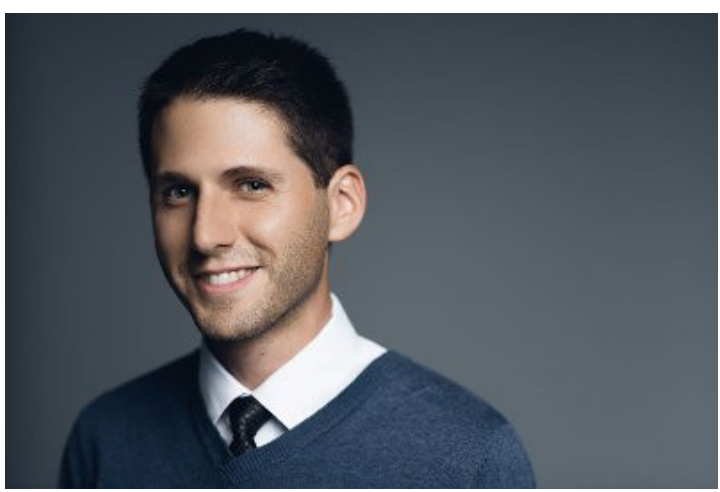
Fort populaire auprès des jeunes, sa série *Alégracia* s'est écoulée à plus de 4500 exemplaires à travers le Québec, à l'époque de sa première parution.

Après avoir écrit des romans contemporains à saveur humoristique chez Coups de tête, il a contribué à la collection *Les clowns vengeurs* en publiant *Les limbes des immortels* et *La patience des immortels*, deux romans de science-fiction dystopique, chez les éditions Porte-Bonheur.

Depuis 2012, il est rédacteur et scénariste pigiste pour des agences média de Québec.

Dominic est diplômé en techniques d'intégration multimédia au Cégep de Sainte-Foy et a obtenu un baccalauréat multidisciplinaire en création littéraire, en littérature québécoise et en rédaction professionnelle à l'Université Laval.

Il vit maintenant à Québec avec sa petite famille.



Du même auteur

Dans l'univers d'*Alégracia*

Sintara et le Scarabée de Mechæom, Les Six Brumes, 2010
Le fléau de Roc-du-Cap, partie I : Le dernier rituel, 2014
Le fléau de Roc-du-Cap, partie II : Le premier survivant, 2014
Le fléau de Roc-du-Cap, partie III : La nouvelle hantise, 2015

Dans la la collection *Les clowns vengeurs*

Les limbes des immortels, Porte-Bonheur, 2015
La patience des immortels, Porte-Bonheur, 2015

Essai

Présentez votre manuscrit littéraire comme un pro en 5 étapes, 2014

Autres romans

Toi et moi, it's complicated, Coups de tête, 2010
Roman-réalité, Coups de tête, 2011

L’aventure d’Alégracia au Continent-Coloré se poursuit dans

Achetez ce livre dès le 5 mai 2015 pour 4,99 $

Plus d’informations au
www.dominicbellavance.com/series/alegracia

Collection Les Six Brumes

1. *L'aurore*, collectif, recueil de nouvelles, 2002
2. *Ombres*, Jonathan Reynolds, roman fantastique, 2002
3. *Mach Avel*, Simon St-Onge, roman de fantasy, 2002
4. *Les suppliciés*, Claude Messier, roman policier, 2003
5. *Équinoxe*, collectif, recueil de nouvelles, 2004
6. *Nocturne*, Jonathan Reynolds, roman d'horreur, 2005
7. *Alégracia et le Serpent d'Argent*, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2005
8. *Alégracia et les Xayiris*, volume I, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2006
9. *Alégracia et les Xayiris*, volume II, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2007
10. *Alégracia et le Dernier Assaut*, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2009
11. *Silencieuses*, Jonathan Reynolds, recueil de nouvelles, 2008
12. *Morphoses*, Mathieu Fortin, nouvelles fantastiques, 2010
13. *Noir Azur*, Dave Côté, roman de sceince-fiction, 2011
14. *Le sabbat des éphémères*, Ariane Gélinas, nouvelles fantastiques, 2013
15. *Jardin de chair*, Frédéric Raymond, roman d'horreur, 2014

Collection Brumes de Légende

1. *Petits Démons*, Daniel Sernine, anthologie de nouvelles fantastiques, 2014
2. *Brins d'éternité : 10 ans d'éternité*, collectif, anthologie de nouvelles fantastiques et de science-fiction, 2014
3. *L'Arracheur de rêves*, Pierre-Luc Lafrance, recueil de nouvelles fantastiques, 2015
4. *Au rendez-vous des courtisans glacés*, Frédérick Durand, roman fantastique, 2015

Collection Frontières

1. *Résonances*, collectif, recueil de nouvelles de la MRC Drummond, 2007
2. *Enraciné*, Mathieu Fortin, recueil de nouvelles de la MRC Nicolet-Yamaska, 2012

Collection Grand Format

1. *Alégracia : l'intégrale*, Dominic Bellavance, saga de fantasy, 2015

Collection Légions des Brumes

1. *6, chalet des brumes* dirigé par Luc Dagenais avec des textes de Geneviève Blouin, Dave Côté, Luc Dagenais, Ariane Gélinas, Isabelle Lauzon et Jonathan Reynolds, un livre dont vous êtes le héros réunissant des textes de fantastique, de fantasy, de science-fi ction, d'horreur, de policier et d'inconnu, 2014

Collection Nova

1. *L'Ancienne Famille*, Michel J. Lévesque, novella de fantasy, 2007
2. *Erzébeth Bathory : comtesse sanglante*, Sophie Dabat, novella de fantastique, 2007
3. *Le Loup du Sanatorium*, Mathieu Fortin, novella d'horreur, 2008
4. *La Légende de McNeil*, Jonathan Reynolds, novella de fantastique, 2008
5. *Sintara et le scarabée de Mechaeom*, Dominic Bellavance, novella de fantasy, 2010
6. *L'Aquilon*, Carl Rocheleau, novella de science-fiction, 2010
7. *Kinderesser*, Marie Laporte, novella de policier, 2010
8. *Flyona*, Caroline Lacroix, novella de science-fiction, 2011
9. *Le Chasseur*, Geneviève Blouin, novella de fantastique, 2012
10. *Madluck*, Gilbert Thiffault, novella de fantastique, 2013
11. *La Légende de McNeil, édition révisée*, Jonathan Reynolds, novella de fantastique, 2013

Collection Sors de ta bulle

1. *Apparitions*, Audrey et Chloé Couture, roman d'horreur, 2015

Collection SX2.0

1. *Le Sycomore*, Marki St-Germain, nouvelle d'horreur, 2011
2. *Sirrak*, Mélodie Roy, nouvelle de fantasy, 2012
3. *La Goule*, Pat Isabelle, nouvelle d'horreur, 2012
4. *Plaisir infernal*, Sophie Dabat, nouvelle d'horreur, 2013

L’Imaginaire québécois et francophone
sur www.sixbrumes.com !

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Les Six Brumes de la Société Secrète inc.
70, 7e Avenue Sud
Sherbrooke, Qc
J1G 2M7
www.sixbrumes.com

Publié à Sherbrooke par Les Six Brumes
Distribué au Québec et au Canada par Prologue

Édition : Guillaume Houle
Directeur des publications : Guillaume Houle
Direction artistique : François Pierre Bernier
Mise en page : François Pierre Bernier
Illustration de couverture : Xin Ran Liu
Conception de la couverture : Dominic Bellavance
Révision : Diane Prévost, Eve Patenaude pour la présente édition, ainsi qu'Amélie Bibeau, Chantal Houle et Marie Laporte pour l'édition originale
Photographie de l'auteur : Daniel Richard

Communications : Guillaume Houle
communications@sixbrumes.com

ISBN-13 : 978-2-923864-32-7

Dépôt légal : 1e trimestre 2015
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèques et Archives Canada

Tous droits réservés © Les Six Brumes de la Société Secrète inc.

Les éditions Les Six Brumes de la Société Secrète inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC